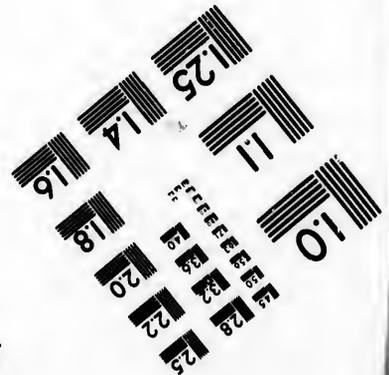
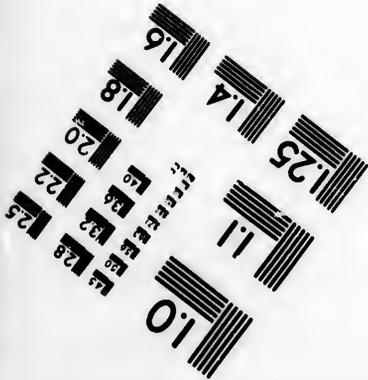
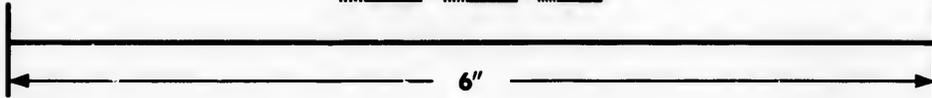
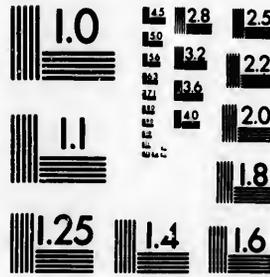


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.4
1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0
1.2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2

© 1985

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

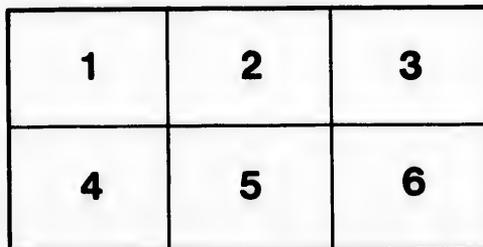
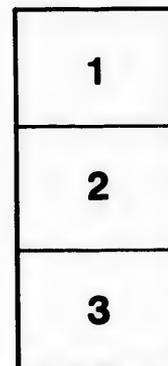
Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
difier
une
page

rata
eure,
à

ÉD

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME CINQUIÈME.

NET

É

CO

AU

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.



MÉMOIRES DU LEVANT.



Imprimerie de Béthune.



A PARIS,
AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DE FOT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.

1830.



LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

CHAPITRE VIII.

Manière de traiter avec les Arméniens.

UN de nos plus anciens missionnaires, qui a eu le bonheur de travailler pendant bien des années et avec de grands fruits, en Arménie et en Perse, nous a laissé d'excellentes règles pour traiter avec les Arméniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes missionnaires que de leur faire part de ces avis importants.

V.

1

Les ouvriers appelés de Dieu pour annoncer son royaume aux Arméniens doivent commencer par gagner leur estime et leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur et de bonté dans les instructions qu'ils leur feront. Il faut leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'Église et celle de leurs ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, et se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui, bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, et les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Arméniens qui ne sont, pour me servir des termes de l'école, que matériellement hérétiques, d'avec ceux qui le sont formellement. La classe des premiers est la plus nombreuse; car c'est celle du peuple, qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance légère et confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières; ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit, et se font honneur d'être aussi séparés des protestants que nous le sommes.

annoncer
nt commen-
confiance.
traiter avec
les instruc-
r faire bien
r enseigner
le de leurs
volontiers,
i dire, par
r de la mé-
doucement
cevoir avec
ous leur ex-

des Armé-
des termes
tiques, d'a-
t. La classe
e; car c'est
ulement de
e connois-
ve en eux
ns particu-
rer de nous
d'être aussi
de sommes.

Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, et seroient même dangereuses. Elles seroient inutiles, parce que ce peuple grossier et ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions, et ils iroient incontinent consulter leurs docteurs pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, et les exciteroient à nous susciter des persécutions et des avanies. Le missionnaire sage et prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, et le disposer à croire ce que l'Église catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des hérétiques que nous avons dit être formellement hérétiques, c'est-à-dire, de ceux qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Église, et en particulier par le concile de Chalcédoine, et qui nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément, il faut leur mettre sous

les yeux les saintes Écritures et les livres des Pères grecs qu'ils respectent; leur faire voir avec douceur et charité les vérités qui y sont établies et qui détruisent leurs dogmes hérétiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux catéchismes et rituels, avec les anciens qui servoient de règle à leurs pères.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que des intérêts particuliers et des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les véritables motifs de leur conduite. On trouvera très souvent, particulièrement dans les prêtres et dans les évêques, que ceux-là, dans la crainte de perdre leurs ouailles et les profits qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs évêques, ne veulent point abandonner le schisme; et que les évêques, pour être bien dans l'esprit de leur patriarche, et pour en recevoir des grâces, font gloire d'être attachés à sa communion. Il faut convenir que la conversion de ces intéressés politiques est très difficile; mais elle n'est pas cependant impossible: car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des évêques et des curés qui vont de bonne foi abjurer le schisme et se réconcilier avec l'Église romaine. Ainsi il

faut, en priant beaucoup, attendre avec patience que le grain semé en terre y germe et vienne à maturité. Surtout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme ou d'hérésie. Vous vous fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume et de l'huile, et ne pas aigrir sa plaie avec du vinaigre.

Al'égard des Arméniens et Arméniennes qui se présentent pour revenir à nous, il est de conséquence de bien examiner les motifs de leur démarche pour n'y être pas trompé. Il faut se faire bien instruire de quelle manière ils ont vécu, étudier le caractère de leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers et changeants; il faut voir comment ils écoutent nos premières instructions, et quels fruits ils en retirent; il faut éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme et de leurs erreurs, et ne la leur accorder que lorsqu'on pourra moralement s'assurer qu'on donnera à l'Église catholique un disciple fidèle et constant. Sans ces sages précautions, on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées qui aboutiroient à des rechutes scandaleuses.

Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance et la dissimulation en-

ivres des
faire voir
ui y sont
nes hérés-
s contra-
ux caté-
qui ser-
vent que
s de poli-
t pris, il
leur con-
ticulière-
ques, que
rs ouailles
e déplaire
andonner
être bien
ur en re-
attachés à
a conver-
très diffi-
ossible :
lation de
et des cu-
schisme
Ainsi il

trent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes. Il faut cependant dire à leur honneur, que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, et qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes catholiques qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur et de fermeté qu'on n'en voit dans les hommes.

Enfin notre missionnaire finit ses excellentes règles par un avis, qui est de conserver toujours avec les différentes nations du Levant, un air de gravité, de modestie, et en même temps de douceur et de charité, qui gagne leur estime et leur confiance.



LETTRE

Du P^{***}, missionnaire de la compagnie de Jésus,
au P. Le Camus, de la même compagnie.

A Constantinople, en l'année 1739.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Lapaix de N. S.

JE ne saurois assez tôt vous faire part de l'édifiant spectacle qu'un jeune Arménien ca-

tholique, âgé de vingt-deux ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin; ses compagnons de débauche profitèrent de l'état d'ivresse où il étoit pour l'engager à embrasser la loi mahométane et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées, et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement; car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tête du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle, le tinrent caché près de deux mois sans oser paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, et chercher le remède qui pouvoit le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, et je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avoit donné; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence : que sa résolution étoit

itions, elles
ong-temps
dire à leur
ent à nous
n instruites
us les amè-
ge, de fer-
oit dans les

excellentes
erver tou-
a Levant,
et en même
gagne leur

~~~~~

de Jésus,  
pagnie.

année 1739.

aire part de  
arménien ca-

prise de quitter le turban et le vêtement à la turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du mahoméisme; qu'infailliblement on le feroit mourir, et que par sa mort, soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, et répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, et si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, et qu'il se contenteroit de son repentir et de sa pénitence; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin; qu'il pouvoit souffrir une mort douce et paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il m'écouta tranquillement, et quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la sainte eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grâce pour aller déclarer ses sentiments.

Après l'avoir bien éprouvé, et m'être assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, et je lui dis tout ce que le

Se  
ra  
toi  
po  
acc  
me  
tas  
qu  
fes  
cifi  
lar  
no  
qu  
gne  
sur  
à-d  
auc  
fens  
(  
acti  
vét  
jou  
ava  
nan  
ses  
néc  
eus

Seigneur m'inspira pour le fortifier et l'encourager à suivre une inspiration que je ne doutois plus qui ne vint de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jeta à mes pieds, et accusa ses péchés avec les plus grands sentiments de piété et de douleur. Depuis son apostasie il s'étoit corrigé de tous les défauts auxquels la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon crucifix, qu'il baisa en répandant un torrent de larmes. Je lui donnai ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer; mais sur la manière dont il devoit répondre, c'est-à-dire avec modestie, et sans laisser échapper aucune parole dont les Turcs pussent s'offenser.

Quand il eut reçu la communion et fini son action de grâces, il sortit de notre maison, vêtu à l'arménienne; c'est ainsi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant son habit turc avant que d'entrer dans notre maison, et prenant un habit arménien qu'un catholique de ses amis lui fournissoit. Cette précaution étoit nécessaire, car s'il eût été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un Turc,

la mission seroit totalement perdue, et notre maison confisquée et changée en mosquée.

De notre maison il alla droit au Bezestan ; c'est une espèce de halle fort belle où se trouvent les marchands. Il y eut bientôt réglé ses affaires ; car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenoit, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit ; lui de son côté remit à ses débiteurs toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous d'un air modeste et d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspirait étoit de mourir pour la religion sainte qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde qui passaient par là ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête qui le mirent tout en sang, et le conduisirent à la prison.

Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit, et avant que

de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien qui étoit en prison pour dette de le réveiller à une certaine heure pour reprendre ses prières. Le lendemain plusieurs Turcs le visitèrent, et mirent en œuvre les promesses et les menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'aga de la prison voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand-visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur et les biens dont il vouloit le combler ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la religion catholique. Le ministre, insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. C'est la seule grâce que je vous demande, repartit le jeune homme, et la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. Alors le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice.

Avant que de sortir du sérail, le grand-

seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du chef des eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit de la part du prince des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ en présence du sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers, il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant tout le jugement, la joie qu'il goûtoit intérieurement se répandant jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui étoit le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et tenant les yeux élevés au ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage; tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, et au moyen de quelque argent, ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau que les Turcs mêmes en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur

vic par le dernier supplice ; mais les marchands d'Angora, ses compatriotes, obtinrent, à force d'argent, la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivis d'un peuple infini, qui vouloit lui baiser les pieds et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angora. M. notre archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la sacrée Congrégation, et pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisième qui depuis que je suis dans cette ville a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie ; et ce sont trois nouveaux protecteurs que cette mission a dans le Ciel. Je suis avec respect, etc.

---

## LETTRE

A Mgr. le marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'Etat, sur le nouvel établissement de la mission des pères Jésuites dans la Crimée.

MONSEIGNEUR,

ON m'ordonne de la part de Votre Grandeur de lui envoyer un détail suivi des com-

mencements et des progrès de la mission que nous venons d'ouvrir dans la Crimée sous la puissante protection du Roi, que vous avez bien voulu nous ménager. C'est un tribut que nous payons avec joie, et que nous reconnoissons devoir autant à la gloire de votre ministère, qu'à la générosité et à l'étendue de votre zèle.

Chargé par Sa Majesté de l'administration des affaires étrangères, votre religion a cru devoir mettre dans ce rang l'affaire du salut d'une infinité de pauvres étrangers de presque toutes les nations chrétiennes de l'Europe qui gémissent ici dans l'esclavage. En vous rendant par cette lettre un compte exact de tout le bien que vous nous avez mis en état de leur faire, souffrez, Monseigneur, que je reprenne les choses dès la première naissance de la mission; et pardonnez-moi, s'il vous plaît, le détail trop étendu dans lequel il m'arrivera peut-être d'entrer: c'est une première lettre, dans laquelle il me semble que j'ai mille choses à dire des gens et des mœurs de ce nouveau pays: dans les autres lettres qui suivront celle-ci, je tâcherai d'être moins long.

Au mois de juillet de l'année 1706, un François, nommé le sieur Ferrand, premier

médecin du kan des petits Tartares, étant venu à Constantinople pour quelques affaires, nous raconta mille choses touchantes du pitoyable état où se trouvoient dans la Crimée une infinité de chrétiens de tout âge et de tout sexe, faits esclaves dans les diverses courses des Tartares, et destitués absolument de tout secours spirituel. Il nous ajouta que deux ans auparavant un Jésuite polonois, à qui il avoit obtenu la permission d'entrer en Crimée, commençoit déjà à y faire de grands biens auprès des esclaves de sa nation, mais qu'il n'y avoit vécu que dix mois, une grande peste survenue vers la fin de 1704 l'ayant emporté avec plus de vingt mille de ces pauvres gens. Nous savions déjà une partie de tout cela : nous savions de plus que les autres chrétiens du pays étoient aussi à plaindre que les esclaves, et il y avoit long-temps que nous regrettions de n'être que quatre Jésuites pour la vaste et laborieuse mission de Constantinople. Nous en avions même conféré très souvent avec notre ambassadeur, M. le marquis de Fériol, que son zèle pour la religion et sa grande charité pour les malheureux rendoient très sensible au délaissement de la Crimée. Touchés plus que jamais de ces dernières nouvelles, nous propo-

sâmes à M. de Fériol de détacher quelqu'un de notre petit nombre, et de l'envoyer au secours de ces chrétiens abandonnés; ce qu'il accepta de tout son cœur. Mon bonheur voulut que ce fût sur moi que tomba le choix, et jamais je n'oublierai les traits de sa générosité vraiment digne d'un ambassadeur du Roi. Non seulement il honora de sa protection la nouvelle mission que j'allois commencer, mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais, et de la faire goûter à Sa Majesté. Vous savez, Monseigneur, les lettres pleines d'ardeur et de christianisme qu'il vous écrivit alors; il en écrivit aussi de très pressantes au kan des Tartares son ancien ami, auxquels il joignit de riches présents, et m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 août de la même année en la compagnie du sieur Ferrand. C'étoit la belle saison, où la navigation de la mer Noire est aussi douce et aussi sûre qu'elle est rude et dangereuse dans les autres temps. Le grand danger qu'il y a à naviguer sur cette mer vient de la quantité de ses bas-fonds et de son peu d'étendue, ce qui rend les vagues si

hautes, et en même temps si courtes, que les meilleurs bâtiments résistent à peine à leurs coups redoublés, et qu'il n'y a point d'année qu'il ne s'en perde un grand nombre. Il y a huit ou dix mois que neuf galères du grand-seigneur y périrent tout à la fois.

Par le beau temps que nous avions nous fimes assez vite les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée. Le trajet seroit moins long si l'on faisoit canal en droiture; mais il faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Batchisaraï, qui est la capitale du pays, et la demeure ordinaire du kan. Les lettres et les beaux présents de M. de Fériol nous firent avoir une audience fort prompte qu'il accompagna de beaucoup de caresses. Le kan, nommé sultan Gazi Guiray, me parut un prince d'environ quarante ans, fort bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très réguliers; en cela bien différent des autres Tartares qui ont presque tous le visage fort difforme. Sa personne et tout ce qui l'entournoit avoient plus l'air guerrier que magnifique. Ce qui me charma fut la bonté avec

laquelle il me reçut. Il me fit quantité de questions sur le Roi et sur les guerres de France, auxquels il me paroissoit s'intéresser fort : il me parla aussi de M. l'ambassadeur avec de grandes démonstrations d'estime et d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres chrétiens de ses états. Il me l'accorda sur le champ d'une manière aussi étendue et aussi favorable que je pouvois la désirer.

Le kan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays. Il prend la qualité de *Padicha* ou d'empereur, et il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc, au défaut des enfants mâles des Osmans. Avec tous ces grands titres, il ne laisse pas d'être vassal du grand-seigneur, qui le met et le dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir le déposé, et de lui substituer toujours un des princes de son sang. Ces princes du sang de Tartarie, qu'on nomme sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne les grands emplois, et chacun a sa maison et son apanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens qui se dévouent à leurs intérêts et à leur fortune; ce qui cause souvent des

ité de ques-  
de France,  
fort : il me  
ec de gran-  
l'amitié. Je  
nder la per-  
autres chré-  
ur le champ  
si favorable

maître d'un  
é de *Padicha*  
comme l'hé-  
e, au défaut  
vec tous ces  
re vassal du  
pose à sa vo-  
jamais faire  
uer toujours  
s princes du  
tans, ne sont  
armés comme  
e les grands  
son apanage.  
che quantité  
leurs intérêts  
souvent des

mouvements dans l'état, et en causeroit de plus fréquents si ces sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont guère. Le kan lui-même l'est assez peu pour un souverain. Quand les pensions de la Pologne et du Czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowitz, les rentes de ses terres, une partie des douanes et quelques légers impôts, font presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le grand-seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plutôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux et toutes leurs provisions. L'espérance du butin et la licence de piller leur tient lieu de solde.

Après les sultans, il y a les *chèrembey*s, qui sont comme la haute noblesse et les dépositaires des lois du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations des kans, que contre les vexations de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante et belliqueuse lui donne de continuelles inquiétudes. Ce corps

de noblesse, distingué d'ailleurs par ses grands biens et par ses fréquentes alliances avec la maison royale, a son chef qu'on nomme bey ou seigneur par excellence. Ce bey a, comme le kan, son kalga et son nouradin. Les chérembeys entrent de droit dans toutes les délibérations de conséquence, et le kan ne décide aucune affaire d'état sans leur participation. Après les chérembeys viennent les *myrzas*, qui sont comme nos gentilshommes titrés, et qui ont aussi part aux conseils. Outre cela le kan a son divan, composé à peu près des mêmes hauts-officiers que celui du grand-seigneur : son visir, son musti, son kadiasker, avec la différence que ces charges demeurent à ceux qui les ont, autant de temps que dure le règne du kan de qui ils les tiennent, et qu'en Turquie elles sont plus changeantes. Pendant que ces hauts-officiers sont en place, ils sont les juges immédiats de toutes les affaires civiles et criminelles. Pour le civil, la justice est administrée en Tartarie comme ailleurs, à force d'argent et d'amis. Pour le criminel, comme, par exemple, pour les assassinats et les violences, il n'y a nulle grâce à espérer. Dès que le coupable est déclaré dûment convaincu, la coutume est de le livrer à sa partie adverse, qui tire de lui telle ven-

gean  
fois  
qu'o  
des  
qu'o  
tous  
L  
porte  
Noga  
Préc  
de Cr  
ancie  
re-vi  
quant  
celle  
nidi,  
nes,  
ans  
eues  
ort ou  
ent a  
ue si  
Caffa,  
la n  
Caff  
outes  
a gra

ses grands  
s avec la  
omme bey  
a , comme  
Les ché-  
es les déli-  
ne décide  
rticipation.  
nyrzas, qui  
rés, et qui  
cela le kan  
des mêmes  
l-seigneur :  
er, avec la  
ent à ceux  
re le règne  
en Turquie  
ant que ces  
nt les juges  
viles et cri-  
administrée  
d'argent et  
r exemple,  
n'y a nulle  
est déclaré  
de le livrer  
telle ven-

geance que bon lui semble. Cela va quelque-fois à des excès d'une barbarie outrée, mais qu'on croit nécessaire pour imprimer le respect des lois dans les ames féroces des Tartares, qu'on a encore bien de la peine à contenir par tous ces spectacles de terreur.

Les Tartares, soumis à l'obéissance du kan, portent les différents surnoms de *Précops*, de *Nogais* et de *Circassiens*. On appelle Tartares-Précops ceux qui habitent la grande presque île de Crimée, qui est la Chersonèse Taurique des anciens. On lui donne soixante-dix ou quatre-vingts lieues de longueur sur environ cinquante de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base, du côté du midi, présente une chaîne de hautes montagnes, qui sur un front presque égal, s'avancent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes où les vents s'engouffrent et soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée que six ou sept villes qui en méritent le nom: Caffa, Batchisarai, Karasou, Koslow, Pérécop et la nouvelle forteresse de Yenikalé.

Caffa, autrefois Théodosia, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur et pour son commerce. Elle est de-

meurée entre les mains des Turcs depuis l'an 1475 que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs pendant les divisions de leurs derniers empereurs.

Batchisarai, capitale du pays, et le séjour ordinaire du kan, est situé au milieu des terres. C'est une ville de près de mille feux, mal bâtie et mal tenue.

Karasou, qui est aussi dans les terres à environ vingt-cinq lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa, est à peu près de la même grandeur et aussi mal tenu.

Koslow, ville maritime à l'occident de l'isthme, a une fort bonne rade. C'est l'abord des bâtiments de Constantinople et du Danube.

Pérécop, ou la *Porte-or*, est une fort petite ville, à la gorge de l'isthme, avec un fortin et un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre. L'isthme n'a guère plus d'un bon quart de lieue de largeur. Cette ville appartient aux Turcs.

A quatre lieues de Caffa, on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles il y en a encore çà et là quelques maisons qu'on habite.

La forteresse Yénikalé, sur le Bosphore

Cimmérien, a été nouvellement bâtie par les Turcs; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706. Elle a été élevée pour arrêter les incursions des Moskovites, qui, lorsqu'ils avoient Azak, auroient pu venir par là infester toute la mer Noire, jusqu'au voisinage de Constantinople. Cette nouvelle forteresse est une place fort irrégulière, et de peu de défense du côté de la terre. Ce qu'elle a de meilleur est une grande plate-forme qui bat sur tout le passage du Bosphore. Il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très gros calibre, et quelques-uns de deux cents livres de balles. Ces boulets énormes dont les Turcs se servent dans leurs forteresses maritimes, sont d'une pierre grise très dure et très pesante.

On qualifie encore du nom de ville, Man-koup, Baluklava, Kertz, qui ne sont, dans le vrai, que de très médiocres bourgs. Dans toute l'enceinte de la Crimée, il n'y a pas plus de douze cents tant bourgs que villages, quoique nos géographes lui en donnent libéralement quatre-vingt mille. La preuve en est toute claire: on ne compte en tout le pays que vingt-quatre kadiliks ou bailliages, et le plus fort bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les terres, quoique bonnes et grasses, ne sont pas pourtant cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent blé. Les jardins et les pâturages occupent beaucoup de terrain. Les eaux vives manquent dans les plaines. On y a suppléé par quantité de puits fort profonds qui en fournissent abondamment à des villages entiers. Le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux; mais en hiver le froid perçant du vent du nord n'est pas supportable.

Le commerce des étrangers, la culture du pays, et les habitations de la Crimée semblent avoir un peu adouci les mœurs des Tartares-Précops. C'est surtout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables. Ils ne sont pas même si mal faits de leurs personnes. Ils ont la taille médiocre et assez bien prise; leur constitution est des plus robustes; accoutumés de bonne heure à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; et quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur langue est un jargon de ture mal arrangé et mal prononcé, tel que seroit notre françois dans la bouche d'un Suisse: il ne faut que s'y faire un peu; on n'a

pas de peine à l'attraper. Leur religion est le mahométisme, tel que les Turcs le professent : ils ont comme eux leurs mosquées et leurs gens de loi, à qui ils portent grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en ait plus d'une; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même loi leur interdit l'usage du vin; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de loi et les marchands; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très forte et très enivrante, qu'ils font avec le lait aigre et le millet fermenté, qu'ils appellent *bouza*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait, et une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempée dans de l'eau. Ils ne mangent ni légumes ni herbes; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis, ils la préfèrent au bœuf et au mouton, viandes, selon eux, trop fades. Leur manière de l'appêter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons; ou, s'ils sont en voyage,

de la laisser bien faisander sous la selle. Quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les Précops ont deux grands défauts ; ils sont hardis menteurs, et extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare, le vol n'est ni permis ni puni ; le voleur en est quitte pour la honte, et pour rendre ce qu'il a pris , à moins que son action n'intéresse le public ou quelque personne d'autorité : car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées ; mais on n'en vient jamais jusqu'à le faire mourir. Le contingent des Tartares-Précops , en temps de guerre, est de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares-Nogais sont errants par les déserts à la manière des anciens Scythes dont ils ont retenu l'humeur farouche et toute la rudesse. Leur pays commence depuis la sortie de l'isthme de Crimée, et s'étend sur des espaces immenses en Europe et en Asie, depuis le Budziack jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares-Circassiens. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchants voisins, et plus méchants hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur visage qui est affreux et difforme. Ils naissent les yeux fermés, et sont plusieurs jours sans voir. Leur lan-

gue n'est pas si mêlée de Turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni villes ni bourgs, ni habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts sur lesquels ils transportent incessamment d'un lieu à l'autre, leurs familles et leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutres, autour desquels ils font des parcs de pieux, pour la sûreté de leurs familles et de leurs troupeaux. Ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de bey, et qui a sous lui plusieurs myrzas. Ceux du Budziack sont gouvernés par un seigneur de confiance que le kan a soin de leur envoyer, et qui est quelquefois un sultan. Ils sont tous mahométans. Leur nourriture est le lait, la chair, et le bouza, dont ils font des débauches outrées. Quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, et où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le kan tire ses troupes les plus nombreuses. Ils peuvent fournir dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux : celui

qu'il monte, un autre pour changer, et qui porte ses provisions, et les deux autres pour charger les esclaves et le butin. Alors, malheur aux provinces sur lesquelles ils tombent. Leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans ; partout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue.

Les Tartares-Circassiens, voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du kan. Leur tribut consiste en miel, en fourrures, et en certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces peuples ont le sang parfaitement beau. Ils ont leur langue particulière qu'ils parlent avec beaucoup de douceur. Leurs mœurs, quoique toujours farouches et sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près que celles des Nogais. Il y a parmi eux des vestiges de christianisme, et ils font caresses aux chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares-Précops nomment l'*Adda* est bon et fertile ; l'air y est très pur, et les eaux y sont fort bonnes. Ses limites sont : au nord, le fleuve Kouban et les Nogais ; au midi, la mer Noire ; à l'orient, la Mingrélie ; à l'occident, le Bosphore Cimmérien, et partie du *Limen*, ou mer de Zabache. L'*Adda* est presque moitié plaines et moitié montagnes. Les Circassiens

ger, et qui  
autres pour  
lors, mal-  
ls tombent.  
ncendies et  
ent, ils n'y

des Nogais,  
u kan. Leur  
rures, et en  
et de jeunes  
parfaitement  
re qu'ils par-  
eurs mœurs,  
sauvages, ne  
ès que celles  
vestigés de  
ux chrétiens  
que les Tar-  
t bon et fer-  
x y sont fort  
d, le fleuve  
mer Noire;  
ent, le Bos-  
*Limen*, ou  
sque moitié  
Circassiens

des montagnes font leur demeure dans les bois, et ne sont pas si sociables que les autres; ceux<sup>r</sup> des plaines ont des villages et quelques petites villes sur la mer noire, où il y a du commerce. Les beys ou seigneurs qui les gouvernent trafiquent de leurs vassaux; et les pères et mères de leurs enfants. Les Circassiens passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillants à s'en servir dans le combat; néanmoins, en 1708, ceux des montagnes eurent la hardiesse de refuser au kan le tribut annuel qu'ils avaient coutume de lui payer. Le kan marcha contre eux avec une armée de Nogais, qui fut défaite, s'étant engagée imprudemment dans des défilés coupés de ravines et de bois où la cavalerie ne pouvoit agir. Depuis cela ils ont pris des liaisons avec les Moskovites, sans pourtant vouloir se soumettre à eux.

Outre les Précops, les Nogais et les Circassiens, il y a encore quelques Tartares-Kalmouks, qui se disent soumis au kan. Toute leur soumission consiste en un tribut annuel de fourrures de prix, qu'ils lui apportent à Pérécop en certains temps de l'année.

A la suite de cette lettre, on trouvera de tous ces pays des connaissances plus circonstanciées dans la relation d'un voyage de Cir-

cassie, où le sieur Ferrand suivit sultan Kalga Guiray, frère du kan régnant, l'an 1702. Revenons à ma mission.

Je n'eus pas plutôt obtenu du kan la permission dont j'ai parlé, que je commençai à prendre des mesures pour m'en servir. On ne peut se figurer un plus déplorable état que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restoient, et qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille, attendoient tous les jours la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur et l'ancienneté de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare où la plupart avoient vieilli sans prêtres, sans parole de Dieu, sans sacrements : tout cela les avoit comme abrutis. Quelques-uns s'étoient faits mahométans, et beaucoup penchoient de ce côté-là : plusieurs étoient devenus schismatiques, ceux qui avoient conservé leur religion, l'avoient comme oublié et n'en pratiquoient plus les devoirs.

Les autres chrétiens du pays, Grecs et Arméniens, quoique libres et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étoient ni mieux secourus

ni plus gens de bien. Les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivoient dans une profonde et crasse ignorance : l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs, dominoient partout.

Au milieu de cette confusion étrange, je fus plus de six mois sans voir aucun jour qui me consolât. Je travaillois beaucoup et j'avançois peu. De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvois partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du Ciel, la facilité que je trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux, et à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pauvre église à demi ruinée. C'est là qu'après bien des peines je commençai à rassembler quelques esclaves errants que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Batchisarai, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs qui étoient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres, et que je ne pouvois arrêter que quelques moments, trouvèrent tout à coup du

loisir ; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent ; on chercha à les apaiser par de bonnes confessions : les moins anciennes datoient du siège de Vienne <sup>1</sup>.

De la ville , le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Batchisaraï un père Franc , venu de Constantinople pour être le chapelain des catholiques ; qu'il prêchoit, qu'il disoit la messe, et donnoit les sacrements dans l'église des Arméniens ; que c'étoit l'ambassadeur de France qui l'envoyoit, et que le kan lui-même lui en avoit expédié la permission.

De ces esclaves des campagnes , les uns avoient des maîtres durs et avarés qui les tenoient occupés à un travail sans relâche ; les autres étoient une espèce d'affranchis qui n'ayant point de maître certain , se faisoient pour vivre les esclaves de tout le monde ; la troisième sorte étoit une multitude de vieillards accablés d'années ou estropiés dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service. Ces pauvres gens , rejetés de tous , étoient incessamment à chercher leur vie par les villages , et autour des

<sup>1</sup> En 1685.

de la con-  
à les apai-  
moins an-  
e ?

t parmi les  
pagne, qu'il  
c, venu de  
lain des ca-  
oit la messe,  
lise des Ar-  
r de France  
ni-même lui

es, les uns  
s qui les te-  
relâche ; les  
ranchis qui  
se faisoient  
e monde ; la  
de de vieil-  
és dont per-  
n'en pou-  
vres gens ,  
ent à cher-  
autour des

maisons où ils avoient autrefois servi, et d'où ils ne pouvoient guère s'éloigner sans s'exposer à mourir de faim. Rien de tout cela ne pouvoit favoriser le dessein où j'étois de rassembler et de ramener à Dieu tous ces malheureux ainsi dispersés ; mais l'opposition la plus forte fut celle que je trouvai dans les funestes engagements que plusieurs avoient pris dans l'esclavage, et dont ils ne savoient comment sortir. C'étoient beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays ; leurs maîtres infidèles les ayant, disoient-ils forcés, par mille mauvais traitements, à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage ; et encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves, dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes à se faire mahométans, particulièrement les petites filles. Tout cela fit que dans le commencement il ne me vint pas grand monde de ces habitations champêtres. Les premiers qui firent quelque nombre, furent les Allemands, que je trouvois assez dociles, et à qui je recommandoïis toujours, en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient des autres esclaves de leur connoissance. Ils le firent avec zèle et avec succès. De

là à quelques mois, je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemands, de Polonois, de Hongrois, de Transilvains, de Croates, de Serviens, de Russes. Jusque-là j'avois toujours fait des exhortations en allemand qui étoit la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer, mais je m'aperçus que tous ne m'entendoient pas : je remarquai même en eux à ce sujet quelques naissances de jalousies de nation. Je leur proposai de changer de méthode, et de les prêcher désormais en petit tartare, qui étant la langue de leurs maîtres devoient être entendue de tous. Cet expédient leur plut, et à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs et des Arméniens à qui cette langue est familière en Crimée, et que par là j'espérai d'attirer aux instructions. En effet depuis ce jour-là je vis les Arméniens venir en foule, et se mêler sans distinction parmi les esclaves. Alors, sans paroître avoir intention de parler à eux, je commençai à leur dire avec liberté tout ce que je voulus, et tout ce qu'il étoit nécessaire qu'ils entendissent; ainsi, à la faveur de cette manière de prêcher indirecte et enveloppée, la mission devint commune aux uns et aux autres; Dieu en a tiré sa gloire.

uré de gens  
tes , d'Alle-  
s , de Tran-  
, de Russes.  
exhortations  
ourante des  
uer, mais je  
ient pas : je  
jet quelques  
Je leur pro-  
de les pré-  
qui étant la  
tre entendue  
t, et à moi  
Grecs et des  
familière en  
d'attirer aux  
our-là je vis  
et se mêler  
Alors, sans  
er à eux, je  
é tout ce que  
essaire qu'ils  
de cette ma-  
veloppée, la  
s et aux au-

Il n'y eût que les Polonois qui me donnè-  
rent plus de peine. Peu d'entre eux avoient  
pu apprendre l'idiome tartare, qui est, comme  
j'ai dit, un jargon de turc corrompu. Je ne  
crus pas perdre mon temps que de me mettre  
avec quelque soin à apprendre de leur langue  
ce qu'il m'en falloit pour les entendre et  
être entendu d'eux. Dieu donna visiblement  
sa bénédiction aux petits efforts que je fis pour  
cela, et je m'en trouvai trop bien payé par l'es-  
prit de pénitence qu'il lui plut de répandre sur  
cette nation, comme sur toutes les autres. Il  
n'est pas croyable les vives agitations et les  
troubles salutaires quise mirent tout à coup dans  
les consciences les plus endurcies. Je voyois  
des inconnus venir de fort loin, et m'avouer  
en gens frappés, que depuis la nouvelle de  
mon arrivée, et sur les récits de leurs cama-  
rades, ils avoient l'esprit tourmenté de mille  
représentations terribles qui ne leur laissoient  
plus aucun repos. D'autres venoient sans pres-  
que savoir eux-mêmes ce qui les amenoit, étant  
disoient-ils, comme entraînés malgré eux par  
une main invisible à laquelle ils ne pouvoient  
résister. Quelques-uns moins sincères cher-  
choient à composer avec moi, tombant d'ac-  
cord qu'ils étoient en mauvais état, mais qu'ils

attendoient dans peu leur liberté, et que je pouvois compter que dès qu'ils l'auroient, rien ne les empêcheroient plus de changer de vie; qu'au reste il n'en vouloient pas faire à deux fois, ne pouvant ajutoient-ils, demeurer esclaves et être fidèles à Dieu. Quelques autres, déjà sur le bord du dernier précipice, et prêts à franchir le terrible pas de l'apostasie se méloient de vouloir disputer, pour trouver comme ils me l'ont avoué depuis, l'éclaircissement à quelques restes de doutes qui les tourmentoient, et qui étoient comme des liens par où la miséricorde de Dieu les tenoit encore. J'eus la consolation de voir les consciences se calmer, et les tentations d'incrédulité s'évanouir peu à peu dans ceux que je pus réduire à une vie chrétienne et réglée. Tous n'en vinrent pas là d'abord, il y en a eu qui se sont défendus long-temps; et j'en sais qui résistent encore à Dieu avec obstination. Je les suis toujours de l'œil et de la voix, et je ne cesserai de les suivre que quand Dieu lui-même ne les suivra plus.

J'ai eu moins de peine à remettre dans le bon chemin cette troupe ds vieillards impotents et hors de service dont j'ai parlé. L'extrême misère et la caducité les rend plus do-

ciles ; mais ce n'est pas une petite peine que de leur rappeler ce qu'ils doivent savoir pour approcher des sacrements. Dès qu'ils me surent à Baktschisarai, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, demi morts de faim, et presque tout nus. Je les reçus comme de pauvres abandonnés que le monde rebutoit, mais que la miséricorde de Dieu n'abandonnoit pas, et qu'elle m'envoyoit pour les sanctifier sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer le long de la semaine, chaque dimanche je leur distribue à l'église une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre pieuse France m'en auront fourni les moyens. J'ai été obligé d'en user ainsi, pour les rendre plus assidus au service divin et aux instructions dont ils ont entièrement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de religion sont si effacées, qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la croix, et les remettre avec les petits enfants aux premières demandes du catéchisme. Quelques personnes zélées dont je bénirai à jamais la charité me fournirent, il y a trois ans, de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui alloient être pervertis. Deux ont été dépayés, et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que

je forme au service de l'église, et à l'office de catéchiste où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire. Il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes, de voir ces bonnes gens de quatre-vingts ans et plus, apprendre de deux enfants de douze ou treize ans à dire leur *Pater*, et à répéter les commandements de Dieu.

Vers ce temps-là la mission eut des contre-temps, dont quelques-uns l'auroient déconcertée, et les autres l'auroient entièrement fait tomber, si Dieu ne l'avoit soutenue.

Le premier vint de la trop grande bonté du sultan Gazi kan. Ce prince me faisoit quelquefois appeler pour l'entretenir sur divers sujets qui étoient de son génie, et souvent il me faisoit écrire beaucoup de choses secrètes, qui marquoient bien de la confiance. Un jour qu'il avoit six beaux chevaux à envoyer à M. de Fériol, il proposa au sieur Ferrand de l'envoyer lui-même au roi avec des lettres de créance, et de me joindre à lui pour expliquer ses intentions à Sa Majesté. Je frémis en apprenant cette nouvelle, qui déroutoit absolument tous les projets de zèle que je me faisois, et rendoit inutiles toutes mes peines. Après

bien des délibérations et bien des prières , je me hasardai à prendre un parti qui me réussit. Ce fut de représenter au prince , avec le plus de respect qu'il me fut possible , que sans qu'il se privât de son médecin , qui lui étoit si nécessaire et si attaché à sa personne , il y avoit une autre voie pour écrire au roi , également sûre et beaucoup plus noble que celle de deux particuliers comme nous : que cette voie étoit son ambassadeur ; que c'étoit par lui que le roi notre maître parloit au grand-seigneur , et que le grand-seigneur parloit au roi , quand ils avoient quelque chose à se dire. Cette réponse eut heureusement tout l'effet que je m'en étois promis ; le kan la goûta , et il prit effectivement ce parti-là ; ainsi je n'en eus que la peur.

De là à quelques mois j'eus à essuyer un autre coup plus accablant , et auquel je ne pense encore qu'avec une vive douleur. Ce fut la déposition subite et ensuite la mort de ce généreux prince. Sa disgrâce vint d'avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre de Moscovie , que le grand-visir d'alors , Ali Pacha , si connu par ses violences , avoit intérêt de ne pas vouloir. Sultan Dewlet Guiray son frère fut installé à sa place. Toute la cérémonie qu'on y fit , fut que le grand-seigneur

envoya au successeur un de ses premiers officiers avec le sabre et le bonnet de martre zibeline, orné d'une attache de pierreries, le tout accompagné d'un hattî-chérif ou ordre de Sa Hautesse, par lequel sultan Dewlet Guiray étoit établi kan des Tartares à la place de sultan Gazi Guiray. Cet ordre du grand-seigneur ayant été lu aux chérembeys assemblés en divan, le prince déposé se démit de sa souveraineté, et l'autre en fut revêtu avec autant de tranquillité que si ç'avoit été une chose concertée entre les deux frères.

Le grand-seigneur, comme je l'ai dit, ne fait jamais mourir les kans qu'il dépose; il les envoie seulement en exil hors de la Tartarie. L'île de Rhodes est ordinairement le lieu où on les transfère, et où ils sont traités avec tous les égards dus à la dignité de leurs personnes. Il arrive même très souvent qu'on les rappelle, et qu'on les remet sur le trône. Sultan Gazi Guiray fut relégué à Guinguenay-Saray, un de ses palais de campagne, à vingt-cinq lieues de Constantinople, d'où j'ai su qu'il continuoit ses liaisons avec M. de Fériol. Il songeoit même à l'aller voir *incognito* en partie de chasse, lorsqu'il fut soudainement frappé de peste avec toute sa maison. De cent trente officiers ou

domestiques qui la composaient, il en mourut d'abord quatre-vingts. Le prince, sa femme et sa sœur furent emportés en un seul jour. Le sultan Validé, femme de Sélim Guiray, et seulement sa mère adoptive, âgée d'environ cinquante ans, circassienne de nation, et femme d'un esprit fort élevé, se donna un coup de poignard dans sa douleur; heureusement il ne se trouva pas mortel. Sultan Gazi avoit les sentiments nobles, et dignes d'un prince. Tous les Tartares eurent des regrets infinis de sa perte : ils désiroient avec passion de l'avoir de nouveau pour kan.

Le changement de souverain me rendit, pendant quelques semaines, plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau kan ne me connoissoit pas, et je n'avois de lui aucune permission. Je courus vite à mon asile ordinaire, M. de Fériol; mais sa vigilance avoit déjà tout prévu et tout aplani. Lorsque je m'y attendois le moins, et que pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le kan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes

plaintes à son visir, qui avoit ordre de me faire faire raison.

Cette déclaration me releva fort le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante. Les catholiques et les chrétiens du pays s'y affectionnèrent avec plus de cœur que jamais, convaincus, disoient-ils, que Dieu s'intéressoit visiblement à la maintenir, malgré les révolutions du pays. Une des preuves pour moi des plus convaincantes de la protection divine sur la mission, fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Fériol, son fondateur et son père, dont il sembloit que l'éloignement dût la faire tomber. Ce digne ambassadeur, après douze ans d'un ministère également glorieux et utile à l'état et à la religion, fut remplacé par M. le comte Des Alleurs dans qui je trouvai le même appui et le même zèle. Il ne m'en falloit pas moins pour me soutenir et me consoler dans la perte que je venois de faire.

Au temps de sultan Gazi il y avoit des mesures prises entre le prince et M. de Fériol pour l'érection d'une chapelle françoise, et le kan y avoit donné son consentement; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. Des Alleurs a repris ce projet avec le kan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement. Il nous a déjà

e de me faire  
t le courage,  
que plus flo-  
chrétiens du  
de cœur que  
que Dieu s'in-  
r, malgré les  
ves pour moi  
ction divine  
ffrit rien du  
ateur et son  
nement dût  
deur, après  
nt glorieux  
ut remplacé  
ni je trouvai  
ne m'en fal-  
mé conso-  
aire.

oit des me-  
Férial pour  
et le kan y  
is sa dépo-  
es. Allers a  
ourd'hui, et  
nous a déjà

obtenu du prince la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les chrétiens, et de leur y lire l'Évangile; ce qui, en style du pays, veut dire, avoir chez soi une église.

Dans l'attente du dernier accomplissement d'une œuvre si nécessaire au solide établissement de la religion, je me mis à donner quelque forme à ma mission, ou de jour en jour je voyois croître la ferveur et le travail. Pour n'en être pas accablé, seul comme j'étois, je fus obligé de régler les temps de l'office divin, des instructions et des confessions générales, qui devenoient à tout moment très nombreuses, et d'une discussion fort longue. J'établis donc que les jours ouvriers seroient pour ces grandes confessions, et pour les instructions des nouveaux venus, et que ces jours-là il n'y auroit point d'assemblées réglées; que les dimanches et les fêtes de précepté dont je distribuai des catalogues, les confessions courantes, la célébration de la sainte messe, les instructions, et l'explication de l'Évangile, feroient l'emploi de la matinée; que ceux qui auroient des maîtres plus traitables, et qui le matin auroient communiqué, assisteroient l'après-dinée au reste du service et aux instructions du catéchisme. Quand j'aurai un soleil pour exposer avec dé-

cence le saint-sacrement, et terminer par un salut les dévotions de la journée, je suis sûr d'y avoir beaucoup de monde en prières autour de Notre-Seigneur, et des chrétiens du pays encore plus que d'autres. On ne sauroit croire combien ils sont frappés de nos cérémonies romaines. Nos jours extraordinaires sont les principales solennités de l'année et les fêtes de Notre-Dame. Alors la foule est si grande, et les dévotions si empressées, que je ne sais ni où me mettre ni à qui répondre. Par la miséricorde de Dieu, je n'ai encore vu aucun de ces jours de bénédiction, qui n'ait été marqué par quelque changement de vie exemplaire, ou par quelque abjuration publique.

Depuis cet ordre établi, et constamment observé, autant que la condition des esclaves a pu le permettre, la mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui moi-même je ne la reconnois plus. A ce froid glaçant et à cette indifférence désespérante qu'on avoit pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zèle et une ardeur qui s'étend jusqu'aux protestants, qui sont ici hommes et femmes en assez grand nombre. Quelques-uns sont calvinistes, la plupart sont luthériens. Les Tartares leur donnent à tous le

nom de Francs comme à nous. Ce nom, dans leur idée, n'exprime autre chose que chrétiens d'Occident. Mes bons catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, et touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie. Il n'y a point de pieux artifices dont ils ne s'avisent pour les engager à quitter leurs erreurs. Quand ils leur ont dit tout ce qu'ils savent, ils me les amènent pour les instruire plus à fond, et ils ne les quittent point qu'ils ne leur voient faire abjuration. Jusques ici je n'ai point encore vu d'année que je n'en aie réconcilié avec l'Église au moins cinq ou six.

Je ne sais comment le bruit en a été porté jusqu'à Bender, mais il est venu de là un ministre suédois, bien fourni d'argent et bien équipé, pour faire, disoit-il, rentrer en eux-mêmes les luthériens pervertis, et empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que par ses largesses et par ses discours il faisoit peu de chemin; que les convertis, même les Suédois, demeuroient fermes, et que les non-convertis n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes instructions, il trouva moyen de faire entendre au kan, que je contrevenois à la loi de Mahomet, dont un des articles étoit de

laisser chacun dans sa religion, et de ne point obliger les chrétiens à passer d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuellement traitoit le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la loi; que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisais que rappeler les luthériens à la religion des François, qu'ils avoient quittée par libertinage. Le kan, fort satisfait de ma réponse, fit dire, au ministre que c'étoit par son ordre que le père françois apprenoit aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ces affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu du progrès que fait la foi catholique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans Baktschisarai seul. Ils iroient à bien davantage, sans les mesures que je suis obligé de garder pour ne pas trop effaroucher le faux zèle des autres, qui sont encore hérétiques, et qui dans cette capitale sont beaucoup plus remuants et plus hardis que dans les autres villes. Cela ne va pourtant qu'à quelques particuliers, gens fort peu capables, mais fort entêtés, et qui ne se distinguent des autres que par une grande

confiance à parler haut, sans trop savoir ce qu'ils disent. Leur archevêque, qui est un bon prélat, d'un esprit fort simple et fort borné, a du moins cela de louable, qu'il ne se laisse pas aller aux conseils violents. Il n'a nulle aversion pour les catholiques, et il me laisse assez faire ce que je veux. Il sait mieux que personne tous ceux qui viennent, ou me consulter, ou me faire des confessions générales, sans leur en montrer plus mauvais visage. Bien plus, il m'a donné de lui-même un écrit signé de sa main, avec permission expresse de faire mes fonctions de religion dans toutes les églises de sa dépendance, avec autant de liberté que si elles m'appartenoient en propre, et défense à quiconque des siens de me troubler dans cette possession, sous quelque prétexte que ce soit.

A l'égard de ceux qui se font catholiques, leurs surveillants ont tant de gens aux aguets, qu'il n'y a pas moyen de leur cacher longtemps leur conversion. Alors les reproches et les menaces durent les jours entiers; mais cela passe, et tout en demeure aux simples paroles. Les hérétiques arméniens, quelques démonstrations de chagrin qu'ils donnent, ont toujours dans l'ame un grand fond de respect pour la religion catholique. On ne les entend presque

jamais l'attaquer, comme font quelquefois les autres schismatiques de l'Orient; au contraire, ils disent qu'elle est bonne et sainte, mais que la leur ne l'est pas moins, et qu'il faut que chacun demeure comme il est. Je suis néanmoins persuadé qu'avec le respect de la religion catholique, il entre aussi un peu d'intérêt dans cette modération. Ils voient le sieur Ferrand toujours en crédit auprès des kans et de la noblesse; ils se souviennent que c'est lui qui m'a amené dans la Crimée, sous la protection d'un de nos ambassadeurs; et ils ne peuvent ignorer que M. l'ambassadeur d'aujourd'hui, dont eux et leurs confrères de Constantinople peuvent avoir besoin à tout moment, est mon zélé protecteur. Quand ils auroient quelque mauvaise volonté, il est certain que toutes ces considérations les retiendroient et les empêcheroient de se porter à rien de violent. J'espère de la bonté de Dieu, et de la docilité de cette bonne nation qui ne demande qu'à être éclairée, qu'avant qu'il soit peu, ils ne seront plus conduits par d'autres intérêts que par celui de leur salut éternel.

Au reste, l'attention que j'ai à cultiver Baktschisarai et ses environs, comme la tête et le siège principal de la mission, ne m'empêche

pas d'aller par intervalles au secours des autres endroits. Le temps ordinaire de mes excursions et à diverses reprises, depuis Pâques jusqu'en automne. Dans ces expéditions ambulantes, j'ai pour maxime de n'aller jamais me montrer aux habitations où sont les esclaves; il y auroit trop d'inconvénients, et leurs maîtres ne manqueroient pas d'en prendre ombrage. Ma manière est de me rendre à quelque ville voisine, et de les faire appeler de là. Les villes les plus commodes à ce dessein sont Karasou, Kuslow et Orkapi, toutes à vingt-cinq ou trente lieues l'une de l'autre, et à une distance presque égale de Baktschisarai, qui en fait comme le centre; ce qui ne laisse pas d'embrasser un grand pays. Dès que j'arrive à quelqu'une de ces villes, je fais incontinent savoir aux environs et mon arrivée et le temps que j'y dois être. Les assemblées se font tantôt plus nombreuses et tantôt moins, selon la bonne ou mauvaise humeur des maîtres tartares. La méthode que j'observe dans tous ces endroits est la même qu'à Baktschisarai, surtout pour les prédications, où la foule est toujours grande de la part des Arméniens. Si au lieu d'adresser la parole aux esclaves en patois tartare, je voulois ne prêcher que pour eux en pur turc (les

églises ne seroient pas assez grandes ; mais il n'est pas encore temps d'y aller si à découvert. Je me trouve mieux du voile sous lequel je continue à me tenir caché ; les fruits n'en sont guère moindres , et je ne fais crier personne.

Comme les Arméniens réfléchissent beaucoup , et qu'ils ne prennent guère leur parti qu'après y avoir long-temps pensé , je ne recueille ordinairement à un voyage qu'après avoir semé à l'autre. J'ai dans Karasou et dans Kuslow un bon nombre d'ortodoxes fervents , qui à chaque tournée m'amènent toujours quelque nouveau prosélyte qu'ils ont gagné pendant mon absence. Karasou est pour cela ma ville choisie. La grande ferveur s'y est mise à l'occasion d'un luthérien de Dantzick dont je reçus il y a cinq ou six ans l'abjuration en pleine église et avec toutes les cérémonies ordonnées en pareil cas. On n'avoit encore jamais rien vu de semblable à Karasou. Tous les chrétiens de la ville y accoururent. Plusieurs en pleuroient de joie , et c'étoit à qui féliciteroit le nouveau converti de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Je ne crus pas devoir laisser refroidir ces bons mouvements. C'étoit la veille de mon départ. Je leur fis , en forme d'adieu , une exhortation qui les toucha , et dont l'im-

pression a duré long-temps. La conversion de ce luthérien a comme frayé le chemin à plus de douze autres de différentes nations dans le seul département de Karasou.

A Kuslow, où ma dernière tournée fut l'an passée, pendant les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte, j'ai été consolé et édifié au-delà de mes espérances. Le nombre des catholiques a été augmenté de cinq dames arméniennes d'une grande vertu, de deux acolytes des premières familles; et de deux vieillards respectés dans la nation, et honorés du nom de *haggi*. Ce nom, qui signifie *pèlerin sacré*, se donne en Orient aux chrétiens qui en ont fait le pèlerinage de Jérusalem. Les mahométans le donnent aussi entre eux à ceux qui ont été à la Mecque. Trois autres catholiques de moindre considération me furent déferés, comme ayant molli, par respect humain, dans quelques occasions où il s'agissoit de se déclarer pour ce qu'ils étoient. Ils virent à repentance avec beaucoup de confusion; et en préparation de leur faute ils firent plus que je ne demandois. Pendant ces dix jours, je fus si occupé, que je ne pus vaquer à l'entière instruction de six pauvres esclaves impotents, cinq Polonois et un Vénitien, que leurs maîtres avoient chassés. Ils couchoient

dans les rues , et ils ne pouvoient plus marcher : En m'en allant je les fis voiturer à Baktschisarai , pour être soulagés et instruits avec les autres.

Sur la fin de l'automne dernier , je suis retourné à Karasou. Je voulois y aller un peu plus tôt , mais mon voyage fut retardé par les grands mécontentemens que le sultan de cette ville prit tout-à-coup contre les chrétiens. Dès que je sus le différend terminé , je m'y rendis en diligence , mais non assez à temps pour donner les derniers sacrements à un Polonois et à une Servienne , nouveaux catholiques , qui moururent en les demandant avec de grandes instances. Le vif regret que j'en eus fut un peu adouci par la mort précieuse d'un autre Polonois qui sembloit n'attendre que moi pour aller à Dieu , et par la profession de foi d'un esclave russe et d'un marchand grec des plus accredités de la ville. Je fis encore rentrer en lui-même un affranchi allemand qui , par une complaisance mal entendue pour un prêtre arménien , son maître , qui l'avoit mis en liberté , avoit embrassé sa religion. Il reconnut publiquement sa faute ; et pour gage de sa persévérance , il me donna son fils , né d'une femme arménienne , pour l'élever dans la religion catholique.

C'est pendant cette dernière course de Karasou que j'appris l'arrivée du P. Curnillon que j'avois tant demandé et qu'on m'envoyoit enfin. L'impatience de le voir et de l'embrasser me fit expédier vite ce qui me restoit à faire, et regagner au plus tôt Baktschisarai où je le trouvai en bonne santé. Ce père a beaucoup de vertu et beaucoup de mérite ; il possède bien la langue turque, et n'aura pas de peine à se rompre bientôt au petit tartare. J'avois en vérité besoin d'un tel secours, après plus de six ans d'une solitude qu'il faut avoir éprouvée comme moi pour en sentir tout le poids, et aussi pour concevoir la grande douceur qu'il y a de se trouver deux dans un pays perdu comme celui-ci.

Monsieur l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé par le père une patente de consul. Il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant comme un consul est une nouveauté dans la Crimée, où les chrétiens d'Occident n'ont ni ne peuvent avoir de vaisseaux de leurs bannières, la matière est délicate à proposer, avant que d'avoir pris quelques mesures. Une des plus efficaces dans ce pays-ci, où les présents font plus de la moi-

tié des affaires, seroit de nous envoyer de France un globe terrestre, une pierre d'aimant armée, une ou deux bonnes lunettes d'approche, et autres choses de cette nature, qui sont fort du goût des princes Tartares.

J'avois trop de joie de l'arrivée de mon cher compaignon; Dieu voulut la tempérer en me faisant craindre pour sa vie. Il tomba malade, quelques jours après son arrivée, d'une fièvre opiniâtre qui l'a tourmenté près de quatre mois. Mais son courage a suppléé à ses forces, et il le falloît de ce caractère généreux dans les fâcheuses conjonctures où nous venons de nous trouver. La peste qui affligeoit déjà le pays, est devenue soudainement vive et ardente. Ses ravages, quoique grands, n'ont pas été néanmoins universels. Kuslow a perdu la moitié de son monde. Baktschisarai en a été quitte pour trois mille morts. Nous avons perdu près de cent catholiques, hommes et femmes, dont grâces à Dieu, aucun ne nous a échappé pour les derniers sacrements. Entre les pertes que nous avons faites, je regrette surtout deux femmes russes qui faisoient grand honneur à la religion. L'une, naturellement éloquente, avoit une grâce particulière pour persuader, et ramener à l'Église celles de sa nation que

l'ignorance ou la prévention retenoient dans l'erreur. Elle me valoit seule quatre des plus fervents catholiques, s'introduisant hardiment dans les maisons, et parmi les esclaves ses compatriotes, où les femmes seules ont droit d'entrer; elle faisoit si bien, qu'elle m'amenoit toujours quelque ame à convertir. Peu de jours avant que d'être prise du mal, elle m'en avoit amené cinq.

L'autre étoit remarquable par la vivacité de sa foi, et par une certaine ardeur qui la transportoit, et qui embrasoit les insensibles quand on la mettoit sur les choses de Dieu. Atteinte du mal et frappée à mort, son maître, qui étoit un prêtre arménien, s'offrit plusieurs fois à lui donner la communion, lui disant que j'étois trop occupé des autres mourants, et que je ne viendrois pas à elle. Il y viendra, répondoit-elle toujours, il y viendra, et je recevrai encore une fois de sa main le corps de mon Sauveur, comme le reçoivent les catholiques, enfants de Dieu et de la sainte Église. J'eus encore le temps d'aller lui donner cette dernière consolation, qu'elle reçut avec une foi dont je fus moi-même infiniment consolé.

Pendant près de deux mois, la peste gaignoit si vite, que les Tartares eux-mêmes, quoique

de leur naturel assez intrépides, et de plus mahométans, ne laissoient pas de quitter la place comme les autres, et de fuir en diligence. Pour nous, il faut l'avouer, ce ne fut ni la bravoure, ni l'intrépidité qui nous retint à la ville, où nous étions continuellement parmi les malades et les mourants, ce fut uniquement le devoir et la conscience; et nous pouvons bien dire que c'est Dieu seul qui par sa bonté nous a sauvés. Notre grand danger n'étoit pas tant à assister les mourants et à enterrer les morts, qu'il étoit en peine église, où nous ne pouvions nous dispenser de dire nos messes, et d'entendre tous les jours les confessions des survenants. Les Arméniens, dans les heures les plus fréquentées, y apportoient à la fois jusqu'à cinq ou six corps morts, faisant leurs obsèques et toutes les cérémonies mortuaires avec autant de lenteur, et aussi peu de précautions pour eux et pour nous, que si nous avions tous été de pierre ou de fer. A la fin pourtant nous leur fimes entendre raison, et ils convinrent avec nous, quoique un peu tard, que dans un temps de mortalité comme celui-là, il suffisoit de porter les corps, des maisons au lieu de la sépulture, sans les faire passer par l'église.

Ce terrible fléau de la justice divine qui ne fait presque que d'être retiré de dessus nous, a laissé dans les esprits des impressions de terreur dont nous remarquons de bons effets. Caffa, Karason, cent autres endroits de la Crimée nous ont donné jusqu'à Pâques une très vive occupation par les continuelles allées et venues de ceux que le péril avoit effrayés, et que ni la fatigue ni les voyages n'ont pu empêcher d'accomplir promptement ce qu'ils avoient promis à Dieu.

De l'église de Baktschisarai, deux frères Arméniens ont abjuré leurs erreurs. Ils sont fils du premier papas de la ville, qui avant la peste paroissoit le plus animé contre nous. Leur exemple a été suivi par trois acolytes de la même église, par trois autres séculiers, le père et les deux enfants, et par trois familles entières, faisant à elles trois, quinze personnes : quatre autres personnes de familles différentes prennent actuellement les instructions pour en faire autant.

A ces fêtes de Pâques le concours d'esclaves a été prodigieux. Leurs maîtres, encore effrayés, n'ont osé les empêcher d'aller prier Dieu. Il en est venu que je n'avois encore jamais vus. Tout pauvres qu'ils sont, ils avoient trouvé

moyen de se fournir chacun d'un cierge. Ils rangèrent tous ces luminaires autour de l'autel, en action de grâces, disoient-ils, de ce que la colère de Dieu les avoit épargnés, et en témoignage public de la sincérité de leur foi au mystère de la résurrection. A la grand'messe un jeune Allemand luthérien et une femme russe firent profession de la foi catholique. Une autre femme aussi russe, qui depuis trente ans n'étoit point sortie de la maison de sa maîtresse, fut remise au dimanche suivant, parce qu'elle n'étoit pas encore assez bien instruite. Mais la conversion qui nous a le plus consolés a été celle d'une Hongroise calviniste. Elle étoit en son pays femme de ministre, et il y avoit trois ans entiers qu'elle résistoit : enfin elle se rendit la seconde fête de Pâques, et demanda d'elle-même à faire son adjuration devant tout le monde. Il y a à Baktschisarai beaucoup d'hommes et de femmes de cette secte qui la regardoient comme leur héroïne, et qui nous renvoyoient à elle toutes les fois que nous les pressions de se convertir. Son exemple et sa ferveur ne peuvent manquer d'avoir dans peu de très bonnes suites.

Par la grâce de Dieu, entre cette année et la précédente, nous comptons soixante-huit per-

son  
tro  
que  
de  
j'ai  
mis  
nob  
apr  
de  
l'ex  
chi  
plu  
sa v  
Sei  
Il n  
fait  
dis  
l'ex  
nie  
à h  
Bak  
I  
lem  
aux  
qui  
son  
com

sonnes réconciliées avec l'Église, et quarante-trois nouvelles confessions générales, entre lesquelles il y en a eu une de soixante ans, et trois de quarante-cinq à cinquante. Parmi tout cela j'ai admiré deux traits bien singuliers de la miséricorde divine. Le premier a été sur un noble Polonois qui venoit d'avoir la liberté après trente ans d'esclavage, et qui avant que de reprendre le chemin de son pays, vint de l'extrémité de la Crimée me trouver à Baktschisarai pour se mettre bien avec Dieu. Il fut plusieurs jours à faire une revue exacte de toute sa vie, après quoi il se confessa et reçut Notre-Seigneur avec de grands sentiments de piété. Il ne songeoit plus qu'à partir, et il avoit déjà fait ses adieux, lorsqu'il fut arrêté par une indisposition subite qui en peu de jours le mit à l'extrémité. Il voulut se confesser et communier encore une fois, louant et remerciant Dieu à haute voix, de l'avoir, disoit-il, conduit à Baktschisarai pour y mourir en catholique.

L'autre exemple est d'une jeune femme allemande qui depuis cinq ans s'étoit laissée aller aux sollicitations d'un Tartare puissant, avec qui elle vivoit publiquement comme s'il eût été son véritable mari. J'étois instruit de tout ce commerce, et j'avois souvent cherché les occa-

sions de lui en remonter l'horreur; mais elle avoit toujours été si attentive à éviter ma rencontre, que jamais je n'avois pu lui parler. Enfin elle tomba malade. De la maison du Tartare, qui étoit hors de la ville, elle fut transportée dans une maison turque, et de là dans une maison chrétienne, d'où elle m'envoya conjurer de venir la voir. J'y vais; je la trouve tout en larmes et presque mourante. Mon père, me cria-t-elle, en me voyant approcher, me voilà sur le point d'aller paroître devant Dieu; y a-t-il encore pour moi quelque pardon à espérer? Oui, lui dis-je, si vous le demandez de tout votre cœur. Mon père, répliqua-t-elle, jusqu'ici je n'ai osé vous parler; mais jamais je ne vous voyois que je n'eusse horreur de moi-même. Après l'avoir disposée par les actes et la préparation nécessaire, j'entendis sa confession, qu'elle me fit avec beaucoup de présence d'esprit et de grands gémissements. Elle vécut encore trois jours, pleurant toujours et criant miséricorde: heureuse si par sa pénitence, quoique tardive, elle a pu apaiser la justice de Dieu. Je cite ces deux traits parce qu'ils sont récents, et qu'ils ont fait grand bruit parmi les chrétiens. J'en pourrois citer plusieurs autres de moindre éclat, et plus anciens; mais qui ne

m'ont pas moins fait sentir l'attention de la divine Providence à ménager aux plus grands pécheurs les précieux moments de la conversion. Si quelque chose est capable d'adoucir les peines d'un missionnaire, c'est certainement le consolant témoignage qu'il ne peut s'empêcher de se rendre en ces occasions, que s'il ne s'étoit trouvé actuellement à portée de secourir ces ames, telles et telles auroient péri sans secours. C'est là, Monseigneur, où en est aujourd'hui la nouvelle mission de la Crimée que vous avez bien voulu prendre sous votre protection.

Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous en rapporter n'en est encore qu'une première ébauche telle qu'un homme aussi foible que moi a pu la tracer, travaillant tout seul dans un pays ausssi rude à défricher que l'est celui-ci. Maintenant qu'il m'est venu du secours, et que j'ai lieu d'espérer qu'on n'en demeurera pas là, elle va prendre avec l'aide de Dieu une forme toute nouvelle. Tout s'y dispose favorablement. Les Tartares s'accoutument à nous voir chez eux. Leurs esclaves, qui font leur grande richesse, leur disent à tout propos mille biens de nous; et ils remarquent, disent-ils, que depuis qu'ils nous fréquentent, ils en sont servis plus fidèlement et plus volontiers. Les chrétiens du

pays perdent tous les jours les préjugés qu'on leur inspire dès l'enfance contre la créance catholique. Beaucoup l'embrassent, et tous la respectent. L'ouvrage est commencé; il ne s'agit plus que de le perfectionner et de l'affermir. Permettez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, d'en proposer quelques moyens que l'expérience me suggère.

Le premier moyen, et sans contredit le plus nécessaire, est d'entretenir ici toujours trois ou quatre missionnaires d'un grand courage, d'une grande patience et d'une grande charité. Si nous étions seulement trois prêtres, nous parcourrions tour-à-tour les cantons les plus reculés de la Crimée, où il y a une infinité de chrétiens dispersés qui n'ont pu encore venir à nous, et où il ne nous a pas été possible d'aller à eux. De ces trois pères, deux marcheroient tout l'été aux villes éloignées, et le troisième demeureroit fixe à Baktschisarai, où tous se rejoindroient pendant l'hiver. Que si quelqu'un de ces pères étoit médecin, et qu'il eût un peu de bons remèdes, il auroit entrée partout à la faveur de la médecine, et il feroit des biens immenses aux villes et aux habitations de la campagne où il ne faudroit plus tant craindre d'aller nous montrer. Connoissant le pays comme je le con-

nois, je suis persuadé qu'il n'y auroit point d'années qu'il ne fût à portée de baptiser et de mettre au Ciel des troupes de petits enfants, et qu'il n'assistât à la mort quantité d'adultes. Jusqu'ici j'ai été souvent jusqu'aux portes de Caffa, où est le fort des esclaves chrétiens, à cause du grand peuple et du grand commerce, sans avoir pu y entrer. C'est une ville turque où il n'y a pas de sûreté pour les Francs, depuis les démêlés de la Porte avec les Polonois et les Moskovites. Si j'avois eu avec moi un missionnaire médecin, ou que je l'eusse été moi-même, je sais, à n'en pas douter, que depuis cinq ou six ans qu'on m'invite à aller là, j'aurois plus fait de bonnes œuvres dans cette seule grande ville que dans tout le reste de la Crimée.

Le second moyen de donner des fondemens solides à la mission est d'avoir une chapelle franque, établie par autorité publique à Baktschisarai. Nous avons déjà en notre faveur la parole du kan, qui l'a promise à M. l'ambassadeur; mais comme le kan peut changer, il seroit nécessaire d'avoir aussi l'agrément des chérembeys qui ne changent jamais et qui représentent le corps de la nation tartare. Ce pas là une fois fait, nous pourrions dire la

religion catholique établie, et les fonctions des missionnaires autorisées dans le pays. C'est ainsi que les Arméniens, étrangers comme nous, y ont obtenu les emplacements séparés de quatre ou cinq églises. Nous ne demandons nous autres que l'ouverture d'une seule chapelle dans l'enceinte de notre maison. Les Arméniens ont leurs églises pour leur seule nation; notre chapelle sera tout à l'usage des esclaves, qui sont les domestiques des Tartares et ceux qui font valoir leurs terres. D'ailleurs cette condescendance des Mahométans pour les esclaves chrétiens n'est ni nouvelle ni prohibée. A Constantinople, dans le propre baignoir du grand-seigneur, les esclaves chrétiens ont de temps immémorial deux grandes chapelles que les pères Jésuites desservent par autorité publique. A ces raisons générales que nous tâcherons avec l'aide de Dieu de faire goûter aux puissances, il faut encore ajouter pour le bien des âmes en particulier : 1° que n'ayant point de chapelle à nous, toutes nos fonctions portent uniquement sur la bonne volonté des Arméniens à nous souffrir avec eux dans leur église. Or cette bonne volonté peut changer du jour au lendemain; et si, comme il peut fort bien arriver, le caprice leur prenoit de nous exclure

de leur église, à qui aurions-nous recours? Je sais beaucoup de particuliers de cette nation, et parmi eux beaucoup de personnes du sexe, qui ont dans le cœur de bons sentiments, qu'ils voudroient produire au-dehors, afin de mettre leur conscience en repos; ce qui n'est pas praticable dans leur église, où ils ne manqueroient pas d'être insultés. Nous ne pouvons aller dans leurs maisons, ni encore moins souffrir qu'ils viennent dans la nôtre, tant que nous n'aurons pas un lieu séparé et consacré à une chapelle.

2° Les Grecs, qui font ici un grand peuple, ont une aversion naturelle des Arméniens, et jamais on ne les voit dans leurs églises. C'est ce qui fait que jusqu'à présent nous en avons si peu ramené à la créance catholique, quoique cela ne fût pas trop difficile, si nous avions où les assembler et où les instruire en particulier.

Un troisième moyen de nous affectionner de plus en plus les Tartares, et d'intéresser la bonté de Dieu à soutenir la mission, seroit de pourvoir au soulagement de ces pauvres vieillards errants et hors de service dont j'ai parlé. Rien n'est plus digne de compassion. Il n'est point d'hiver qu'on n'en trouve plusieurs morts de faim et de froid par les campagnes, et Dieu sait en quel triste état pour le salut. Nous en ras-

semblons le plus que nous pouvons, et nous partageons de grand cœur avec eux ce que nous avons pour notre subsistance; mais que pouvons-nous tout seuls, et à quoi cela va-t-il pour chacun d'eux? Si nous étions assez heureux pour intéresser la charité des fidèles à leur assurer un pauvre lieu de retraite où chaque année on leur donnât un morceau de bœuf pour se couvrir, et chaque jour un peu de pain noir, ils regarderoient cela comme une fortune; outre le salut de leurs âmes qu'on mettroit par là en sûreté, aucun ne mourant plus qu'il ne fût assisté. Il est certain que les Tartares seroient frappés de cet exemple d'humanité chrétienne, et qu'il leur inspireroit un nouveau respect pour notre sainte religion.

Ne me rendrai-je point importun, si j'ose suggérer un quatrième moyen de charité, aussi méritoire du moins que les précédents, et qui doit bien toucher ceux qui ont encore quelque zèle pour empêcher la perte des âmes qui ont tant coûté à leur Sauveur? c'est le rachat de quantité d'enfants chrétiens, garçons et filles, nés de parents esclaves, ou amenés de nouveau par les Tartares au retour de leurs courses. Ces petits innocents, abandonnés à eux-mêmes et à toute la brutalité de leurs maîtres, n'ap-

prennent dès leur tendre jeunesse que le vice. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, qu'on commence à les corrompre, et à les mettre en vente, et le plus souvent à les pervertir. Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour les rendre mahométans est de les faire jeûner dans le temps du ramadan, et de les battre, quand pressés de la faim on les voit porter quelque chose à la bouche, ne fût-ce que de l'herbe. Après ce jeûne forcé on les circonçoit, et les voilà perdus. Pour les petites filles, on les met dans le harem ou appartement des femmes. Dès qu'elles y sont une fois entrées, il faut compter qu'elles n'en sortent plus. Avant qu'on en vienne là, il est facile de les acheter et de les sauver. En temps de guerre ces enfants ne coûtent que vingt écus. Les petites filles seroient envoyées en service dans des familles catholiques à Constantinople ou ailleurs. Les garçons seroient mis en métier chez de bons chrétiens du pays, où avec le temps et nos instructions journalières ils formeroient un corps de fidèles. Nous retiendrions auprès de nous les plus propres à réussir dans les lettres et dans le service de Dieu, dont ensuite nous ferions de fervents catéchistes qui nous aideroient à porter les premières impressions du

salut dans bien des endroits où nous ne pouvons paroître nous-mêmes. Que ne puis-je aller répéter et crier tout cela aux portes de tant de maisons opulentes que Dieu a comblées de ses biens, et où peut-être ceux qui les possèdent en font un usage fort inutile, pour l'heure de leur mort!

Tels sont, Monseigneur, les principaux moyens qu'il me paroît qu'on peut prendre pour établir solidement la religion dans la Crimée, d'où il ne seroit peut-être pas si difficile de la répandre dans le pays des Nogais, où il y a un monde d'esclaves chrétiens qui sont comme perdus dans ces vastes contrées, et auxquels personne ne pense.

On pourroit encore essayer de l'introduire dans la Circassie où il y a partout des marques qu'elle y a autrefois pénétré.

Votre Grandeur a eu la bonté de me faire proposer quelques questions touchant ce pays-là. Je joins à cette lettre les questions et leurs réponses, selon ce que j'ai pu démêler de plus constant et de plus vrai, sur le rapport de gens qui y ont été. Je suis avec un profond respect, etc.

A Baktshisarai , le 20 mai 1713.

## RÉPONSE.

A quelques questions faites au sujet des Tartares  
Circassiens.

I. De qui ils dépendent, si c'est du grand-seigneur, ou du czar, ou de quelques autres princes particuliers qui soient eux-mêmes indépendants ?

*Réponse.* On distingue aujourd'hui les Circassiens de la plaine et les Circassiens des montagnes. Ceux de la plaine sont compris entre Taman et le fleuve Kouban. Ceux des montagnes s'étendent en remontant vers la source de ce fleuve. Les premiers sont gouvernés par des beys de leur nation, qui paient au kan un tribut annuel de fourrures, de miel, et d'une certaine quantité de jeunes esclaves des deux sexes. Il se trouve parmi eux beaucoup de sultans tartares sans emploi qui vivent en princes particuliers, et qui ne prennent l'autorité du commandement que quand ils sont les plus forts.

Les Circassiens des montagnes étoient il ya cinq ans comme ceux de la plaine ? mais depuis

1708 qu'ils défirent, par stratagème, l'armée tartare, ils se soutiennent comme ils peuvent, et ne veulent plus entendre parler de tribut. Kabara, qui est la contrée la plus forte, se fie sur ses défilés et sur l'âpreté de ses montagnes. Ils ont à présent quelques liaisons avec le czar sans dépendre de lui. Le grand-seigneur n'a rien à voir sur la Circassie, ni de la plaine, ni des montagnes.

II. Sont-ils tous chrétiens ou mahométans, ou partagés en fait de religion, et quel est le plus grand nombre des uns ou des autres?

*Réponse.* Les beys sont généralement mahométans, bons ou mauvais, et ils ne le sont que par complaisance pour les Tartares avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni chrétien, ni mahométan; il n'a l'usage ni du baptême, ni de la circoncision. Ils ont une langue particulière et toute différente des autres Tartares. Je l'entends quelquefois parler ici. Elle me paroît d'une assez grande douceur.

III. Quel reste de religion trouve-t-on parmi eux?

*Réponse.* Il y en a qui s'informent du temps de notre carême et qui le gardent. Ils connoissent les saints noms de Jésus et de Marie. Ils

n'invoquent pourtant le premier que sous le nom d'*Allah* (Dieu), qui est commun à la Trinité; d'où on pourroit conclure qu'ils ont encore quelque idée grossière et fort imparfaite des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Au reste on ne voit plus parmi eux d'autre exercice de religion que quelques assemblées superstitieuses qu'ils font en de certains temps sous de grands arbres, auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur sert de papas fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmottant quelques prières. Ils mangent généralement et publiquement de la chair de pourceau.

#### IV. N'ont-ils nuls secours spirituels ?

*Réponse.* Ces espèces de papas dont je viens de parler ne savent ni lire ni écrire; toute leur morale et tous les secours qu'ils donnent aux peuples consistent en ce peu de prières qu'ils tiennent par tradition. Pour les prêtres grecs ou arméniens que l'avidité du gain attire quelquefois à la suite des marchands, comme ils n'ont ni capacité ni zèle, ils songent à leurs affaires particulières sans s'embarasser d'autre chose.

#### V. Quelle apparence y a-t-il de les réduire à

la foi catholique , et quels moyens y auroit-il à prendre pour cela ?

*Réponse.* Sur le rapport presque général de ceux qui ont pratiqué les Circassiens , ils ne sont pas éloignés de nous. On pourroit prendre occasion de leur culte superstitieux pour leur insinuer la vérité de nos saints mystères. Ils permettront même qu'on donne le baptême à leurs enfants; mais on ne pourroit le conférer prudemment qu'à ceux qu'on verroit en prochain danger de mort , la plupart étant destinés à passer aux mains des Turcs et des Tartares dont ils prennent la religion. J'ajoute que dans les conjonctures présentes un prêtre franc ne pourroit guère travailler à la conversion des chrétiens circassiens de la plaine. Il y a toute apparence que les Tartares en prendroient ombrage , et que les sultans répandus partout s'y opposeroient comme à une nouveauté dangereuse. Je crois pourtant qu'à un missionnaire qui auroit la réputation de médecin , et qui seroit bien venu du kan , il ne seroit pas impossible de se faire souhaiter par les sultans , et à l'ombre de leur protection de visiter les Circassiens malades , auprès desquels on pourroit toujours gagner quelque chose , ne fût-ce que d'éclairer les adultes mourants , et de baptiser

les  
pas  
A  
et il  
cor  
que  
ce p

De  
No  
de  
L  
la fa  
Kalg  
autr  
régne  
disp  
seign  
Sélin  
guer  
Mos  
s'éto  
tie d  
il av

les petits enfants qu'on verroit n'en pouvoir pas échapper.

Avec le temps les choses pourront changer, et il faut espérer que Dieu, touché de miséricorde pour ce pauvre peuple, fera naître quelque occasion plus favorable de pénétrer dans ce pays abandonné.

---

## VOYAGE

De Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait l'an 1702 par le sieur Ferrand, médecin françois.

L'AN 1702 Haggi Sélim Guiray Kan, chef de la famille des kans d'aujourd'hui, envoya sultan Kalga en Circassie, pour faire la guerre à un autre de ses fils qui s'y étoit retiré après avoir régné trois ans sur les Tartares, prétendant disputer le trône à son père, que le grand-seigneur venoit d'y remettre à sa place. Sultan Sélim est ce kan si fameux dans la dernière guerre. Il battit en une seule campagne les Moscovites, les Polonois et les Allemands, qui s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Albanie. Après avoir été deux fois kan, il avoit volontairement abdiqué au retour de

son voyage de la Mecque, pour se retirer à Sérès en Macédoine, et y finir tranquillement le reste de ses jours. Le grand-seigneur venoit de le faire kan pour la troisième fois, et c'est là ce qui fut cause de la révolte de son fils le kan déposé. Je ne décrirai pas ici cette guerre; je dirai seulement que sultan Kalga vainquit son frère, qu'il le fit prisonnier dans le dernier combat qu'il lui donna, et qu'usant de sa victoire avec générosité, il se contenta de le ramener en Crimée auprès de leur père qui le reçut avec toute sorte de douceur.

La curiosité me porta à suivre sultan Kalga dans cette expédition. J'en obtins la permission du kan son père. Nous nous mîmes en marche avec quarante mille hommes, et après vingt journées de chemin à travers le pays des Tartares Nogais, dont plusieurs nous joignirent, nous entrâmes en Circassie.

Étant au milieu des terres des Nogais, sultan Kalga m'ordonna d'aller voir un mirza qui étoit malade, et qui campoit à deux lieues de notre armée. Mon escorte étoit de trente *seymens*, qui sont les cavaliers de la garde du kan, armés de fusils, de sabres et de flèches. Je partis avec un domestique du mirza qui nous servit de guide. Après une heure de

mar  
troi  
en d  
y av  
vert  
dem  
bat,  
la fi  
riots  
nous  
n'in  
ainsi  
pas  
carm  
d'ou  
qui s  
vien  
brav  
blie  
leurs  
la po  
dron  
ils, e  
cun p  
Le  
nuel  
voier

marche nous vîmes dans la plaine environ trois cents Nogais le sabre à la main , divisés en deux troupes , qui sembloient se battre. Il y avoit auprès des Nogais deux chariots couverts. J'hésitai si je passerois outre , et ayant demandé au garde ce que c'étoit que ce combat , il me dit que c'étoit un mariage , et que la fiancée devoit être dans un des deux chariots qu'on menoit d'un camp à l'autre. Quand nous fûmes plus près de ces deux bandes , je n'informai du guide si les Nogais se battoient ainsi sans sujet. Il me répondit que ce n'étoit pas un véritable combat , mais une simple escarmouche , pour se faire de légères plaies , d'où il pût sortir quelques gouttes de sang , ce qui seroit un présage que les enfants mâles qui viendroient de ce mariage seroient un jour de braves guerriers. C'est une autre coutume établie parmi les Nogais , qu'à la naissance de leurs enfants , les parents et les amis viennent à la porte du père faire un grand bruit de chaudrons et de marmites , pour effrayer , disent-ils , et faire fuir le diable , afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais pajent pour tribut annuel au kan deux mille moutons qu'ils lui envoient en trois différentes fois. Au grand bai-

ram ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux mirzas, avec un présent de quelques chevaux, et de deux oiseaux de proie dressés pour la chasse. Le kan donne à chacun de ces mirzas un habit complet. La justice de ce pays est prompte. Quand un Nogais a blessé mal-à-propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, et les parents et amis du blessé, avec un fouet à la main, et on bat le criminel jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde sur le tombeau du défunt; mais si c'est un duel dans les formes, et qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

Les Nogais passent leur vie sous des tentes, n'ayant ni villes ni villages. On ne trouve dans tout leur pays que les restes d'une ancienne ville où il y a plusieurs tombeaux de marbre avec des inscriptions grecques et latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la rivière qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Cosaques, et pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays.

Leurs tentes sont faites avec de grands cer-

cles  
d'un  
un  
n'é  
gue  
d'un  
La  
mil.  
et l  
bre  
che  
serv  
la h  
à to  
sonn  
chev  
ieur  
don  
le co  
qu'il  
port  
Co  
cinq  
cela  
vent  
cune  
leur

cles, et couvertes de feutre; elles ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravent qui tourne avec le vent, pour n'être pas incommodés de la fumée. On distingue la tente d'un mirza des autres par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. La nourriture ordinaire des Nogais est de millet. Ils le font bouillir avec de l'eau pure, et l'appellent *tzorba*. Quand ils veulent célébrer une fête ou faire un mariage, ils tuent un cheval; de la chair ils en font des hachis<sup>1</sup>, et ils servent la tête entière comme on fait chez nous la hure d'un sanglier. Ils préfèrent cette viande à toute autre. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval qui est le mets par excellence. Dans leurs courses ils en portent de secs et de fumés dont ils régalent ceux qui se distinguent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim des cinq à six jours sans manger. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contents de ce que le hasard leur présente. Un jour un Tartare Nogais,

volant passer de Kuslow , port de mer de la Crimée , à Constantinople , il demanda au capitaine du bâtiment sur lequel il devoit s'embarquer , combien dureroit de trajet. Le capitaine lui répondit qu'avec le vent favorable qui souffloit il espéroit le faire en cinq jours. Le Nogais retourna chez lui , et mangea tout ce qu'il crut pouvoir lui suffire pour ce temps-là. Le vent ayant changé sur la route , et les cinq jours étant expirés , il fut trouver le capitaine , et lui dit : Tu m'avois promis que nous serions dans cinq jours à Constantinople , nous en sommes encore bien boin. J'ai mangé à Kuslow pour ce temps-là ; à présent que je n'ai plus rien dans l'estomac , il faut que tu me nourrisses.

Il n'y a point de montagnes dans le pays des Nogais. Ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivières , dont ils cultivent les bords , et y sèment leur millet. Ils font peu de séjour dans un même lieu. Ils ne s'arrêtent quelque temps que dans les endroits où ils sèment , et leur récolte faite , ils se transportent ailleurs. Dans les courses qu'ils font , quand ils approchent d'une ville , ils disent qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues , celui qu'ils

respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des villes.

En temps de guerre, ils sont obligés de fournir au kan quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante mille, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins. Les gentilshommes portent toujours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treizièmes années comme malheureuses. Un Nogais n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans sa vingt-sixième, trente-neuvième année, etc. Il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes, qui se retourneroient, disent-ils, contre lui, et qui lui procureroient la mort. Il prétendent tenir cette révélation d'un de leurs prophètes; et ils assurent qu'on n'a vu revenir dans le pays aucun de leurs guerriers qui soit allé en course dans ces années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne et la prière. Il leur est encore défendu dans ce temps-là de contrac-

ter mariage, ou de porter sur leur corps le poids d'une livre pesant; mais cette année climatérique passée, ils font un grand festin à leurs parents et amis, où ils s'enivrent avec excès d'une boisson qu'ils nomment *bosa*, faite de millet fermenté, et qui a la force de l'eau-de-vie. J'en ai vu boire à un Nogais jusqu'à trente pintes en une heure de temps. Un bey me convia à un de ces repas où il y avoit plus de trois cents Tartares. Il tua pour nous régaler sept de ses meilleurs chevaux. Jamais on n'a tant bu de *bosa*. Ceux qui en avoient bu le plus, furent se coucher le dos contre terre et le visage exposé au soleil. Après avoir dormi quelque temps en cette posture, ils rejoignirent la troupe, se plaignant d'un violent mal de tête. Pour s'en guérir ils se remirent à boire, et y passèrent la nuit.

Les Nogais n'ont ni blé, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Le millet et le lait de leurs juments sont leur nourriture la plus ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons et de la volaille. Ils font bouillir le lait jusqu'à ce qu'il devienne dur comme une pierre; alors ils le mettent en pelotes, et le font encore sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le délaient avec de l'eau,

et en font une boisson qui leur paroît délicate dans les grandes chaleurs.

Après avoir traversé le pays des Nogais, nous entrâmes dans la Circassie que les Tartares appellent l'Adda. Ce pays confine, du côté du nord, avec les Nogais; du côté du sud, avec la mer Noire; du côté de l'est, avec la Géorgie, et du côté du couchant, avec le Bosphore cimmérien et le golfe qui les sépare de la Crimée. Sur ce golfe il y a une échelle ou port de mer d'un assez grand trafic, nommé Taman. On en retire du caviar, de la mantèque, des cuirs, du miel, de la cire, etc. La douane se paie moitié au grand-seigneur et moitié au kan. Chacun en retire trois pour cent. La ville est fortifiée d'un mauvais donjon, et entourée de vieilles murailles pleines de brèches, lesquelles sont les anciennes fortifications des Génois qui autrefois ont occupé toute cette côte. A dix lieues de Taman, en remontant au nord, on trouve une autre petite ville assez marchande, appelé Témerouck, où il y a des Grecs, des Arméniens et des Juifs qui paient leur caratch au kan. Assez près de Témerouck, on voit un vieux château nommé l'Adda du nom du pays, où il y a six pièces de canon, et où il faut payer une seconde douane destinée à l'entretien du

gouverneur et de la garnison. Ce château sert à contenir les pirateries des Cosaques, et à empêcher les descentes des corsaires moscovites. C'est par là que passent tous les esclaves qu'on amène de Circassie. Il y a un cadi, dont il faut prendre un billet nommé *pendik*, qui déclare l'esclave pris ou vendu légitimement, qui marque son âge, et trace tous ses traits, pour le rendre reconnoissable, en cas qu'il vienne à s'enfuir. Sans ce *pendik* les maîtres desdits esclaves seroient traités de voleurs partout où ils passeroient; et lorsqu'ils les vendent, ils en remettent le *pendik* à celui qui les achète.

La province de l'Adda s'étend jusqu'à une rivière nommée *Caracouban*, qui lui sert de limites, avec une grande peuplade de Tartares Nogais qui sont d'une difformité extraordinaire, et qu'on appelle Nogais noirs à cause de leur air affreux. Ces Tartares ont leur chef particulier qui prend la qualité de bey. Lui et les siens reconnoissent le kan; mais quand ils sont ennuyés de la paix, ils ne demandent pas ses ordres pour faire des courses sur les terres du czar, d'où ils ramènent toujours un grand nombre d'esclaves. Il n'y a que deux ans que dix mille de ces Nogais noirs entrèrent en Cosaquie, où ils firent huit cents esclaves. Le

czar l'ayant appris, envoya un de ses boyards au kan pour s'en plaindre. Le kan, pour satisfaire le czar, envoya le boyard, avec un de ses principaux agas, au bey de ces Nogais, avec ordre de rendre les sujets du czar qu'ils avoient pris. Le bey assembla son divan, où il fut résolu, tout d'une voix, de dire à l'aga du kan que les Nogais noirs avoient beaucoup de respect pour ses ordres; mais que n'ayant d'autre métier que celui de la guerre, ils ne pouvoient se résoudre à lâcher leur proie; qu'ils permettoient cependant aux Moscovites d'user de représailles, et de prendre autant de Nogais qu'ils en pourroient rencontrer. Lekan ayant su leur refus, ordonna dans tous les lieux de sa dépendance qu'on ne laissât passer aucun de ces esclaves, et qu'on se gardât bien de les acheter, sous peine d'en perdre le prix, et de cinq cents coups de bâton pour l'acheteur. Les Nogais prirent bientôt leur parti. Ils menèrent leurs esclaves en Perse, à plus de trois cents lieues de là, où ils les vendirent le double de ce qu'ils auroient pu faire en Turquie. On peut juger si de tels voisins doivent être fort agréables aux Circassiens.

Ce côté de la Circassie par où nous entrâmes est plein de hautes montagnes et de profondes

vallées ombragées de quantité de grands arbres. La capitale de ce canton est Kabarba. C'est de là que le kan de Crimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde y est d'une beauté enchantée. On n'y voit personne marqué de la petite-vérole, par la manière dont ces peuples gouvernent leurs enfants dans leur jeunesse.

Il y a un bey qui commande dans cette province sous l'autorité du kan, et qui a plusieurs autres gouverneurs sous lui. Ils sont obligés de donner pour tribut au kan trois cents esclaves, savoir, deux cents jeunes filles et cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans. Souvent les beys donnent leurs propres enfants, pour encourager les pères et mères à ne pas soustraire les leurs.

Lorsque les beys circassiens ne sont pas d'accord entre eux, ils envoient demander au kan un aga, et quelquefois un prince du sang, pour décider leurs différends. Ces commissaires ne s'en retournent pas les mains vides. On leur fait présent de ce qu'il y a de plus beau et de mieux fait. Enfin, en Circassie on fait un trafic d'hommes et de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandises.

Les Tartares Circassiens se nourrissent mieux

que les Nogais. Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton et de la volaille, et presque jamais du cheval. Leur pain est peu différent de la nourriture des Nogais. Il est de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte mollasse, qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre, et qu'ils mangent presque brûlante.

Le pays est beau et rempli d'arbres fruitiers, mais sans culture, et arrosé de bonnes eaux. L'air y est aussi très bon et très sain. Je crois que ces deux choses qui sont particulières à la Circassie, peuvent beaucoup contribuer à donner aux Circassiens cette fleur de beauté que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples estiment fort les chrétiens. Ils se disent descendus des Génois, qui ont longtemps possédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes qu'ils y avoient bâties.

J'avois porté avec moi un habit françois et une perruque, suivant les ordres du kan. Quand je parus à Kabarda dans cet équipage, tout le monde couroit après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La vénération qu'on avoit pour moi redoubla lorsqu'on sut que j'étois le premier médecin du kan; et pour

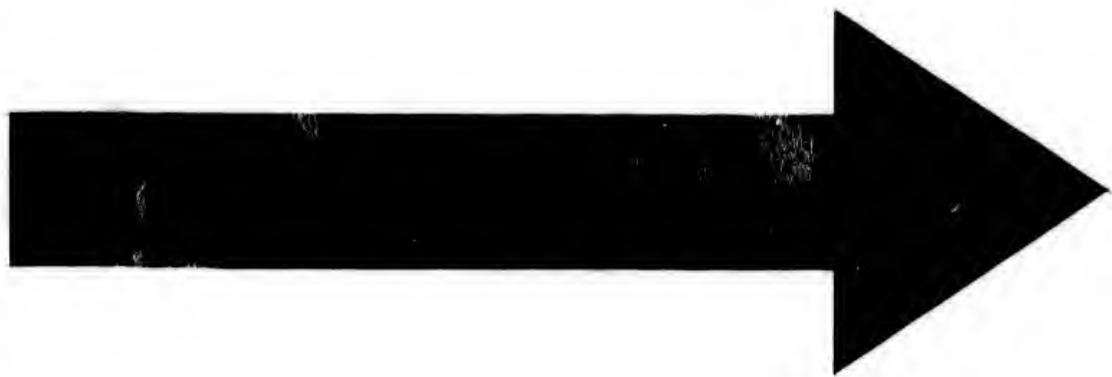
l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circassiens venoient en troupe m'admirer. Je soutenois cette bonne opinion par un air grave et sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le bey, charmé de ma sagesse et de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donneroit pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerois pas de la Circassie plus loin que la Crimée, et que je lui en donnerois ma parole en présence du kan. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fut possible, à quoi je n'eus pas peu de peine, tant ses poursuites étoient vives et pressantes. Ce bey et toute sa famille étoient les meilleures gens du monde. J'eus envie de les baptiser; mais comme il falloit auparavant les instruire des principaux mystères de notre religion, et que, ne sachant pas la langue, il falloit m'en rapporter à mon interprète qui étoit mahométan, et à qui je ne voulois pas confier mon dessein, je remis ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner en ce pays-là avec un de nos pères missionnaires de Baktschisarai.

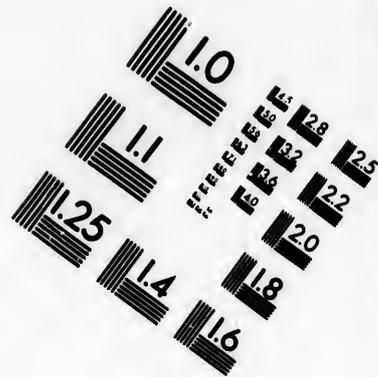
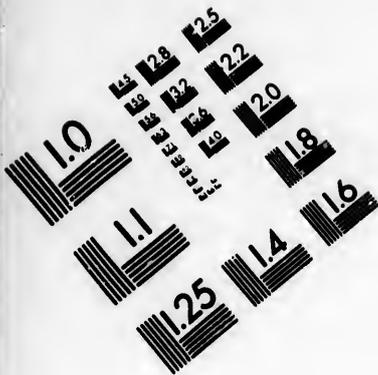
Outre les naturels, il y a en Circassie quatre

sortes de nations : celle des Tartares, qui est la dominante : celle des Grecs et des Arméniens, qu'on ne doit regarder que comme des gens de passage que le commerce y attire ; et celle des Juifs qui y résident. Pour les circassiens, on ne sauroit dire qu'elle est leur religion, n'ayant ni prêtres, ni livres. Ils ont beaucoup de vénération pour les corps de leurs pères et leurs autres parents, qu'ils mettent dans des cercueils de bois, et qu'ils suspendent aux branches des plus grands arbres. Ils ont aussi quelque dévotion pour les images qu'on leur montre, sans s'informer du sujet qu'elles représentent. Les esclaves suivent la religion du maître qui les achète. S'il est mahométan, ils deviennent mahométans, et ainsi des autres.

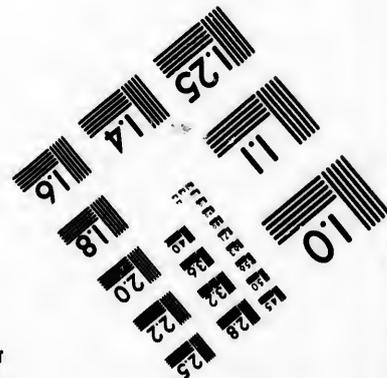
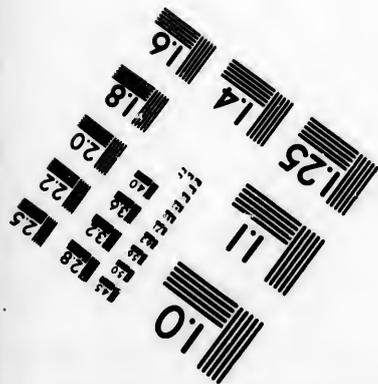
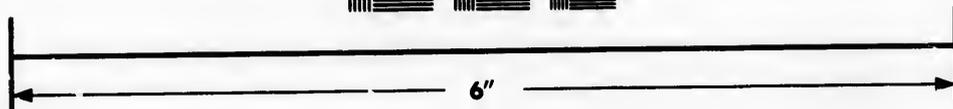
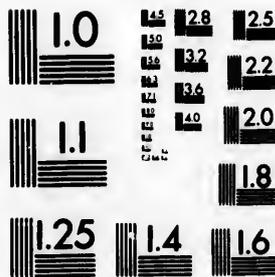
Les beys fournissent quinze mille hommes au kan lorsqu'ils en sont requis ; mais les Circassiens sont peu propres à la guerre, quoiqu'ils soient fort adroits à tirer de l'arc ; et on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Les Circassiens, qui sont un si beau peuple, ont, comme j'ai dit, pour voisins, les Nogais noirs, qui sont horribles. Ils ont encore assez près d'eux, mais d'un autre côté, les Tartares Calmouks, qui sont des monstres de nature,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 128  
18 32 25  
20 22  
18

10  
15

Quand on les regarde en face, on ne sait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux et leur nez. Une partie de ces Calmouks est tributaire du kan, et l'autre partie du czar. Ils sont obligés tous les ans au grand bairam d'envoyer une députation au kan de Crimée, pour lui souhaiter les bonnes fêtes, et lui apporter le tribut, qui consiste en deux chariots couverts, l'un attelé de quatre chevaux, et l'autre de deux chameaux dans lequel il y a deux pelisses de martre zibeline, une pour le prince, et l'autre pour la sultane Validé sa mère, ou pour la première de ses femmes. Ils donnent aussi des pelisses de martre à sultan Kalga, à sultan Nouradin, et à Orbey, qui sont les trois premiers princes, fils ou frère du kan, de même qu'à son premier visir et au musti. La pelisse qu'on présente au musti est toujours la plus belle après celles qui se donnent au kan et à la sultane Validé.

Le chef de la députation est un des principaux Calmouks. Quand ils sont à la Porte-Or, à l'isthme de la Crimée, ils font avertir le kan de leur arrivée. On appelle en françois Porte-Or, et en ture Orkapi, la petite ville bâtie sur cette langue de terre qui joint la Crimée à la terre ferme. C'est un poste plus propre à faire

payer les douanes d'entrée et de sortie, que capable de soutenir un siège, et qui n'a pour défense qu'une espèce de redoute, avec un boyau qui tient toute la largeur du passage. Cependant Orkapi se défendit, il y a quelques années, contre le prince Gallitzin, qui vint l'assiéger avec cent mille Moscovites ou Cosaques, et qui la battit pendant plusieurs jours avec trente pièces de canon. Sultan Kalga, fils aîné de sultan Sélim, alors kan et généralissime de ses armées, vint la secourir avec un gros corps de Tartares, et dans la retraite du prince Gallitzin, il lui prit vingt-sept pièces de canon, qu'on voit encore aujourd'hui à Kuslow, port de mer le Crimée.

Dès que le kan est averti que les députés calmouks sont à Orkapi, il leur envoie un chiaoux, avec ordre de les faire entrer et de les défrayer jusqu'à la capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le kiaia du visir va les prendre à leur logement, et les conduit au palais avec leurs présents. On leur donne le kaftan; ensuite deux capigis bachis les prennent chacun par-dessous les bras, et ils sont menée de la sorte jusqu'à l'appartement du kan. Alors ils se prosternent jusqu'à terre, et lui baisent le bas de la veste. Le kan leur dit

qu'ils sont les bien venus. Le premier député l'assure de la fidélité de tous les Calmouks, et offre les présents. Un moment après, on les fait tous passer à l'appartement du visir, où ils sont régalez de café, de sorbet et de parfum, suivant la coutume des Turcs. Le kan leur fait fournir pendant leur séjour à Baktschisarai, une subsistance journalière nommée *taym*, en pain, viande, volailles, épiceries, beurre, bois, orge et paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

Le czar est lui-même obligé d'envoyer tous les ans au kan des Tartares deux oiseaux de proie nommés *songurs*, qui sont estimés mille écus pièce. Avant le traité de Carlowitz, il lui payoit cent mille écus en pelisses ou en argent pour empêcher les Tartares de faire des excursions sur ses terres. Il fut réglé par ledit traité que ce tribut seroit aboli. Le czar tient pour l'ordinaire un résident à la porte du kan, qui lui fait souvent des présents de la part de son maître, particulièrement au grand et au petit bairam.

Le czar porte toujours impatiemment le tribut des deux *songurs*. Il dit, il y a quelque temps, à un mirza que le kan lui avoit envoyé pour quelques affaires, qu'il vouloit éprouver

ses forces contre lui à la première guerre, avec un nombre égal de troupes, et qu'il faisoit discipliner dix mille Moscovites pour ce combat; que le kan pouvoit en faire de même; qu'ils combattoient à la tête de leurs armées; que s'il demeuroit victorieux, il n'enverroit plus de songur au kan, et que s'il étoit vaincu, il consentoit de rétablir l'ancien tribut, sans aucun égard pour le traité de Carlowitz. Le mirza à son retour ayant rapporté cette parole, le kan fit dire au czar qu'il acceptoit ce défi, sans attendre un renouvellement de guerre, et donna en même temps un rendez-vous au czar dans les déserts qui séparent la Crimée de l'Ukraine, où il se trouva au jour nommé avec dix mille Tartares; mais le czar manqua au rendez-vous, soit qu'il fût occupé d'autres affaires, soit qu'il crût qu'il ne convenoit pas à sa dignité de combattre avec dix mille hommes, ou qu'il ne trouvât pas ses troupes encore assez aguerries.

Le kan, après l'avoir attendu quinze jours, s'en revint à Bakschisarai sans ostentation, et sans permettre aux Tartares de ramener aucun esclave pour se payer de leur perte. Ce kan étoit sultan Haggi Sélim Guiray, père de sultan Gazi Guiray, qui règne aujourd'hui, l'an 1707.

Avant que de finir cet écrit, où je mets les choses telles que je les sais, mais sans autre arrangement que celui que me fournit ma mémoire, je suis bien aise de dire, et on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre la raison pourquoi le surnom de *Guiray* est affecté aux kans de Tartarie. C'est une anecdote de cette famille royale que j'ai apprise de la propre bouche de sultan Haggi Sélim, prince d'un très grand sens, et fort versé dans les antiquités de sa maison.

Il y a près de deux siècles que les petits Tartares se trouvèrent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs princes périrent, à l'exception d'un seul âgé de dix ans, qu'un laboureur nommé *Guiray* sauva par compassion. Les Tartares se partagèrent en plusieurs factions, et la guerre devint parmi eux longue et sanglante. S'en étant enfin lassés, et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un prince, ils convinrent entre eux que s'ils en pouvoient trouver un de la race de leurs kans, ils le mettroient sur le trône. Alors *Guiray* présenta le jeune prince, qui avoit dix-huit ans et qu'il fit reconnaître à plusieurs marques certaines. Les Tartares se soumirent à lui, et la tranquillité fut rétablie. Le jeune kan vou-

lant donner à son nourricier et à son libérateur des marques de sa reconnaissance, le fit appeler, et lui demanda quelle grâce il desiroit de lui. Le bon laboureur lui dit qu'à son âge les richesses et les emplois ne le touchoient plus; mais que sensible encore à l'honneur, il le prioit de prendre son nom, et d'obliger les princes ses descendants à le porter; et c'est depuis ce temps-là que les princes tartares joignent le nom de Guiray à leur nom de circoncision.

---

## LETTRE

Du P. Stéphane, missionnaire de la compagnie de Jésus en Crimée de Tartarie, au P. Fleuriau de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

NOTRE mission à Baktschisarai, capitale de la Crimée de Tartarie, devant son établissement à feu M. le marquis de Fériol, ci-devant ambassadeur à la Porte ottomane, et à vos soins et à vos sollicitations en France, il est juste de vous en donner souvent des nouvelles. Le peu

de commodités que nous avons pour faire passer nos lettres en Europe est cause que vous n'en recevez que rarement. C'est donc avec joie que je profite de l'occasion qui se présente très à propos, pour avoir l'honneur de vous écrire, et vous faire savoir l'état présent de notre mission.

Mes dernières lettres, si vous les avez reçues, vous auront déjà instruit des troubles qui commençoient dès lors à nous faire perdre la paix dont nous jouissions dans cette grande province. L'œuvre de Dieu s'y faisoit. Nos catholiques s'acquittoient de leurs devoirs avec liberté et avec ferveur, lorsque les passions qui naissent ordinairement dans les cœurs de ceux qui gouvernent, nous ont donné de justes craintes pour notre mission et pour tous nos disciples. Mais le maître qui envoie ses ouvriers dans sa vigne n'a pas permis que son héritage fût détruit. Il l'a conservé, et a consolé les ministres de son Évangile, après les avoir éprouvés pendant quelque temps. J'aurai l'honneur, mon révérend père, de vous faire en peu de mots le récit de tout ce qui s'est passé ici ces dernières années.

Il faut vous dire d'abord que la Crimée de Tartarie est une province particulière, gou-

ver  
un p  
dich  
nom  
Tart  
plac  
priv  
rem  
anci  
vinc  
se d  
ceux  
Guir  
ils p  
des T  
à-dit  
Mais  
pas p  
qui  
cepe  
tous  
de P  
de k  
reux  
de l  
la p  
seig

vernée sous les ordres du grand-seigneur par un principal officier, qui prend le titre de *padicha*, c'est-à-dire, empereur, ou roi; on le nomme communément dans le pays le *kan* des Tartares. Le grand-seigneur dispose de cette place importante; mais en vertu d'un ancien privilège de la Crimée, il est obligé, pour la remplir, de faire choix d'un sujet tiré d'une ancienne et nombreuse famille de cette province, laquelle s'appelle *Guiray*. Cette famille se dit être, dans son origine, famille royale; ceux qui en sont, portent tous le nom de *Guiray*; et avec ce nom, dont ils sont jaloux, ils prétendent avoir autant de droit que le *kan* des Tartares de se faire appeler *padicha*, c'est-à-dire empereur, comme nous l'avons déjà dit. Mais ce titre dont ils se glorifient ne les rend pas plus riches. J'en ai vu plusieurs d'entre eux qui menaient une vie misérable, se sachant cependant bon gré de s'appeler *Guiray*. Ils font tous la cour au grand-visir, dans l'espérance de pouvoir obtenir par son moyen la dignité de *kan* des Tartares. Celui qui a été assez heureux pour y parvenir, ne peut pas s'assurer de la conserver au delà de cinq ou six ans; il la perd même quelquefois plus tôt. Car le grand-seigneur, qui a toujours droit de le révoquer

quand bon lui semble , use de son droit lorsque le kan y pense le moins , soit pour tenir toujours les Guiray en respect et sous sa dépendance , soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches , et par conséquent trop puissants.

Mais cette précaution , bien loin de modérer l'avidité des kans , l'augmente ; car celui qui est en place , et qui sait combien peu doit durer son règne , se hâte d'employer son industrie , pour remplir promptement ses coffres. Il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrètement , et sans faire crier contre lui ; car alors il a non-seulement à craindre de la part du grand-seigneur , mais encore de celle de la plus noble et la plus puissante famille de toute la Crimée. On la nomme la famille des *Chirins*. Ces chirins sont en possession de se dire et d'être en effet les dépositaires des lois du pays , les protecteurs des peuples contre les vexations trop ordinaires des kans et des autres officiers du grand-seigneur. Ils s'élisent un chef , auquel ils obéissent fidèlement. Ce chef s'appelle *Chirin-bey* , c'est-à-dire , chef des chirins. Il a son conseil , qui décide de tous les différends qui naissent entre les chirins , et il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre tribunal. Si le

kan cite devant lui un chirin, il ne le fait que du consentement du chirinbey, et celui-ci se trouve en personne chez le kan, pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si de plus on doit y traiter de quelque affaire importante, qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les principaux d'entre les chirins, lesquels ont souvent arrêté des entreprises du kan, et même du grand-seigneur. Enfin cette famille s'est rendue si accréditée, que l'orsquelle est mécontente du gouvernement du kan, elle demande à la Porte sa déposition, et elle s'est mise en possession de ne recevoir pour son successeur que le sujet qui lui plaît. Ce cas vient d'arriver, et nous a causé bien des alarmes. J'en dirai ici les occasions et les suites.

Les chirins fatigués des vexations du kan et de ses officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le chirinbey de son côté ne cessoit pas d'en parler bien haut au kan même, pour l'obliger à changer de conduite; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui et ses officiers, et que ses plaintes au contraire ne servoient qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'on faisoit aux chirins, il prit la résolution d'aller à Constantinople, pour y porter au grand-visir

les cris de toute la Crimée contre le kan et ses officiers, et pour demander sa révocation.

Le kan étoit une des créatures du grand-visir. Il le protégeoit hautement; si bien que, lorsque le chirinbey se présenta devant lui, il reçut très froidement ses plaintes. En vain le chirinbey voulut-il les porter au trône du grand-seigneur, chaque jour on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain. Tant de remises et de difficultés lui persuadèrent qu'on ne vouloit pas l'écouter, et encore moins le satisfaire. Rebuté et irrité du mauvais succès de son voyage, il partit sur-le-champ pour s'en retourner en Crimée, bien résolu d'agir par voie de fait. Sitôt qu'il fut de retour en sa province, il donna ordre aux plus nobles et aux plus vaillants d'entre les chirins de prendre les armes, et les fit jurer par Mahomet, qu'ils ne les mettroient bas qu'après avoir chassé leur kan de toute la Tartarie; cela fait, il monte à cheval, et étant à leur tête, il marcha vers le sérail du kan.

Le kan fut bientôt averti de cette marche à laquelle il ne s'attendoit pas. Il fit à la hâte rassembler la garde qui étoit sous son commandement, et quelques musulmans ennemis des chirins. On dressa promptement par son ordre

tou  
séra  
tifs  
sein  
ceu  
non  
més  
toir  
enn  
arm  
dan  
tre  
un  
lut  
gag  
stru  
ce  
ren  
sair  
L  
mar  
suiv  
tari  
cier  
il ca  
pes,  
tout

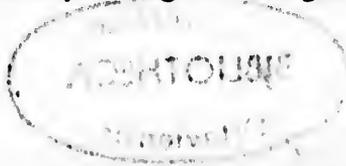
toutes les pièces de canons qui défendoient le sérail. Il fit avec grand bruit tous les préparatifs qu'il put faire en si peu de temps, à dessein d'intimider les chirins et leur chef. Mais ceux-ci, sans s'épouvanter, s'avançoient au nombre déjà de quatre mille hommes bien armés. Le kan qui se croyoit bien sûr de la victoire, en donnant seulement de l'effroi à son ennemi : fut effrayé lui-même à la vue d'une armée bien supérieure à la sienne. Dans le danger évident où il se trouvoit de tomber entre les mains des chirins qui lui auroient fait un mauvais parti, il crut qu'il n'y avoit de salut pour lui que de fuir tout doucement, et de gagner diligemment Constantinople, pour instruire le grand-visir, son protecteur, de tout ce qui venoit de se passer en Crimée, et pour rendre sa cause bonne en prévenant ses adversaires.

Le chirinbey, instruit de la fuite du kan, marcha sur ses pas avec son armée, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût sorti de toute la Tartarie. Après avoir défait la Crimée de cet officier, dont il n'a voit pu obtenir la révocation, il campa pendant quelque temps avec ses trouppes, et ne les congédia que lorsqu'il se crut en toute sûreté.



Le kan fugitif de la Crimée, arriva à la Porte ottomane, et eut recours à son protecteur, pour se venger de l'affront qui venoit de lui être fait. Le grand-visir le reçut favorablement, et après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, et à cet effet il lui procura une audience du grand-seigneur. Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les chirins et leur chef, et il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver, au mépris de l'autorité suprême du grand-seigneur, que ce prince, jaloux depuis long-temps de l'indépendance que la noblesse chirine s'efforçoit d'usurper à la faveur de prétendus privilèges, prit à l'instant la résolution de détruire cette famille, et d'achever de subjuguier absolument toute la Petite-Tartarie.

Pour en venir à l'exécution et sans bruit, il fit savoir aux chirins et au chirinbey, qu'il vouloit bien consentir à leur demande, et leur donne un nouveau kan. Sa Hautesse fit choix, pour remplir cette place, du beau-frère du chef des chirins, qui se nomme Bengli Guiray, seigneur qu'il connoissoit propre à exécuter ses ordres, et qu'il jugea devoir être agréable aux chirins, parce qu'il avoit épousé la propre sœur de leur chirinbey. Le grand-seigneur, après



l'avo  
le fi  
poss  
les d  
et d  
rois  
jou  
puis  
deu  
bon  
bon  
car  
avo  
son  
que  
qu'  
par  
ple  
ces  
roi  
me  
cré  
dic  
se  
d'a  
les  
pli

l'avoir secrètement instruit de ses intentions, le fit partir incessamment pour aller prendre possession de son gouvernement. A son arrivée les deux beaux-frères se donnèrent de grandes et de mutuelles marques d'amitié. Chacun paroissoit content, et la Crimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue de puis quelque temps. Six mois se passèrent, les deux beaux-frères vivant en apparence en très bonne intelligence. Le chirinbey y alloit de bonne foi : mais le kan n'y alloit pas de même; car, pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus en secret du grand-seigneur et de son visir, il commença par s'assurer de quelques émissaires chirins, parmi lesquels il savoit qu'il y avoit des mécontents : il se les attacha par intérêt, et s'en servit pour inspirer au peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur chirinbey. Ces émissaires murmuroient dans les maisons contre son gouvernement ; ils se plaignoient qu'il abusoit de son crédit et de son ailliance avec le kan, au préjudice des intérêts particuliers des chirins ; qu'il se prévaloit de cette alliance pour usurper trop d'autorité sur eux ; qu'il défendoit foiblement les petits contre les vexations des officiers publics, qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles.

Ils excitoient ceux, qui les écoutoient volontiers à s'adresser au kan pour les soutenir dans le choix d'un autre chef. Ces discours séditieux, et autres semblables, augmentoient le nombre des mécontents.

Le kan entendoit ces nouvelles avec plaisir; mais pour mieux dissimuler ses sentiments, il avertit, comme par amitié, le chirinbey de ce qui se disoit contre lui, et lui promit de s'employer pour faire cesser ces mauvais bruits. Il le fit en effet pendant quelques mois, contenant ses émissaires; mais ces bruits recommencèrent plus vivement quelque temps après, jusque-là que par la persuasion de ses émissaires, on vint à son tribunal porter des plaintes contre le chirinbey.

Sur ces plaintes, le kan fit prier son beau-frère de le venir voir, mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'apercevoir que son beau-frère n'agissoit pas d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite dont il avoit sujet de craindre les suites. Le kan prit de là occasion de se fâcher contre le chirinbey, et résolut de le faire venir chez lui de force, ayant refusé d'y venir de bon gré; et voici comme il s'y prit. Le chirinbey, bon musulman, avoit la coutume d'aller tous

les jours à la mosquée, accompagné de peu de personnes; le kan disposa des hommes de la garde pour le surprendre à son retour de la mosquée. Le kan ne put donner ses ordres si secrètement que son beau-frère n'en eût avis. Celui-ci, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une semblable et si prompte trahison, et qui se voyoit d'ailleurs hors d'état de pouvoir se défendre, jugea sensément que le parti le plus sûr étoit de monter promptement à cheval avec quelques domestiques, et de se retirer hors de la Crimée pour ne pas demeurer à la merci d'un pareil ennemi; ce qu'il exécuta sur-le-champ.

La garde qui le devoit arrêter vint incontinent instruire le kan de la fuite du chirinbey. Le kan fit courir après lui, mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit sitôt qu'il seroit sorti de la Crimée; car son dessein étoit qu'on dit dans le public que le chirinbey s'étoit lui-même banni de son pays. Tout fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps-là qu'il étoit allé en Circassie pour se retirer ensuite dans le pays d'Abéras. Je vous laisse à penser, mon révérend père, quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos catholiques et notre crainte pour notre mission. Nous per-

dions la protection que le chirinbey nous donnoit, et nous nous croyions continuellement exposés à voir notre chapelle et notre maison pillées, et peut-être détruites par les schismatiques, ennemis plus à craindre que les Turcs mêmes.

Mais la Providence qui a souvent fait voir les effets de ses soins à l'égard de notre mission, nous a donné dans cette occasion une nouvelle marque de son assistance, d'autant plus sensible, que nous devons moins nous attendre au moyen dont elle s'est servie pour venir à notre secours; vous en jugerez, mon révérend père, par ce que je vais vous en dire. Le nouveau kan était venu en Crimée avec l'incommodité d'une petite plaie à son bras. Il n'avoit trouvé jusqu'à présent personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les missionnaires établis dans cette ville recevoient souvent des remèdes de France; qu'ils en assistoient gratuitement les malades, et que les malades qui en usoient s'en trouvoient très bien. Le kan, qui vouloit guérir, envoya chez nous pour nous prier de lui porter de nos remèdes. Le P. de la Tour, continuellement occupé des œuvres de charité auprès des malades, et qui se charge de la distribution de nos remè-

des,  
nabl  
faire  
bien  
deci  
Tou  
méd  
Q  
cher  
avo  
pou  
ce q  
nali  
vian  
jour  
mais  
qu'e  
rem  
notr  
rem  
dem  
vice  
ser.  
favo  
dem  
d'ho  
d'un

des, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa plaie, dont il avoit pris soin de se faire instruire, et le kan le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un médecin dont il attend sa guérison. Le P. de la Tour lui apprit la manière de se servir des remèdes qu'il lui laissa.

Quelques semaines après, le kan l'envoya chercher, pour lui dire la satisfaction qu'il avoit de l'onguent qu'il lui avoit apporté; et pour lui en donner une marque, il lui assigna, ce qu'on appelle en Crimée une pension journalière, c'est-à-dire, huit cents *dragmes* de viande, trois pains, et deux chandelles chaque jour. Cette pension a fort accommodé notre maison, car vous savez, mon révérend père, qu'elle n'est pas à son aise : mais le succès des remèdes du P. Delatour fit encore mieux pour notre mission : car lorsque le kan fut entièrement guéri, il appela son bienfaiteur, et lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourroit rien lui refuser. Le P. de la Tour profita de l'occasion si favorable que la Providence lui donnoit, pour demander au kan une unique grâce, qui étoit d'honorer sa mission et celle de ses frères d'une patente de protection, afin qu'ils pussent

sûrement et librement continuer leurs services à tous ceux qui en auroient besoin et qui s'adresseroient à eux. Le kan fut ravi de lui pouvoir accorder une faveur qui ne lui coûtoit que du papier. Il ordonna sur-le-champ l'expédition de cette patente, et il voulut lui-même la remettre entre les mains du P. de la Tour. Vous ne sauriez croire, mon révérend père, tous les avantages que nous retirons de cette patente. Elle nous donne la facilité de faire nos fonctions dans notre maison et au-dehors. Les Arméniens et les Grecs viennent librement chez nous, et nous allons chez eux les instruire eux et leurs enfants; baptiser ceux-ci et administrer les sacrements de l'Église aux autres, assister les moribonds, et en un mot rendre tous les services qui dépendent de notre ministère.

Après vous avoir fait part, mon révérend père, de cette dernière marque de l'assistance divine, qu'il a plu à Dieu d'accorder à notre mission, je reviens au récit de tout ce qui suivit la fuite du chirinbey.

Quelque temps après sa fuite, dont le kan n'avoit pas manqué de donner avis au grand-visir, il reçut ordre du grand-seigneur de lever dans la Petite-Tartarie dix mille Tartares, pour aller en Perse venger le sang tartare qui venoit

d'y  
leve  
par  
éfe  
éto  
euta  
marc  
Apr  
ort  
ous  
en v  
chiri  
chiri  
oux  
ète  
rent  
si sté  
temp  
avon  
sont  
chiri  
de d  
ces r  
détr  
chir  
eux  
V

d'y être répandu, Le principal motif de cette levée étoit d'affaiblir les forces de la Crimée par dix mille hommes de moins qui l'auroient défendue. Le kan, qui selon les apparences, s'étoit fait donner l'ordre de cette levée, l'exécuta promptement et ponctuellement. Il fit marcher en campagne les dix mille Tartares. Après cette expédition, qui le rendoit le plus fort dans la Crimée, il entreprit de la réduire sous l'empire absolu du grand-seigneur. Pour en venir à bout, il fit faire la recherche des chirins les plus riches et les plus attachés au chirinbey; et sous prétexte de leur rébellion aux ordres du grand-seigneur, il fit trancher la tête aux uns et envoya les autres dans différents coins de la Petite-Tartarie, si déserts et si stériles qu'ils n'y pourroient pas vivre longtemps sans y périr de misère. En effet, nous avons déjà appris que plusieurs d'entre eux y sont morts : ce qui reste ici présentement de chirins sont si misérables qu'ils sont hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte. C'est par ces moyens que le kan, sans guerre civile, a détruit cette nombreuse et puissante famille de chirins, et tous leurs anciens privilèges avec eux.

Vous me demanderez ici, mon révérend père,

quel a été l'état de notre mission pendant ce temps d'alarmes. Je vous dirai qu'à la faveur de nos patentes de protection, personne ne nous a dit mot; que les Grecs et les Arméniens sont venus à l'ordinaire chez nous, que nous avons été chez eux, et que nous avons même la consolation de voir que la ferveur des catholiques, malgré la crainte des persécutions si ordinaires en ce pays, augmente, bien loin de diminuer. Ils aiment la prière, et ils la font aimer en les voyant prier. Ils approchent très souvent de nos saints mystères. Ils ont une docilité admirable pour ceux qui les gouvernent; l'union entre eux est si parfaite qu'ils s'appellent frères. Si leur commerce fait naître quelque procès entre eux, ils s'en rapportent volontiers à un tiers, et s'en tiennent à sa décision. Ils ont un grand soin de l'éducation de leurs enfants, et ils les accoutument par leur exemple et par leur conduite à un continuel travail. Au surplus, la catholicité est gravée si avant dans leur cœur, qu'on les trouveroit toujours prêts à perdre plutôt leurs biens et leur vie même, que la religion dont ils font une profession ouverte.

Les catholiques d'une petite ville qui est à douze lieues d'ici, nommé *Cassa*, viennent de nous donner des preuves éclatantes de la sin-

cérité  
lant s  
ques  
ils l'as  
pays,  
caché  
cet av  
nant;  
de la p  
samm  
bien m  
tirer p  
de leur  
la som  
leur fi  
on les  
prit so  
de la v  
car le  
de tou  
injuste  
pas op  
ordre  
qu'il a  
même  
comm  
grand.

cérité de leur foi. Le bacha de cette ville voulant s'enrichir, fut conseillé par des schismatiques de le faire aux dépens des catholiques ; ils l'assurèrent qu'ils étoient les plus riches du pays, et qu'ils avoient toujours de l'argent caché chez eux. Le bacha, pour profiter de cet avis, leur en fit demander par son lieutenant ; cet officier leur fit entendre qu'il y alloit de la prison, s'ils ne satisfaisoient pas incessamment le bacha. La crainte du cachot étoit bien moins grande pour eux, que celle de s'attirer par leur refus la perte du libre exercice de leur religion. Ils se cotisèrent tous pour faire la somme qu'on leur demandoit. Le lieutenant leur fit espérer que moyennant cette somme on les laisseroit en paix. Mais la Providence prit soin de les venger, quelque temps après, de la violence et de l'injustice qu'on leur faisoit : car le kasioken, c'est-à-dire le musti général de toute la Crimée, ayant été informé de cette injuste avanie, déposa le cadi, pour ne s'être pas opposé à cette vexation du bacha ; il envoya ordre au bacha de restituer sur l'heure l'argent qu'il avoit injustement reçu, et l'avertit en même temps qu'il y alloit de sa tête, s'il forçoit, comme il faisoit, par ses vexations, les sujets du grand-seigneur, de sortir de ses états pour

aller en Pologne, et dans d'autres royaumes, mettre leurs biens et leur vie en sûreté.

Cette action de justice a bien consolé nos catholiques, et a augmenté leur confiance en Dieu, qui daigne prendre leur cause en main, et leur donner souvent des preuves de ses soins paternels. Nous les recommandons à vos saints sacrifices et à ceux de tous nos pères. Je vous demande en particulier pour moi le secours de vos prières. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

---

## RELATION

Abrégé du voyage que M. Charles Poncet, médecin françois, fit en Ethiopie en 1698, 1699 et 1700.

Je partis du Caire, capitale de l'Égypte, le 10 juin de l'année 1698, avec Haggi Ali, officier de l'empereur d'Éthiopie, et le P. Charles-François-Xavier de Brévedent, missionnaire de la compagnie de Jésus. Nous nous embarquâmes sur le Nil à *Boulak*, qui est à demi-lieue de cette ville. Comme les eaux étoient basses, et nos pilotes fort ignorants, nous employâmes quinze jours pour nous rendre à *Manfalout*, quoi-

qu'on fasse ce voyage en cinq jours quand la rivière est grosse et le vent favorable. Manfalout est une ville de la Haute-Égypte, favorable pour le commerce des toiles. Le grand-seigneur y tient cinq cents janissaires et deux cents spahis en garnison, pour empêcher les excursions des Arabes qui désolent tout ce pays.

Le rendez-vous des caravanes de *Sennaar* et d'Éthiopie est à *Ibnali*, demi-lieue au-dessus de Manfalout. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée, et nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrîmes beaucoup; car les chaleurs de ce pays sont insupportables, surtout aux Européens qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux et fait toutes les provisions nécessaires pour passer les déserts de la Libye, nous quittâmes ce désagréable séjour le 24 septembre sur les trois heures après midi, et nous allâmes coucher à une lieue et demie de là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé *Cantara*, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les

marchands de *Girgé* et de *Siouth*, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un parent du roi de Sennaar m'invita d'aller à *Siouth*, et m'envoya un cheval arabe. Je passai le Nil sur un pont fort large et bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'est le seul pont qui soit sur cette rivière, et j'y arrivai en quatre heures de chemin. Je vis les restes d'un ancien et magnifique amphithéâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de *Siouth* est environnée de jardins délicieux et de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Égypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde assemblé, nous partîmes le 2 d'octobre de grand matin, et nous entrâmes dès ce jour-là dans un désert affreux. On court de grands dangers dans ces déserts parce que les sables étant mouvants, s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, et retombant ensuite en forme de pluie, ensevelissent souvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravanes. Outre le chef, qui décide de toutes les disputes et de tous les différends qui surviennent, il y a les conducteurs, qui marchent à la tête de la caravane, et qui donnent le si-

gnal pour partir et pour s'arrêter, en frappant sur une petite timbale. On se met en route trois ou quatre heures avant le jour; il faut que tous les chameaux et toutes les bêtes de charge soient prêts en ce temps-là: on ne peut perdre de vue la caravane, ni s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de périr. Ceux qui la conduisent sont si habiles, que, quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne lui font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midi, on s'arrête une demi-heure sans décharger les chameaux, et l'on prend un peu de repos, après quoi l'on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campements le rang qu'on a eu le jour du départ, il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 d'octobre à *Helaouë*, c'est une assez grosse bourgade, et la dernière qui dépende du grand-seigneur. Il y a une garnison de cinq cents janissaires et de trois cents spahis, sous un officier qu'on appelle en ce pays-là *Kachif-Helaouë*. L'endroit est fort agréable, et répond parfaitement à son nom, qui signifie *pays de douceur*. On y voit quantité de jardins arrosés de ruisseaux, et un grand

nombre de palmiers toujours verts. On y trouve de la coloquinte, et toutes les campagnes sont remplies de séné, qui croît sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pays-là. Les habitants d'Herlaoué ne se servent dans leurs maladies que la racine de l'ézula, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit, et qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remède est très violent, mais il est à leur goût, et ils s'en louent beaucoup. L'ézula est un gros arbre dont la fleur est bleue. Il se forme de cette fleur une espèce de ballon ovale plein de coton dont les gens du pays font des toiles assez fines.

Nous demeurâmes quatre jours à Herlaoué pour prendre de l'eau et des vivres; car nous devions passer un désert où l'on ne trouve ni fontaines, ni ruisseaux. La chaleur est si grande et les sables de ces déserts sont si brûlants, qu'on ne peut y marcher nu-pieds, sans les avoir bientôt extraordinairement enflés. Les nuits cependant sont assez froides; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pays-là de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous

arr  
d'a  
pri  
cell  
Ces  
ni  
mo  
tag  
de  
que  
et d  
vers  
cha  
sans  
jam  
exa  
qu'  
d'É  
m'a  
Séli  
aya  
pas  
rou

1  
que  
de

arrivâmes à *Chabbé*<sup>1</sup>, qui est un pays plein d'alun, et trois jours après à *Sélimé*, où nous primes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce désert. Ces vastessolitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, et où l'on ne voit que des montagnes de sable, des carcasses et des ossements de chameaux, impriment en l'ame je ne sais quelle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux et désagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux. Ces animaux sont six et sept jours sans boire et sans manger; ce que je n'aurois jamais pu croire, si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant : c'est qu'un vénérable vieillard, frère du patriarche d'Éthiopie, qui étoit dans notre caravane, m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage de *Sélimé* à *Soudan* dans le pays des Nègres, et ayant employé chaque fois quarante jours à passer par les déserts qu'on trouve dans cette route, les chameaux de sa caravane ne burent

<sup>1</sup> *Chabbé* signifie en arabe de l'alun : C'est à Chabbé que commence le royaume de Condola, qui dépend de celui de Sennaar. (Note de l'ancienne édition.)

ni ne mangèrent pendant tout ce temps-là <sup>1</sup>. Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent, et suppléent au défaut de nourriture, qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils creveroient.

Le royaume de Soudan est à l'ouest de celui de Sennaar. Les marchands de la Haute-Égypte y vont chercher de l'or et des esclaves. Les rois de Sennaar et de Soudan sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets et des ânes, dont on se sert aussi pour traverser

<sup>1</sup> Ce que Messieurs des Missions étrangères marquent en leur dernière relation, n'est pas moins surprenant. Voici ce qu'ils rapportent de quelques chrétiens de la Cochinchine qui sont morts pour la défense de la foi.

« Des quatre autres qui restoient en prison, trois » ont combattus jusqu'à la mort contre la faim et la » soif, mais plus long-temps qu'on ne pourra peut- » être croire en Europe. Car je doute que l'on puisse » se persuader qu'ils aient pu vivre autant qu'ils ont » vécu sans boire et sans manger. Le premier fut » M. Laurençon, qui ne mourut que le quarantième » jour de sa prison. Le saint vieillard Antoine le suivit » trois jours après, et madame Agnès porta ses » langueurs jusqu'aux quarante-sixième jour, qu'elle » expira doucement.» (*Note de l'ancienne édition.*)

ces déserts, on ne leur donne chaque jour que'une petite mesure d'eau.

Le 26 octobre nous arrivâmes à *Machou*, grosse bourgade sur le bord oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes îles remplies de palmiers, de séné et de coloquinte. *Machou*, le seul lieu habité depuis *Helaoüé*, est dans la province de *Tungi*; il appartient au roi de *Sennaar*, et fait le commencement du pays des *Barauras*, que nous appelons *Barbarins*. *L'erbab* ou le gouverneur de cette province ayant appris que l'empereur d'Ethiopie nous appeloit à sa cour, nous invita à venir à *Argos* où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de *Machou*; de l'autre côté du Nil; nous y allâmes en bateau. Le gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et nous régala pendant deux jours; ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le grand douanier, qui est le fils du roi de *Dongola*, demeure aussi à *Argos*. Ce prince ne paroît jamais en public, que monté sur un cheval couvert de deux cents clochettes de bronze qui font un grand bruit, et qu'accompagné de vingt mousquetaires et de deux cents soldats armés de lances et de sabres. Il vint visiter nos tentes, où on lui pré-

senta du café , et où l'on paya les droits qui consistent en savon et en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son palais est grand et bâti de briques cuites au soleil ; les murailles sont fort élevées, et flanquées d'espace en espace de grosses tours carrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pays-là l'usage du canon , mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à Machou, nous en partîmes le 4 de novembre, et nous arrivâmes le 13 du même mois à Dongola. Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, et même jusqu'à celle de Sennaar, est un pays très agréable ; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts et élevés ; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve qui cause, comme en Égypte, la fertilité de cette campagne, mais l'industrie et le travail des habitants. Comme il ne pleut que très rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eaux

qu'ils conduisent par le milieu des terres, dans des réservoirs destinés à les recevoir, d'où ils les tirent ensuite, quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles et incultes sans ce secours.

On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de girofle, du *chourga* qui est de la laine teinte en bleu, du *spica* de France, du mahaleb d'Égypte et autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de *dora*, qui est un petit grain rond, dont on se sert aussi pour faire une espèce de bière épaisse et d'un très mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de *dora* et une calabasse pleine de cette désagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enivrer, se croit heureux et en état de faire bonne chère. Avec une nourriture si légère, ces gens-là se portent bien, et sont plus robustes et plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de terre, basses, et couvertes de cannes de *dora*. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, et ils

sont habiles à les dresser au manège. Leurs selles ont des appuis fort hauts, ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la tête nue, et les cheveux tressés assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espèce de veste assez mal-propre et sans manches, et leur chaussure, dans une simple semelle qu'ils attachent avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une pièce de toile, qu'ils mettent autour de leur corps en cent manières différentes. Les enfants vont presque nus. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent partout, le fer en est crochu; il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées les portent pendues au bras gauche. Les juréments et les blasphèmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoi qu'ils fassent aujourd'hui profession du mahométisme, ils n'en savent que la profession de foi, qu'ils répètent à tous moments. Ce qui est déplorable, et ce qui tiroit les larmes des yeux au P. de Brévedent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien, et qu'il n'a perdu la foi que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour

se  
aba  
rou  
ruin  
N  
à L  
gran  
vers  
que  
Elle  
anne  
des  
jusq  
terri  
et le  
trou  
de v  
pagn  
culte  
Q  
Don  
déta  
d'y  
acco  
un v  
ville  
gran

se consacrer à l'instruction de cette nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'ermitages et d'églises à demi ruinées.

Nous allâmes à petites journées de Machou à Dongola, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avons faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste. Elle fut si violente au Caire, où j'étois cette année-là (1696), et où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mourit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fléau ravagea toute la Haute-Égypte et le pays des Barbarins, de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes et un grand nombre de villages sans habitants, et de grandes campagnes, autrefois très fertiles, tout-à-fait incultes et entièrement abandonnées.

Quand nous fûmes à la vue de la ville de Dongola, le conducteur de notre caravane se détacha, et alla demander au roi la permission d'y entrer avec sa compagnie, ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de faubourg à cette ville, et nous passâmes la rivière dans un grand bateau, que le prince entretient pour

la commodité du public; les marchandises paient un droit, mais les passagers ne paient rien.

La ville de Dongola est située au bord oriental du Nil, sur le penchant d'une colline sèche et sablonneuse; les maisons sont très mal bâties, et les rues à moitié désertes, et remplies de monceaux de sable, que les ravines y entraînent de la montagne. Le château est au centre de la ville; il est grand et spacieux, mais les fortifications sont peu de chose. Il tient dans le respect les Arabes qui occupent la campagne, où ils font paître librement leurs troupeaux, en payant un léger tribut au *mek* (1) ou roi de Dongola. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours vert qui traînoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce prince nous vint voir dans notre tente, et

<sup>1</sup> Le *Mek* ou *Malek* de Dongola s'appelle Achmet.  
(Note de l'ancienne édition.)

comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entrepris, il nous invita à demeurer à sa cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagements avec l'empereur d'Éthiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son royaume est héréditaire; mais il paie tribut au roi de Sennaar.

Nous partîmes de Dongola le 6 janvier de l'année 1699, et nous entrâmes quatre jours après dans le royaume de Sennaar. L'erbad Ibrahim, frère du premier ministre du roi, que nous trouvâmes sur cette frontière, nous reçut avec honneur et nous défraya jusqu'à *Korty*, grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, et où nous arrivâmes le 13 janvier. Comme les peuples qui sont au-dessus de *Korty*, le long du Nil, se sont révoltés contre le roi de Sennaar, et qu'ils pillent les caravanes quand elles passent sur leurs terres, on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre sa route entre l'ouest et le midi, et d'entrer dans le grand désert de *Bihouda*, qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on fasse. Ce désert n'est pas si affreux que ceux de la Libye, où l'on ne voit que du sable; on trouve de temps en temps en celui-ci des herbes et des arbres.

Après l'avoir passé, nous revînmes sur le bord du Nil, à *Deirra*, grosse bourgade, où nous demeurâmes deux jours. Ce pays est abondant en vivres, et c'est apparemment ce qui fait que les habitants lui ont donné le nom de *Belad-Allah*, qui veut dire *Pays de Dieu*. Nous en partîmes le 26 janvier, et nous marchâmes vers l'ouest. On ne trouve aucun village dans cette route; mais les habitants, qui campent sous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil après quelques jours de marche, et on vient à *Guerry*; c'est la demeure d'un gouverneur, dont le principal emploi est d'examiner si, dans les caravanes qui viennent d'Égypte, personne n'a la petite-vérole, parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse, et ne fait pas moins de ravages en ce pays-là, que la peste en Europe. Ce gouverneur eut pour nous de grands égards, en faveur du trône d'Éthiopie (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur d'Éthiopie), et il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là, où nous passâmes de Nil.

La manière de passer ce fleuve est particulière. On met les hommes et les marchandises dans une barque; mais pour les animaux, on

les attache par la tête et par dessous le ventre avec des cordes, qu'on tire et qu'on lâche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent et souffrent beaucoup dans ce passage, plusieurs même y meurent; car quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit; il est cependant rapide et profond. Nous partîmes de Guerry, le 1<sup>er</sup> février, et allâmes coucher à *Alfaa*, gros village bâti de pierres de taille, où les hommes sont grands et bien faits.

Après avoir marché au nord-est, pour éviter les grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'*Alfon*, de *Catron* et de *Camin*, traversé une grande île qui n'est point marquée dans nos cartes, nous arrivâmes à la ville d'*Harbagy*, où les vivres sont en abondance, et où nous primes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivants par des forêts d'acacias, dont les arbres hauts et épineux étoient chargés de fleurs jaunes et bleues; ces dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinottes, et d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très fertiles et très cultivées. Après y avoir

marché quelque temps, nous découvrîmes la ville de Sennaar, dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville, qui a près d'une lieue et demie de circuit, est fort peuplée, mais mal-propre et mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle est située à l'occident du Nil, sur une hauteur à treize degrés quatre minutes de latitude septentrionale, selon l'observation que le P. de Brévedent fit à midi, le 21 mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit sont fort commodes. Pour les faubourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le palais du roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier; on n'y voit qu'un amas confus de bâtimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce palais sont assez richement meublés, avec de grands tapis à la manière du Levant.

On nous présenta au roi dès le lendemain de notre arrivée. On commença par nous faire quitter nos souliers; c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent: car pour les sujets du prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nus. Nous en-

trâm  
de c  
Elle  
Qua  
on n  
che  
donn  
luâm  
nous  
terre  
mais  
n'aya  
comm  
lit fo  
crois  
Orien  
vieill  
bas.  
brod  
de to  
un tr  
près  
mini  
toit l  
part.  
comm  
lui p

trâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de faïence de différentes couleurs. Elle était bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le roi a coutume de donner audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes là le roi, selon la coutume du pays, en nous mettant à genoux et baisant trois fois la terre. Le prince, âgé de dix-neuf ans est noir, mais bien fait, et d'une taille majestueuse, n'ayant point les lèvres grosses ni le nez écrasé comme les ont ses sujets. Il étoit assis sur un lit fort propre, en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre, à la manière des Orientaux, et environné d'une vingtaine de vieillards, assis comme lui, mais un peu plus bas. Il étoit vêtu d'une longue veste de soie brodée d'or, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très fine. Il avoit sur sa tête un turban blanc. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même manière. Le premier ministre, à l'entrée du salon et debout, portoit la parole au roi, et nous répondoit de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce prince comme nous avons fait dans la cour, et nous lui présentâmes quelques cristaux et quelques

curiosités d'Europe qu'il reçut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce prince est curieux et qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage, et nous parut avoir beaucoup d'attachement et de respect pour l'empereur d'Éthiopie. Après une heure d'audience, nous nous retirâmes en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, et nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel et d'autres rafraichissements, avec deux bœufs et deux moutons.

Ce prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cents cavaliers, montés sur de très beaux chevaux, paraissent d'abord. Le roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets de pied et de soldats armés qui chantent à haute voix ses louanges, et qui jouent du tambour de basque, ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, et portent sur leurs têtes de grands paniers ronds, de paille de diverses couleurs, et bien travaillés. Ces paniers, qui repré-

entent toutes sortes de fleurs, et dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés et remplis de fruits et de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le roi, et on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cents cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, et ferment toute cette marche.

Le roi, qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table sitôt qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de proposer des prix aux seigneurs de sa cour, et de tirer avec eux au blanc avec le fusil, dont il n'ont pas encore fait grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville, dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine. Les autres jours, il tient conseil matin et soir, et s'applique à rendre la justice à ses sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès. Aussitôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au juge, qui l'interroge, et qui le condamne à mort s'il est coupable. La sen-

tence s'exécute sur-le-champ : on prend le criminel, on le renverse par terre, et on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita, pendant notre séjour à Sennaar un Ethiopien nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter, quelque temps auparavant la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme.

Après cette terrible exécution, on m'apporta une petite fille mahométane âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une maladie. Comme cet enfant étoit à l'extrémité, et sans espérance de vie, le P. de Brévedent la baptisa sous prétexte de lui donner un remède, et cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir reçu le saint baptême; en quoi il semble que Dieu, par sa merveilleuse providence, avoit voulu remplacer la perte de ce malheureux Ethiopien. Le P. de Brévedent, de son côté, étoit si pénétré de joie d'avoir ouvert le Ciel à cette ame, qu'il m'assuroit avec un transport que je ne puis exprimer, que quand il n'auroit fait que cela en sa vie, il se tenoit pour bien récompensé de toutes les peines et de toutes les fatigues qu'il avoit eues en ce voyage.

Tout est à grand marché à Sennaar. Un chameau ne coûte que sept à huit livres, un bœuf

cinq  
un s  
den  
de c  
gers  
est u  
est h  
il est  
une  
seur  
sont  
vette  
tous  
est a  
sorte  
tient  
vant  
qu'o  
à ter  
hom  
et le  
fort  
fait  
tous  
L  
un c  
fer c

cinquante sous, un mouton quinze, et une poule un sou. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples; ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de *dora*, qui est un petit grain dont j'ai déjà parlé. Ce pain est bon quand il est frais, mais après un jour, il est insipide et on ne peut en manger; c'est une espèce de gâteau fort large et de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les dents d'éléphant, le tamarin, la civette, le tabac, la poudre d'or, etc. On tient tous les jours marché dans la grande place qui est au milieu de la ville, où l'on vend toutes sortes de denrées et de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le palais du roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les esclaves. Ils sont assis à terre, les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les filles de l'autre. On a un esclave des plus forts et des plus robustes pour dix écus; ce qui fait que les marchands d'Égypte en enlèvent tous les ans un très grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce royaume vaut un double de France: c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de saint Antoine.

Le *Fadda* vient de Turquie : c'est une monnoie d'argent fort mince et moins grande qu'un denier. Elle vaut un sou marqué. Outre ces deux monnoies, on ne se sert que de réaux et de piastres d'Espagne, qui doivent être rondes, car les carrées ne passent point dans le commerce. Les piastres valent environ quatre francs en ce pays-là.

Les chaleurs de Sennaar <sup>1</sup> sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de janvier, et finissent à la fin d'avril; elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, et qui causent une grande mortalité parmi les hommes et parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitants, qui sont mal-propres, et qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, et qui, venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes et trompeurs, mais d'ailleurs fort superstitieux et fort attachés au mahométisme. Quand ils rencontrent un chrétien dans les rues, ils ne man-

<sup>1</sup> Sennaar en arabe signifie prison et feu. (*Note de l'ancienne édition.*)

quent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.* L'eau-de-vie, le vin et d'hydromel même leur sont défendus, et ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espèce de bière, semblable à celle de Dongola. Ils l'appellent *bosa*; elle est fort épaisse et d'un fort mauvais goût. Voici la manière dont ils la préparent. Ils font rôtir au feu la graine de dora; ils la jettent ensuite dans l'eau froide, et après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Éthiopie.

Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés et chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles et leurs narines même sont chargées de semblables anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des

cordons. Pour les femmes et les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au royaume de Sennaar, sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc et jaune, de la clincaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Égypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des espèces de chapelets de verre de toutes les couleurs, et enfin du noir à noircir qu'ils appellent *kool*, et qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux et les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Éthiopie, avec cette différence qu'à Sennaar les plus gros grains de verre sont les plus estimés, et en Éthiopie les plus petits.

Les marchands de Sennaar font un gros commerce du côté de l'Orient. Au temps de la *mousson* ils s'embarquent à *Suakem* sur la mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là et la ville de *Suakem*, appartiennent au grand-seigneur. Ils passent de là à *Moka*, ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au roi d'*Yemen*, et se rendent ensuite à *Surate*, où ils portent l'or, la civette et les dents d'élé-

phant, et en rapportent les épicerics et les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le roi de Sennaar est mort, le grand conseil s'assemble, et par une coutume également barbare et détestable, fait égorger tous les frères du prince qui doit monter sur le trône. Le prince *Gorech*, qui est demeuré inconnu jusqu'à la mort du roi son frère, eut le bonheur d'être soustrait par sa nourrice à la cruauté de ce terrible conseil. On a encore sauvé un des frères du roi qui règne aujourd'hui. Ce prince est à la cour d'Éthiopie où il se distingue par son mérite et par sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la cour du roi de Sennaar, qui nous combla d'honneurs, nous primes congé de lui. Il eut la bonté de nous donner une sauve-garde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer, et pour nous conduire jusqu'aux frontières de son royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronç d'arbres creusé en forme de barque; nous passâmes le Nil le 12 mai 1699, et allâmes camper à Basboch, gros village à demi-lieue de la ville de Sennaar. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre que toute notre caravane se fût assemblée, et nous en partîmes enfin le

15 de mai au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à *Bacras*, grosse bourgade, dont le seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort et aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq rois de Sennaar. Nous allâmes le voir; il nous reçut fort gracieusement, et nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fîmes un petit présent, et il nous envoya à manger dans notre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route et nous arrivâmes le lendemain à *Abeq*, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabanes de bergers; et le jour suivant à *Baha*, après avoir marché dix heures sans nous arrêter. Baha est un petit village sur un bras du Nil, qui étoit à sec. Le 19 nous allâmes coucher à *Dodar*, qui ne vaut pas mieux que Baha, et le lendemain, après quatre heures de chemin, à *Abra*, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux, que nous eûmes bien de la peine à retrouver. Nous gagnâmes le village de *Debarké* et ensuite celui de *Bulbul*, et après avoir marché par un pays fort beau et fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 de mai, à *Giesim*, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu

d't  
de  
so  
il y  
ne  
est  
leu  
en  
gre  
ent  
cha  
cit  
aur  
J  
n'e  
est  
Sor  
ma  
en  
sub  
pou  
agr  
san  
cha  
épa  
blar  
blar

d'une forêt dont les arbres sont fort différents de ceux que nous avons vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, et il y en a de si gros, que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, et leur fruit, qui est très amer, aux courges; il y en a aussi de ronds. Je vis à Giesim un de ces gros arbres creusé naturellement et sans art. On entroit par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte par en haut, et dont la capacité étoit si grande que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, et d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur et très rafraîchissante, ce qui fait plaisir dans un pays aussi chaud que celui-là; l'écorce en est dure et épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, et porte une graine semblable à celle du pavot.

Il y a encore en ce pays-là une autre sorte d'arbre nommé *delep*. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, et à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail, mais elles sont plus larges. Son fruit est rond et en grappe, et depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures qui forment une espèce de calice. Il est jaune quand il est mûr, et son écorce est si épaisse et si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, et qu'il vînt à tomber sur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filaments qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce et si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse et fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont je viens de parler, ce même arbre en porte encore un autre, en forme de rave,

couvert de trois écorces que l'on lève; et qui a le goût de châtaignes cuites.

Le *domi* est comme le mâle du *deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier, mais ses feuilles sont presque aussi longues et une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, et même des voiles pour les vaisseaux de la mer Rouge. C'est arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, et dont la substance est blanche et douce comme le lait, et fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *cougès* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés et collés ensemble d'une manière fort irrégulière. Il a la feuille petite, et ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à Giesim. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de Sennaar et des confins de l'Éthiopie, et au dixième degré de latitude septentrionale <sup>1</sup>, selon l'observation qu'en fit le P. de Brévedent.

<sup>1</sup> Giesim est à 14 degrés quelques minutes de latitude.

Quand on est arrivé à Giesim, on est obligé de se défaire de ses chameaux, à cause des montagnes qu'il faut traverser et des herbes qui empoisonnent ces animaux, et c'est ce qui fait qu'en Éthiopie on ne se sert que de mulets et de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à Giezim qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à Jiranna, où ceux qui les achètent les viennent quérir. Nous vîmes à Giezim une caravane de *Gebertis*. Ces peuples sont mahométans et dépendent de l'empereur d'Éthiopie, qui les traite en esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situation est belle et agréable, fut la mort de la reine, mère du roi de Sennaar. L'officier qui nous conduisoit retourna à Sennaar pendre de nouveaux ordres du roi son maître, et nous fûmes obligés de l'attendre. Ce fut pour nous un très fâcheux contre-temps; car les pluies nous surprirent en ce lieu-là. Il ne plut d'abord qu'après le coucher du soleil, cette pluie est toujours précédée d'éclairs et de tonnerres; pendant le jour le ciel est très serein, mais la chaleur est insupportable.

Nous partîmes de Giezim le 11 juin, et après cinq heures de chemin nous trouvâmes

un  
gra  
à p  
dar  
en e  
*Cha*  
*Ab*  
pas  
dan  
tam  
peu  
a d  
ode  
prun  
foré  
leil  
suiv  
d'un  
rend  
mais  
bâti  
lieu  
trou  
ville  
thio  
D  
jusq

un village qu'on appelle *Delcb*, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes long-temps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à *Chau*, village sur le Nil, et le jour suivant à *Abothna*, où il y a une espèce de buis qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues d'une très bonne odeur, et un fruit à peu près semblable à la prune : on l'appelle *erdeb* dans ce pays. Ces forêts de tamarins sont si touffues, que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivant dans la vallée de *Sonnone* au milieu d'une belle prairie, en deux jours nous nous rendîmes à *Serké*, jolie ville de cinq à six cents maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. *Serké* est au milieu des montagnes dans un beau vallon ; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, et c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Éthiopie du royaume de Sennaar.

Depuis *Serké*, d'où nous partîmes le 20 juin, jusqu'à *Gondar*, capitale d'Éthiopie, nous

trouvâmes, quantité de belles fontaines, et des montagnes presque continuelles de différentes figures, mais toutes fortes agréables, et couvertes d'arbres qui sont inconnus en Europe, et qui nous parurent encore plus beaux et plus hauts que ceux de Sennaar. Ces montagnes, dont les unes s'élevèrent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrain inutile; et elles sont d'ailleurs si peuplées, qu'on diroit que c'est une ville continue. Nous couchâmes le lendemain à *Tambisso*, gros village qui appartient au patriarche d'Éthiopie, et nous nous rendîmes le jour suivant à *Abiad*, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis Giezim jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes le 23 juin dans un vallon plein d'ébéniers et de cannes d'Inde, où un lieu nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont commun à ce pays-là, et on les entend hurler toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinautes<sup>1</sup> et quantité d'autres plantes et herbes aromatiques.

<sup>1</sup> C'est le schénante, ou jonc odorant.

Le  
dova,  
qui re  
pas to  
Elle d  
dité,  
tout c  
grand  
Comm  
sâmes  
autre  
dire l'  
ensem  
sâmes  
vant;  
seur é  
jour-là  
écarté  
par un  
reuse  
plique  
fut gu  
Nou  
rempli  
nuit à  
le lend  
d'une

Le 24, nous passâmes la rivière de *Gandova*, qui est fort profonde et fort rapide, ce qui rend ce passage fort dangereux. Elle n'est pas tout à fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordements, elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle étoit alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle *Tekesel*, c'est-à-dire l'*Épouvantable*, et ces deux rivières unies ensemble vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivières le jour suivant; elles étoient bordées de buis d'une grosseur énorme, et hauts comme nos hêtres. Ce jour-là une de nos bêtes de charge s'étant trop écartée de la caravane, fut mordue à la cuisse par un ours. La plaie étoit grande et dangereuse : les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu, et l'animal fut guéri.

Nous entrâmes le 26 dans une grande plaine remplie de grenadiers, et nous y passâmes la nuit à la vue de *Girana*, où nous arrivâmes le lendemain. *Girana* est un village situé au haut d'une montagne d'où l'on découvre le plus

beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, et qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux, comme je l'ai déjà dit. Le seigneur de Girana nous vint rendre visite, et nous fit apporter des rafraîchissements. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'empereur d'Éthiopie nous avoit envoyés pour notre sûreté, et pour faire honneur au frère du patriarche qui étoit dans notre caravane; et on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet empire. Voici la manière dont on en use.

Quand l'empereur d'Éthiopie appelle quelqu'un à sa cour, on confie son bagage au seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligés de le porter jusqu'au village voisin. Ceux-ci le confient aux habitants de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent, et ainsi consécutivement jusqu'à la ville capitale. Ce qui se fait avec une exactitude et une fidélité merveilleses.

Les pluies, la fatigue du voyage et surtout la maladie du P. de Brévedent, nous obligèrent de demeurer quelques jours à Girana. Nous en partîmes le premier jour de juillet;

et a  
tag  
vin  
gra  
un  
jou  
vien  
de  
dan  
d'É  
dro  
en  
men  
Che  
torr  
et tr  
ture  
de  
cana  
très  
N  
petit  
plain  
la ca  
nous  
griè  
gnor

et après trois heures de marche par des montagnes et par des chemins impraticables, nous vinmes à *Barangoa*, et le lendemain à *Chelga*, grande et belle ville, environnée d'aloès. C'est un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, où les habitants des environs viennent vendre la civette, l'or et toute sorte de bétail et de vivres. Le roi de Sennaar a dans cette ville, avec l'agrément de l'empereur d'Éthiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Éthiopie, et ces droits se partagent également entre ces deux princes. A deux lieues de *Chelga*, du côté du septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très haute et très escarpée, et qui fait une cascade naturelle que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade étant partagée en différents canaux, arrose toute la campagne et la rend très fertile.

Nous arrivâmes enfin le 3 juillet à *Barko*, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très agréable, et à une demi-journée de la capitale d'Éthiopie. Nous fûmes obligés de nous arrêter en ce lieu-là, parce que j'y tombai grièvement malade, et que mon cher compagnon, le P. de Brévedent, se vit en peu de

jours réduit à la dernière extrémité par un violent purgatif de pignons d'Inde dit *cataputia*, qu'on lui donna fort mal à propos à Tripoli de Syrie. Ce remède toujours dangereux, selon un très habile homme<sup>1</sup>, lui avoit causé un flux dont il étoit incommodé, et qu'il m'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plutôt appris l'état où il étoit, que je me fis porter dans sa chambre, quoique je fusse alors très mal. Mes larmes plutôt que mes paroles lui firent connoître que je désespérois de sa guérison, et que son mal étoit sans remède. Ces larmes étoient sincères; et si j'avois pu le sauver aux dépens de ma vie, je l'aurois fait avec plaisir. Mais il étoit mûr pour le Ciel, et Dieu vouloit récompenser ses travaux apostoliques. Je l'avois connu au Caire, où sa réputation étoit si grande qu'il passoit pour un homme favorisé de Dieu par des grâces extraordinaires, et même par le don des miracles et de prophétie.

C'est l'idée que je m'en étois alors formée sur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la vérité dans la suite par diverses prédictions qu'il fit soit de sa mort, soit de

<sup>1</sup> Philos, Cosmopol. (*Note de l'ancienne édition.*)

plusié  
la ma  
dant  
et ses  
d'onc  
fonde  
de sa  
ments  
Die,  
oublie  
ce sai  
gère,  
comm  
nom  
lorsqu  
vaste

Po  
puis  
plus i  
gers,  
souten  
deste  
dans  
de l'a  
sieurs  
à sa m  
je ne

plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la manière dont il me les avoit prédites. Pendant tout le voyage il ne me parla que de Dieu, et ses paroles étoient si vives et si pleines d'onction, qu'elles faisoient sur moi de profondes impressions. Dans les derniers moments de sa vie son cœur se répandit en des sentiments d'amour et de reconnoissance envers Dieu, si ardents et si tendres que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentiments que ce saint homme mourut dans une terre étrangère, à la vue de la ville capitale d'Ethiopie, comme saint François Xavier dont il portoit le nom étoit mort autrefois à la vue de la Chine, lorsqu'il étoit près d'y entrer pour gagner ce vaste empire à Jésus-Christ.

Pour rendre justice au P. de Brévedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide et plus courageux dans les dangers, plus ardent et plus ferme, lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de la religion, plus modeste et plus religieux dans ses manières et dans toute sa conduite. Il mourut le 9 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs religieux d'Éthiopie qui furent présents à sa mort en furent si touchés et si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur

vie un grand respect pour la mémoire d'un si saint missionnaire. Ces religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières pour les morts et les encensements ordinaires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une église dédiée à la sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie et la douleur dont j'étois accablé m'arrêtèrent à Barko jusqu'au 21 juillet, que je partis pour Gondar<sup>1</sup>, où j'arrivai le soir. J'allai descendre au palais<sup>2</sup>, où l'on m'a-

<sup>1</sup> On appelle cette ville capitale Gondar à Catma, c'est-à-dire ville du cachet. (Note de l'ancienne édition.)

<sup>2</sup> La première partie du voyage de M. Poncet est curieuse, surtout pour la géographie : elle est généralement estimée. La seconde l'est beaucoup moins. On est étonné de voir M. Poncet décrire de grandes villes, tandis que l'on sait que l'empereur d'Éthiopie campe toujours sous des tentes, et qu'il n'y a point de villes dans ce royaume. Il y en a même qui prétendent que M. Poncet n'a jamais vu l'empereur, ou que s'il l'a vu, il n'a pu être qu'en secret. M. Poncet, qui avoit trompé les cours de Versailles et de Rome, proposa en 1703 un second voyage d'Éthiopie, où il devoit être accompagné par le P. du Bornat. Ils s'embarquèrent à Suez pour le port de Gedda, mais Poncet emporta les présents du roi,

voit préparé un appartement proche de celui d'un des enfants de l'empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain de voir ce prince, qui me témoigna mille bontés, et qui me marqua être affligé de la mort de mon compagnon, dont on lui avoit fait connoître le mérite et la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos qui me seroit nécessaire pour me remettre de ma maladie avant que de paroître en public. Il me venoit voir presque tous les jours par une petite galerie qui communiquoit à son appartement. Après m'être délassé des fatigues d'un si long et si pénible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10 août sur les dix heures du matin. On me vint prendre dans ma chambre, et après m'avoir fait traverser plus de vingt appartements, j'entrai dans une salle où l'empereur étoit assis sur son trône. C'étoit une espèce de canapé couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands

se jeta dans l'*Yémen* pour y chercher fortune, alla à *Surate*, aboutit enfin à *Ispahan*, où il est mort avec la réputation d'un aventurier et d'un imposteur. On n'a pas supprimé la relation, parce qu'elle contient plusieurs détails curieux et vrais. Il suffit d'avoir prévenu les lecteurs sur les faits douteux ou faux,

cousins brochés d'or. Ce trône, dont les pieds sont d'or massif, étoit placé au fond de la salle dans une alcove couverte d'un dôme tout brillant d'or et d'azur. L'empereur étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or avec des manches fort longues. L'écharpe dont il étoit ceint étoit brodée de la même manière. Il avoit la tête nue, et ses cheveux tressés avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front, et lui donnoit de la majesté. Il étoit seul dans l'alcove dont j'ai parlé, assis sur son canapé, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Les grands seigneurs étoient des deux côtés debout et en haie, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, et gardant un silence plein de respect.

Quand je fus au pied du trône, je fis trois profondes révérences à l'empereur, et lui baisai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer; car pour les autres, il ne leur donne ses mains à baiser qu'après qu'elles se sont prosternées trois fois par terre, et qu'elles lui ont baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de M. Maillet, consul de France au Caire; il se la fit interpréter sur-le-champ, et parut en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du Roi,

dont il plus pu la mais de la F question toiert d d'autre Ce prin et com et serv

Le l un de et l'aut L'effet ils fare tira de me tra vant. J piété. il voul jour de les Eth Il m'in les hui homm du pa veste c

dont il me parla comme du plus grand et du plus puissant prince de l'Europe, sur l'état de la maison royale, sur la grandeur et les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présents qui consistoient en peintures, en miroirs, cristaux, et en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillés. Ce prince les reçut avec un air plein de bonté; et comme j'étois encore foible, il me fit asseoir et servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remèdes avec un de ses enfants. Ils suivirent exactement l'un et l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de temps ils furent parfaitement guéris. Ce succès m'attira de nouvelles grâces, et fit que l'empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remèdes, il voulut communier, et paroître en public le jour de l'Assomption de la Vierge, à laquelle les Ethiopiens ont une dévotion particulière. Il m'invita à cette cérémonie. Je m'y rendis sur les huit heures; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du palais. L'empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traînoit

jusqu'à terre, avoit la tête couverte d'une mouseline rayée de filets d'or, qui formoit une espèce de couronne à la manière des anciens, et qui lui laissoit le milieu de la tête nu. Ses souliers étoient à l'indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux princes du sang, superbement vêtus, l'attendoient à la porte du palais avec un magnifique dais sous lequel l'empereur marcha précédé de ses trompettes, timbales, fifres, harpes, hautbois et autres instruments qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi par les sept premiers ministres de l'empire, qui se tenoient par dessous les bras, et qui avoient la tête couverte à peu près comme l'empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la couronne impériale tête nue, et sembloit l'appuyer avec peine sur son estomac. Cette couronne fermée et surmontée d'une croix de pierreries, est très magnifique. Je marchai sur la même ligne que les ministres, habillé à la turque, et conduit par un officier qui me tenoit par-dessous les bras. Les officiers de la couronne, se tenant de la même manière, suivoient chantant les louanges de l'empereur, et se répondant les uns aux autres. Les mousquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en ma-

nière  
étoient  
de fleur  
chevaux  
enharnés  
ses d'or  
quelle  
beauté

Le p  
caux p  
de la  
religie  
haie,  
uns d  
Le pa  
droite  
*Tensa*  
*Résur*  
traver  
cun u  
porta  
son p  
tapis,  
des p  
que t  
que l  
pièces

nière de juste-au-corps, venoient ensuite, et étoient suivis par les archers armés d'arcs et de flèches. Cette marche étoit formée par les chevaux de main de l'empereur, superbement enharnachés et couverts de magnifiques étoffes d'or qui traînoient jusqu'à terre et sur lesquelles étoient des peaux de tigre d'une grande beauté.

Le patriarche revêtu de ses habits pontificaux parsemés de croix d'or, étoit à la porte de la chapelle, accompagné de près de cent religieux vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle, et les autres en dehors. Le patriarche prit l'empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle qui s'appelle *Tensa Christos*, c'est-à-dire, *l'Eglise de la Résurrection*, et le conduisit près de l'autel à travers une haie de religieux qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le dais sur la tête de l'empereur jusqu'à son prie-dieu; qui étoit couvert d'un riche tapis, et à peu près semblable aux prie-dieu des prélats d'Italie. L'empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion, que le patriarche lui donna sous les deux espèces. Les cérémonies de la messe sont belles

et majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La cérémonie étant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, et l'empereur sortit de la chapelle, et retourna au palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le ministre qui portoit la couronne la remit entre les mains du grand-trésorier, qui la porta au trésor accompagné d'une compagnie de fusiliers. L'empereur étant entré dans la grande salle du palais s'assit sur un trône fort élevé, ayant les deux princes ses enfants à ses côtés, et après eux les ministres. Pour moi je fus placé vis-à-vis de l'empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'empereur eut pris de l'hydromel, et quelques écorces d'orange qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrèrent, et s'avancèrent jusqu'au pied du trône où un des ministres prenoit leurs placets et les lisoit à haute voix. L'empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même et y répondoit sur-le-champ.

Ce prince mangea ce jour-là en public et en cérémonie. Il étoit assis sur une espèce de lit, et avoit devant lui une grande table. Il y en

avoit  
gneurs  
laille,  
presqu  
de po  
sont in  
ter. O  
plat. J  
qu'on  
surpri  
de l'e  
partic  
une pi  
anima  
la sau  
goût e  
que l'  
goûta  
je l'av  
à sa s  
tre m  
prenc  
ne so  
la via  
un ra  
dégor  
Co

avoit plusieurs autres plus basses pour les seigneurs de la cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts, mais on y mêle tant de poivre et tant d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européen n'en peut goûter. On sert en vaisselle de porcelaine et plat à plat. Je ne vis point de gibier, et on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Éthiopie. Je fus surpris de voir servir du bœuf cru sur la table de l'empereur : on l'assaisonne d'une manière particulière. Après qu'on a coupé par morceaux une pièce de bœuf, on l'arrose du fiel de cet animal, qui est un excellent dissolvant, et on la saupoudre de poivre et d'épiceries. Ce ragoût qui est à leur sens le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroissoit fort dégoûtant. L'empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays-là une autre manière d'assaisonner les viandes crues. On prend dans la panse des bœufs, les herbes qui ne sont pas encore digérées ; on les mêle avec la viande, et l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appelé *menta*, qui est encore plus dégoûtant que celui dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé étoit

proche de celle de l'empereur, ce prince m'adressoit souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la personne du Roi et sur les merveilles de son règne. Il me dit qu'il avoit été charmé du portrait qu'un de ses ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes, et qu'il regardoit ce grand prince comme le héros de l'Europe. On fait l'essai des viandes comme en France, l'officier goûte à tous les mets qu'on sert devant le prince. L'empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie qu'on lui servit dans un vase de cristal, et de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelque excès, on l'avertit, et dans le moment il se lève de table.

On sera peut-être surpris qu'en un pays où il y a d'excellents raisins, on ne se serve que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur; et comme il se gâte aisément, l'empereur ne l'aime pas, non plus que le peuple; au lieu que tout le monde aime l'hydromel, qui se fait de cette manière: on fait germer l'orge; on la rôtit ensuite à peu près comme nous faisons le café et on la pulvérise. On fait la même chose d'une racine qui croît dans le pays, et qu'on nomme

tadd  
tre p  
mèle  
cette  
ouce  
le la  
chau  
après  
est p  
vin l  
bonn  
que l  
eau-c  
L'i  
après  
pierr  
teint  
qu'ell  
pect  
me se  
sulta  
plaig  
de Fr  
nière  
occu  
Le  
tion

*taddo*. On prend un vase vernissé; et sur quatre parties d'eau, on en met une de miel qu'on mêle ensemble; et sur le poids de dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge et deux onces de *taddo*. On mêle le tout ensemble; on le laisse fermenter trois jours dans un lieu chaud; on le remue de temps en temps, et après trois jours on a d'excellent hydromel, qui est pur et clarifié, et qui prend la couleur de vin blanc d'Espagne. Cette liqueur est très bonne, mais elle demande un meilleur estomac que le mien. Elle est forte, et on en tire une eau-de-vie qui est aussi bonne que la nôtre.

L'impératrice vint rendre visite à l'empereur après le repas. Elle étoit toute couverte de pierreries et magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc et le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la cour se retira par respect; l'empereur m'arrêta avec le religieux qui me servoit d'interprète. La princesse me consulta sur quelques incommodités dont elle se plaignoit, et me demanda ensuite si les dames de France étoient bien faites, de quelle manière elles s'habilloient, et quelles étoient leurs occupations les plus ordinaires.

Le palais est grand et spacieux, et la situation en est charmante. Il est au milieu de la

ville, sur une colline qui domine toute la campagne; il a environ une lieue de circuit; les murailles sont de pierres de taille, flanquées de tours sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierre. Il y a quatre chapelles impériales dans l'enceinte du palais; on les appelle *Beit Christian*, comme les autres églises de l'empire, c'est-à-dire *maisons des Chrétiens*. Elles sont desservies par cent religieux qui ont aussi soin d'un collège où l'on enseigne à lire l'Écriture-sainte aux officiers du palais.

La princesse *Helcia*, sœur de l'empereur, a un magnifique palais dans la ville de Gondar: Comme il n'est pas permis en Éthiopie aux princesses d'épouser des étrangers, elle est mariée à un des plus grands seigneurs de l'empire. Elle va trois fois la semaine au palais rendre visite à l'empereur son frère, qui a pour elle beaucoup d'estime et d'amitié. Quand cette princesse paroît en public, elle est montée sur une mule richement enharnachée, ayant à ses côtés deux de ses femmes qui portent sur elle un dais. Quatre à cinq cents femmes l'entourent, chantant des vers à sa louange, et jouant du tambour de basque d'une manière vive et dégagée. Il y a quelques maisons à Gondar, bâties à la manière d'Europe, mais la plupart

des au

Qu  
soit d  
gréme  
parce  
qu'il n  
pas qu  
les ma  
et vas  
ils y e  
march  
y ven  
a un h  
nattes  
la mo  
n'est  
en Eu  
lon q  
une d  
monn  
a par  
On se  
noie.  
com  
*Last*  
pere  
appo

des autres ressemblent à un entonnoir renversé.

Quoique l'étendue de la ville de Gondar soit de trois à quatre lieues, elle n'a point l'agrément de nos villes, et elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage et qu'il n'y a point de boutiques; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les marchands s'assemblent dans une grande et vaste place pour y traiter de leurs affaires; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or et le sel sont la monnoie dont on se sert en ce pays-là. L'or n'est point marqué au coin du prince comme en Europe. Il est en lingots, qu'on coupe, selon qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-dragme, qui vaut trente sous de notre monnoie, et afin que l'on ne l'altère pas, il y a partout des orfèvres qui en jugent à l'épreuve. On se sert de sel de roche pour la petite monnoie. Il est blanc comme la neige, et dur comme la pierre. On le tire de la montagne *Lasta*, et on le porte dans les magasins de l'empereur, où on le forme en tablettes qu'on appelle *amouly*, ou en demi-tablettes qu'on

nomme *courman*. Chaque tablette est longue d'un pied, large et épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt selon le paiement que l'on a à faire, et on se sert de ce sel également pour la monnoie et pour l'usage domestique.

Il y a environ cent églises dans la ville de Gondar. Le patriarche, qui est le chef de la religion, et qui demeure dans un beau palais près l'église patriarcale, dépend du patriarche d'Alexandrie, qui le consacre. Il nomme tous les supérieurs des monastères, et a un pouvoir absolu sur tous les moines qui sont en grand nombre, car il n'y a point d'autres prêtres en Éthiopie, comme il n'y a point d'autres évêques que le patriarche. L'empereur a de grands égards pour ce chef de la religion. Il m'ordonna de l'aller voir, et me fit donner quelques curiosités pour lui présenter. Ce prélat, qui s'appelle *Abona marcos*, me reçut avec civilité; il me mit d'abord une étole au cou, et tenant en main une croix émaillée, il récita sur ma tête quelques prières, comme pour me marquer qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ses ouailles et de ses enfants. Les prêtres ont un grand pouvoir sur les peuples, mais ils en abusent quelquefois. L'empereur

reur *Al*  
 jourd'hui  
 sept mi  
 pour s'e  
 de la gr  
 pire, pa  
 du p  
 seule o  
 et six m  
 ordinat  
 assis ré  
 saint Je  
 ner prè  
 une cro  
 à la ma  
 leur do  
 gile.

Le p  
 d'hui, d  
 mourut  
 eût été  
 le prin  
 bonne  
 toujours  
 ticulier  
 de cam  
 m'ordo

neur *Ali Basili*, aieul du prince qui règne aujourd'hui si glorieusement, en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de *Balhan*, pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'empire, par ce que me dit un jour le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, que dans une seule ordination, il avoit fait dix mille prêtres et six mille diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste en ce que le patriarche assis récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres, et leur donne sa bénédiction avec une croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la main. Pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'évangile.

Le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, qui avoit été gouverneur de l'empereur, mourut lorsque j'étois à Gondar. Quoiqu'il eût été déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le prince, plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une affection particulière. Il tomba malade à *Tenké*, maison de campagne qui lui appartenoit. L'empereur m'ordonna de l'aller voir, et me pria de lui

conserver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir, ce qui m'empêcha de lui donner aucun remède, pour ne pas me décrier auprès d'une nation ignorante qui m'auroit peut-être attribué sa mort, laquelle arriva deux jours après.

J'eus à mon retour une aventure des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à Gondar sur une mule, qui est la voiture ordinaire du pays, accompagné de mes domestiques, lorsque cet animal prit l'effroi, et, comme un furieux, m'emporta sans que je pusse le retenir. Je traversai, avec une rapidité effroyable, trois précipices très profonds, sans me faire aucun mal. Il me sembloit que, par une protection particulière de Dieu, j'étois comme cloué sur cette mule, qui voloit plutôt qu'elle ne couroit. Mourat, que l'empereur a envoyé ambassadeur en France, et qui est présentement au Caire, où il attend ses ordres, et tous mes domestiques furent témoins de ce fait merveilleux, que le P. de Brévedent m'avoit prédit avant sa mort.

L'empereur parut inconsolable de la mort de l'ancien patriarche: il en prit le deuil, qu'il

porta pendant  
deux jours  
L'habit  
de deuil

L'horreur  
mahométane  
égale. En  
s'étant re  
menceme  
du gouve  
souffrir u  
celui des  
cours les  
dans les I  
nouveaux  
trouver  
chèrent  
rent, les  
famille in  
important  
la cour  
établirent  
plois. Le  
se corrom  
mesure,  
Éthiopiens  
parer de

porta pendant six semaines, et le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est, comme en France, l'habit de deuil des empereurs d'Éthiopie.

L'horreur que les Éthiopiens ont pour les mahométans et pour les Européens est presque égale. En voici l'occasion. Les mahométans s'étant rendus puissants en Éthiopie au commencement du seizième siècle, s'emparèrent du gouvernement. Les Abissins ne pouvant souffrir un joug aussi dur et aussi odieux que celui des mahométans, appelèrent à leur secours les Portugais qui étoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérants furent bien aises de trouver une entrée libre en Éthiopie, ils marchèrent contre les mahométans, les combattirent, les défirent entièrement et rétablirent la famille impériale sur le trône. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour d'Éthiopie. Plusieurs d'entre eux s'y établirent, et y possédèrent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, et ils gardèrent si peu de mesure, qu'ils donnèrent de la jalousie aux Éthiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur état, le soumettre à la cou-

ronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais; on courut aux armes de toutes parts, et on en fit un terrible carnage dans le temps même qu'ils se croyoient le mieux affermis dans cet empire. Ceux qui échappèrent à ce premier mouvement eurent permission de se retirer. Il sortit d'Éthiopie sept mille familles portugaises qui se répandirent dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le pays, et c'est de ces familles que sont venus les Abissins blancs qu'on y voit encore, et dont on prétend que descend l'impératrice qui règne aujourd'hui et dont je vous ai parlé.

On souffre les mahométans à Gondar, mais dans le bas de la ville et dans un quartier séparé. On les appelle *Gebertis*, c'est-à-dire *esclaves*. Les Éthiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux; ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée par un mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un religieux ne l'eût bénite en faisant le signe de la croix, en récitant des prières, et en soufflant trois fois sur cette tasse, comme pour en chasser le malin esprit. Quand un Éthiopien rencontre un mahométan dans les

rués, il le  
une mar

L'empire  
étendue d  
royaumes  
s'appelle  
dans sa c  
gouverne  
des nouv  
auparava  
son gouver  
thiopie a  
sur les f  
l'autre su  
sont les  
Gondar t  
purific e  
dans le  
pour le  
penses d

La gra  
ce qu'il e  
de ses su  
lui sembl  
il s'empar  
il laisse l  
héritiers.

rués, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'empire d'Éthiopie comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs royaumes. Celui de *Tigré*, dont le vice-roi s'appelle *Gaurekos*, a vingt-quatre principautés dans sa dépendance. Ce sont autant de petits gouvernements. Le royaume d'Agau est une des nouvelles conquêtes de l'empereur. C'étoit auparavant une république qui avoit ses lois et son gouvernement particulier. L'empereur d'Éthiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les frontières du royaume de *Nerea*, et l'autre sur celles du royaume de *Goyame* où sont les plus riches mines d'or. On porte à Gondar tout ce qu'on tire de ces mines, on le purifie et on le met en lingots qu'on porte dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le paiement des troupes et pour les dépenses de la cour.

La grande puissance de l'empereur vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets. Il les ôte et les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfants ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur

d'un autre, qui devient par là son feudataire, et qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, et de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce prince, qui a un nombre presque infini de ces feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de temps et à peu de frais.

Dans toutes les provinces, il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au domaine impérial par la mort du possesseur, et qui sont donnés ensuite à des feudataires. Voici la manière dont l'empereur les met en possession de ces biens: Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire un bandeau de taffetas sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or: *Jésus empereur d'Éthiopie, de la tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis.* L'officier qui porte cet ordre de l'empereur attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, et va ensuite, accompagné de trompettes, de timbales et d'autres instruments et de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le prince vient de le gratifier.

Les ancêtres de l'empereur avoient des jours

réglés pour  
délivré  
juge à pr  
avec mo  
nie, il es  
sur un  
précédé  
hommes.  
Ethiopie  
moins q  
pour s'en  
un carton  
vert d'un  
sous le m  
d'un par  
et par de  
sement le  
faire fair  
cer à tir  
qu'il pas  
états.

Les pl  
commen  
la fin de  
mois, les  
que le so  
se lève,

réglés pour paroître en public. Ce prince s'est délivré de cette servitude. Il sort quand il le juge à propos, tantôt en cérémonie et tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en cérémonie, il est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement enharnaché; il est précédé et suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le soleil est si brûlant en Ethiopie, qu'il enlève la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelque précaution pour s'en garantir, l'empereur met sur sa tête un carton, plié en voûte ou demi-cercle, couvert d'une riche étoffe d'or, lequel s'attache sous le menton. C'est pour éviter l'embarras d'un parasol, et pour recevoir l'air par devant et par derrière, qu'il en use ainsi. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de faire faire l'exercice à ses troupes et de s'exercer à tirer; ce qu'il fait avec tant d'adresse, qu'il passe pour le plus habile tireur de ses états.

Les pluies durent six mois en Ethiopie; elles commencent au mois d'avril et ne cessent qu'à la fin de septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins et beaux; mais dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève, ce qui est accompagné ordinairement

de tonnerres et d'éclairs. On a cherché long-temps la cause du débordement du Nil qui se fait tous les ans si régulièrement en Egypte. On l'a attribué mal à propos à la fonte des neiges; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vu en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluies, qui sont si abondantes qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrents s'enflent alors extraordinairement, et entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a guère de pays plus peuplé ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes et les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entières couvertes de cardamome, et de gingembre, qui a une odeur très agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivières qui arrosent l'Ethiopie, et qui sont toujours bordés de lis, de jonquilles, de tulipes, et d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux. Les forêts sont remplies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers, et de plu-

sieurs  
fleurs,  
On y tr  
roses b  
tres.

J'ai v  
naire. I  
chats; i  
blanche  
personn  
jours su  
naît et  
ne peut  
quelqu'  
qu'on se  
colie. O  
tacha à  
les jamb  
quelque

Aussi  
reur a  
fait la g  
galla, q  
princes  
l'empire  
des règ  
pour v

sieurs autres arbres couverts de très belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre qui porte une espèce de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres.

J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire. Il n'est guère plus gros qu'un de nos chats; il a le visage d'un homme et une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, et on m'a assuré qu'il y naît et qu'il-y meurt. Il est si sauvage, qu'on ne peut l'appriivoiser. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit et meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche d'arbre en s'entretenant les jambes l'une dans l'autre, et qui mourut quelques jours après.

Aussitôt que les pluies sont cessées, l'empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux rois de *Galla* et de *Changalla*, qui sont ses plus puissants ennemis. Ces princes qui étoient autrefois tributaires de l'empire d'Éthiopie, se servirent de la foiblesse des règnes précédents pour secouer le joug et pour vivre dans l'indépendance. l'empereur

qui règne aujourd'hui les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagements; et sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces peuples, que dès que l'armée éthiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie quand on va les y attaquer. Cette guerre étoit au commencement très meurtrière, et un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit qui est à peu près semblable à nos groseilles rouges; ainsi, dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Ethiopiens désolés des pertes qu'ils faisoient ont trouvé dans ces derniers temps un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délaient dans le sable. Ce cataplasme appliqué sur la plaie en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de temps.

L'empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, et dresser ses tentes dans une grande plaine, à la vue de la ville de Gondar. Elles sont toutes ma-

gnifique  
lours r  
prince  
grandes  
se rend  
toute l'  
à en fai  
action;  
Les arm  
suré qu  
l'année  
hommes  
Le pa  
fique qu  
que dés  
quatre  
couronn  
un des  
sortir d  
de suiv  
quelque  
lébra d  
nous; p  
les chré  
calendr  
des fête  
tas, c'e

gnifiques. Celle où loge l'empereur est de velours rouge, brodé d'or. Trois jours après ce prince fait porter partout la ville ses deux grandes timbales d'argent, monte à cheval, et se rend à *Arrington*, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'empereur emploie trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en action; ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'empereur commandoit en l'année 1699, étoit de quatre à cinq cent mille hommes.

Le palais d'*Arrington* n'est pas moins magnifique que celui de Gondar, qui demeure presque désert en l'absence du prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour garder la couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux ministres qui ne doit jamais sortir du palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël qu'il célébra dans la capitale dix jours plus tard que nous; parce que les Éthiopiens, aussi bien que les chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur calendrier. L'Épiphanie est en Ethiopie une des fêtes les plus solennelles; on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire le jour qu'on se lave; parce

qu'on se baigne ce jour-là en mémoire du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'empereur va avec toute la cour à *Kaa*, qui est un palais près de Gondar, où il y a un magnifique bassin d'eau qui sert à cette pieuse cérémonie. Aux fêtes solennelles, qui sont en assez grand nombre en Ethiopie, l'empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses officiers; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a été long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur et le visage des Ethiopiens; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune et olivâtre. Ils ont la taille haute et majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien pris, les lèvres petites, et les dents blanches : au lieu que les habitants du royaume de Sennaar ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton avec une espèce d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même manière, avec cette différence qu'ils ne portent point de soie, et que la toile de coton dont ils se servent est plus grossière,

Pour  
et une  
corps.  
fort pa  
les un  
lement  
de celu  
du cor  
point  
salue.

L'en  
soit âg  
déjà tr  
princes  
un esp  
et affak  
le mieu  
les scie  
est 'po  
dans le  
troupe  
dinaire  
grande  
le sang  
rir un  
égalem  
respect

Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton et une écharpe qui lui couvre la moitié du corps. La manière de se saluer en Ethiopie est fort particulière : on se prend la main droite les uns aux autres, et on se la porte mutuellement à la bouche; on prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue, et on se l'attache autour du corps; ce qui fait que ceux qui ne portent point de veste sont demi-nus quand on les salue.

L'empereur se nomme Jésus. Quoiqu'il ne soit âgé que de quarante-un ans, sa famille est déjà très nombreuse. Il a huit princes et trois princesses. L'empereur a de grandes qualités, un esprit vif et pénétrant, une humeur douce et affable, et la taille d'un héros. C'est l'homme le mieux fait que j'aie vu en Ethiopie. Il aime les sciences et les beaux arts; mais sa passion est pour la guerre. Il est brave et intrépide dans les combats, et toujours à la tête de ses troupes. Son amour pour la justice est extraordinaire; il la fait rendre à ses sujets avec une grande exactitude; mais comme il n'aime pas le sang, ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De si grandes qualités le font également craindre et aimer de ses sujets qui le respectent jusqu'à l'adoration. Je lui ai ouï dire

qu'il n'est pas permis à un chrétien de répandre le sang d'un autre chrétien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes et amples informations avant que de condamner un criminel à la mort. Le supplice des coupables est d'être pendus ou d'avoir la tête coupée. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défense à qui que ce soit, sous des peines très rigoureuses, de les assister, et même de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces misérables comme des bêtes féroces. Comme l'empereur est humain, il ne se rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il est surprenant que les Ethiopiens, étant naturellement aussi vifs et aussi prompts qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet empire et la grande police qu'on y garde contribuent beaucoup à l'innocence et à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remèdes chimiques: c'étoit un travail de six à sept ans. L'empereur s'informa exactement de quelle manière on préparoit ces remèdes, et comment on s'en servoit; quels en étoient les

effets; p  
ployer  
fit mett  
avantage  
raisons p  
tes ces ch  
espèce d  
servi ave  
rir tout  
l'empere  
prouvèr  
nière on

Dans  
nastère s  
de Gond  
pour sa  
avec bea  
vieillard  
plus sava  
neaux, e  
saire. L  
plusieurs  
communi  
rut extré  
ici d'ave  
remèdes  
remèdes

effets; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le savoir, il le fit mettre par écrit, mais ce que j'admira davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espèce de bézoard, dont je me suis toujours servi avec un succès extraordinaire pour guérir toutes les fièvres intermittentes, comme l'empereur et deux des princes ses enfants l'éprouvèrent. Il voulut voir aussi de quelle manière on tiroit les essences.

Dans cette vue il m'envoya à *Tzemba*, monastère situé sur la rivière de *Reb* à demi-lieue de Gondar. L'abbé, que l'empereur honore pour sa vertu et pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté. C'est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, et un des plus savants de l'empire. J'y dressai mes fourneaux, et je préparai tout ce qui étoit nécessaire. L'empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence, et lui communiquai plusieurs secrets dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudroient porter des remèdes en Ethiopie, de ne prendre que des remèdes chimiques, parce que les électuaires

et les sirops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences et les esprits se transportent aisément sans se gâter et se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois semaines avec l'empereur à Tzemba, ce prince curieux me parla souvent de religion, et me marqua avoir un grand désir de s'instruire de notre croyance, et de savoir en quoi nous différions de la religion des *Coptes*, qui est celle que l'on suit en Ethiopie. Je tâchai de le satisfaire autant que me fut possible; mais je lui avouai que n'ayant pas étudié les matières les plus subtiles de la théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les mathématiques, soit dans la théologie. L'empereur jeta alors un profond soupir, et me dit d'un air touchant : *J'ai donc beaucoup perdu*. Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur pénétré d'une douleur très vive de voir que la mort m'avoit enlevé le P. de Brévedent, mon cher compagnon; car ce père, qui étoit insinuant et habile, se seroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand prince, et pour l'instruire à fond de la croyance de l'Eglise catholique.

Un jour que nous étions seuls, l'abbé du

mon  
me p  
timer  
répon  
ture l  
CHRIS  
de vi  
ainsi  
piens  
que r  
conde  
fait v  
Honn  
a deu  
Verbe  
Trinit  
il a p  
en so  
taire  
honn  
tourn  
s'entr  
Ils ne  
pas q  
l'Egli  
confé  
mitié

monastère, mon interprète et moi, l'empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentiments sur la personne de Jésus-Christ. Je lui répondis que nous ne croyons pas que la nature humaine fût perdue et absorbée en Jésus-Christ dans la nature divine, comme une goutte de vin est perdue et absorbée dans la mer, ainsi que l'enseignent les Coptes et les Ethiopiens, comme l'empereur me l'avoua; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la très sainte Trinité, s'est fait véritablement homme; en sorte que cet Homme-Dieu que nous appelons Jésus-Christ, a deux natures, la nature divine en qualité de Verbe et de seconde personne de la très sainte Trinité, et la nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme, a véritablement souffert en son corps, et a enduré librement et volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé, l'empereur se tourna vers l'abbé, et autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, et je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés des sentiments de l'Eglise catholique sur ce point. Depuis cette conférence l'abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que

l'empereur fit à Tzemba, un de ses divertissemens les plus ordinaires étoit de voir monter ses pages à cheval et faire le manège, à quoi cette jeunesse est fort adroite.

Il n'y a de Tzemba aux sources du Nil qu'environ soixante lieues de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources dont on a tant parlé en Europe, et l'empereur avoit eu la bonté de me donner une compagnie de cavalerie pour m'y accompagner et pour m'y servir d'escorte; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très incommode d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je pris Mourat, un des premiers ministres de l'empereur et oncle de l'ambassadeur dont j'ai déjà parlé, de m'en instruire. Mourat est un vénérable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très importantes auprès du Mogol et dans toutes les cours des Indes. L'empereur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle ordinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire *Père Mourat*. Voici ce que ce ministre qui a été souvent aux sources du Nil et qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le royaume de Goyame une mon-

tagne fo  
deux gro  
l'autre à  
deux rui  
grande in  
dans une  
couverte  
paroissen  
réunissan  
se grossit  
sieurs riv  
veilleux,  
lac sans  
qu'on l'a  
mer de l  
enchanté  
grosses b  
Sa longu  
largeur d  
douce et  
celle du  
une fle où  
en rien à  
magnifice  
pas si gra  
L'emp  
neur de l

tagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'orient, et l'autre à l'occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse et tremblante qui est couverte de cannes et de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où se réunissant, elles forment le fleuve du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs rivières qu'il reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire la mer de Dembea. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses bourgades et de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, et sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce et agréable, et beaucoup plus légère que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une île où l'empereur a un palais qui ne le cède en rien à celui de Gondar pour la beauté et la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand.

L'empereur y fit un voyage, et j'eus l'honneur de l'y accompagner : il passa seul dans un

petit bateau conduit par trois rameurs ; nous le suivîmes, le neveu du ministre Mourat et moi, dans une autre. Ces bateaux, où il ne peut tenir au plus que six personnes, sont composés de nattes de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans être goudronnées. Quoique les joncs de ces nattes soient fort serrés les uns contre les autres, je ne comprends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce palais enchanté, où je fis quelques expériences de chimie qui plurent fort à l'empereur. Ce palais a une double enceinte de murailles, et deux églises desservies par des religieux qui vivent en communauté. L'une des deux églises est dédiée à saint Claude, et donne le nom à cette île, qui s'appelle l'île de Saint-Claude, et qui a environ une lieue de circuit.

Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'empereur qu'il paroissoit sur le lac quatre *hippopotames* ou chevaux de rivière. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant une demi-heure. Ils pousoient l'eau devant eux et s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, et celle des deux autres rouge. Leur tête ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles

étoient p  
reste de l  
sément. C  
qui sorte  
le rivage.  
et les mo  
peau est f  
qui sont à  
Les Éthio  
qui doit é

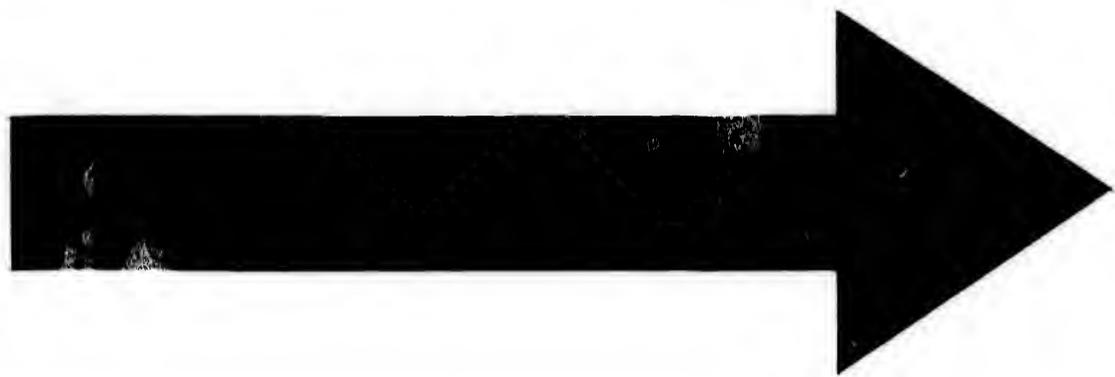
Voici l  
qu'on en  
sabre à l  
Ne pouv  
rivage où  
pereur c  
hippopo  
prompt à  
dans l'eau

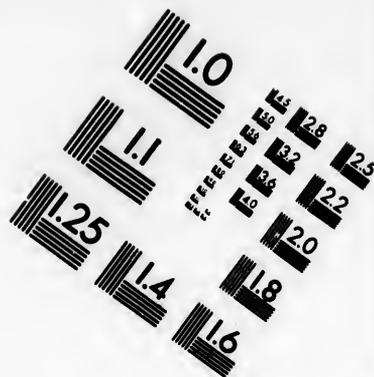
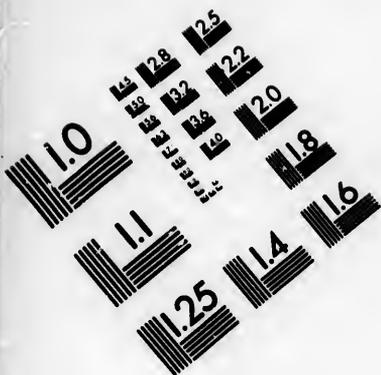
De l'île  
Arrington  
moi je pr  
journée d  
si grande  
ble et da  
sons mêm  
toutes sép

étoient plus courtes. Je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces hippopotames sont des amphibies qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chèvres et les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

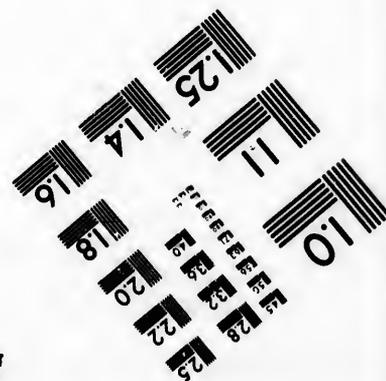
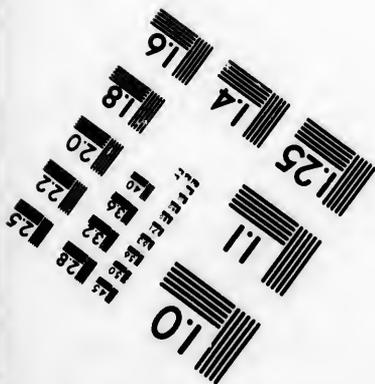
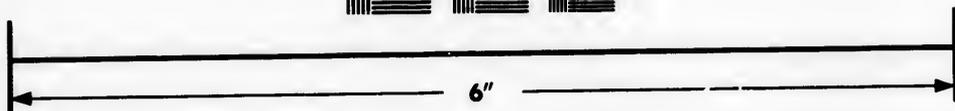
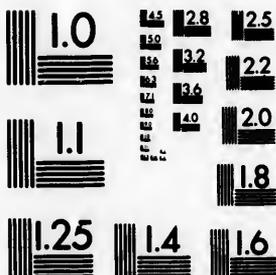
Voici la manière dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, et on lui coupe les jambes. Ne pouvant plus nager, il vient au bord du rivage où il achève de perdre son sang. L'empereur commanda de tirer le canon sur ces hippopotames; mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongèrent dans l'eau et disparurent.

De l'île de Saint-Claude l'empereur alla à Arringon, place de guerre dont j'ai parlé, et moi je pris la route d'Emfras qui est à une journée de Gondar. La ville d'Emfras n'est pas si grande que Gondar, mais elle est plus agréable et dans une plus belle situation; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

24  
28  
32  
36  
22  
20  
18

11  
01  
17

vives, toujours vertes et couvertes de fleurs et de fruits, et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on se doit former de la plupart des villes d'Éthiopie. Le palais de l'empereur est situé sur une éminence qui commande toute la ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves et de la civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cents. La civette est une espèce de chat : on a peine à la nourrir, on lui donne trois fois la semaine du bœuf cru, et les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, et une fois la semaine on racle proprement une matière onctueuse qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on appelle la *civette*, du nom de l'animal même. On renferme cette matière avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à Emfras dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en automne comme en Europe, mais au mois de février. J'y vis des grappes de raisin qui pesoient plus de huit livres, et dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les cou-

leurs. Les  
goût, n'y  
raison, et  
on me répé  
de la cou  
d'Éthiopie  
aversion et  
par rappor  
et même h  
la seule v  
fissent un  
et où leurs  
des chrétie

Les Éthi  
ils souhaite  
d'en avoir  
vangile que  
timent. Da  
avec l'emp  
pensois. Je  
n'étoit ni  
à Dieu, p  
femme pou  
Notre-Seig  
aux Juifs q  
voir plusie  
de leur co

leurs. Les raisins blancs, quoique de très bon goût, n'y sont pas estimés; j'en demandai la raison, et je conjecturai, par la manière dont on me répondit, que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les religieux d'Éthiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser et même haïr tout ce qui est blanc. Embrat est la seule ville d'Éthiopie où les mahométans fissent un exercice public de leur religion, et où leurs maisons soient mêlées avec celles des chrétiens.

Les Éthiopiens n'ont qu'une femme, mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs, et de trouver dans l'Évangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'étois à Tzamba avec l'empereur, il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme, ni agréable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, et que c'étoit ce que Notre-Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur; mais que cela n'avoit pas été

ainsi dès le commencement. Les religieux d'Éthiopie sont fort sévères à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes ; mais les juges laïques ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Éthiopiens font profession du christianisme ; ils reçoivent l'Écriture et les sacrements ; ils croient la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils invoquent les Saints comme nous ; ils communient sous les deux espèces, et consacrent avec le pain levé comme les Grecs. Ils observent quatre carêmes comme les Orientaux : le grand carême qui dure cinquante jours ; celui de saint Pierre et de saint Paul, qui dure quelquefois quarante jours, et quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée ; celui de l'Assomption de Notre-Dame qui est de quinze jours et celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes on ne se sert ni d'œufs ni de beurre, ni de fromage, et on ne mange qu'après le soleil couché, mais on peut boire et manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'oliviers en Éthiopie, ils sont obligés de servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine de pays, et qui est assez agréable au goût. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les

mercredis  
précède to  
coucher d  
vail pour a  
ger qu'ils  
On ne dis  
lards et les  
sont égale  
e communie  
ont commu  
La décl  
parfaite : v  
vont se pr  
est assis, et  
de grands p  
sans jamais  
péchés qu'i  
ration, le  
ivre des év  
ouche de la  
la bouche e  
quelques p  
plusieurs si  
une pénite  
Les Éthi  
destie et de  
a ordinaire

mercredis et vendredis de l'année. La prière précède toujours le repas. Une heure avant le coucher du soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la prière, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne. Les vieillards et les jeunes gens, même les malades, y sont également obligés. On fait ordinairement communier les enfants à dix ans, et des qu'ils ont communiqué, on les oblige de jeûner.

La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite : voici la manière dont ils la font. Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, et là ils s'accusent en général d'être de grands pécheurs et d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre tenant de la main gauche le livre des évangiles, et une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les mains du pénitent, en récitant quelques prières; il lit ensuite l'Évangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui impose une pénitence et le renvoie.

Les Éthiopiens ont beaucoup plus de modestie et de respect dans les églises qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que

pieds nus ; c'est pour cela que le payé de leurs églises est couvert de tapis ; on n'y entend ni parler, ni maucher, et on n'y tourne jamais la tête. Quand on va à l'église, il faut toujours avoir du linge blanc, autrement l'entrée en seroit refusée à ceux qui se présenteroient. Quand on donne la communion, tout le monde se retire, et il ne reste dans l'église que le prêtre et les communicants. Je ne sais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mystères.

Leurs églises sont très propres ; on y voit des tableaux et des peintures, mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques miniatures. Il les baisa avec respect, et les fit mettre dans son cabinet. Les miniatures étoient des images des Saints, dont il fit écrire le nom au bas en éthiopien. C'est dans cette occasion que ce prince me dit que nous étions tous de la même religion, et que nous ne différons que par le rit. Ils font des encensements presque continuels pendant leurs messes et pendant l'office. Quoiqu'ils n'aient pas de livres notés, leur chant est juste et agréable ; ils

y mêlent les psaumes. Ils se lèvent près sembler sont distingués violette qu'on colore de spectacle beau

Les Éthiopiens concision, jour après suite, pour mort, car tème. La concision pour un sacrifice monie qu'on Christ, qui assuré que de la concision rant qu'on concision fut n

Je pour choses très mais comme sruit, et que j'ai vu

y mêlent le son des instruments. Les religieux se lèvent deux fois la nuit pour chanter des psaumes. Hors de l'église leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers; ils n'en sont distingués que par une calotte jaune ou violette qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres; on les respecte beaucoup en Éthiopie.

Les Éthiopiens ont retenu des Juifs la circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance, et on le baptise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort, car alors on ne différeroit pas le baptême. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les papes avoient toléré cet usage de la circoncision en Éthiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la circoncision fût nécessaire au salut.

Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très curieuses qui regardent l'Éthiopie, mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, et que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou que j'ai appris de

témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours par de continuelles rechutes, je pris la résolution de revenir en France, et de demander mon congé à l'empereur. Ce prince témoigna un véritable châgrin de mon dessein; il renouvela ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content; il m'offrit des maisons, des terres, et même un établissement très considérable; mais quelque envie que j'eusse de rendre service à un prince si aimable, et qui a de si grandes qualités, je lui représentai que depuis la grande maladie dont j'avois pensé mourir à Barko, je n'avois pu me rétablir, quelques remèdes que j'eusse faits, et quelques précautions que j'eusse prises; que je ne pouvois recouvrer ma santé que je ne changeassé de climat, et que je ne reprisse mon air natal; que j'étois au désespoir d'être obligé de m'éloigner d'un si grand prince; mais que je mourrois infailliblement si je m'opiniâtrois à demeurer plus long-temps dans ses états. L'empereur, plein de bonté, m'accorda, quoiqu'avec peine, la grâce que je lui demandois avec tant d'instance; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je re-

tournerois  
par ce qu'il  
sur les sain  
pas à la par  
la tiendrois

L'estime  
ce que je l  
avoit appri  
mir avec un  
tant de bru  
voyer un a  
présents. Il  
appelé *Ab*  
m'ordonna  
Comme ce r  
qu'il parloi  
il fit en peu  
rable dans  
Éthiople on  
ambassades  
pays, il ne  
de faire no  
de France.  
ment, et l  
sistoient en  
enfants étl  
Étant à l

tournerois en Éthiopie, et afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints évangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, et que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçue pour le roi, sur ce que je lui en avois dit, et sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un prince dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, et à lui envoyer un ambassadeur avec des lettres et des présents. Il jeta d'abord les yeux sur un abbé appelé *Abona Gregorios*, et dans cette vue, il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme ce religieux avoit beaucoup d'esprit, et qu'il parloit et écrivoit parfaitement en arabe, il fit en peu de temps un progrès très considérable dans cette langue; mais parce qu'en Éthiopie on se sert plus volontiers, pour les ambassades, des étrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au ministre Mourat de faire nommer son neveu pour l'ambassade de France. L'empereur le déclara publiquement, et lui fit préparer ses présents, qui consistoient en éléphants, en chevaux, en jeunes enfants éthiopiens, et autres présents.

Étant à l'audience de l'empereur, avant qu'il

se fût déterminé sur le choix d'un ambassadeur, il fit venir les princes ses enfans, et s'adressant à un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune prince lui répondit avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui, mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joie. L'empereur m'adressant ensuite la parole me demanda de quelle manière on traiteroit son fils à la cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand et le plus puissant prince d'Afrique. *Il est encore trop jeune, me répartit l'empereur, et le voyage est trop long et trop difficile, mais quand il sera plus fort et plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre.*

Mon départ étant arrêté, l'empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus en sa présence, le grand trésorier apporta un bracelet d'or que l'empereur eut la bonté de me mettre au bras au son des timbales et des trompettes. Cet honneur répond en Éthiopie à celui que font les princes d'Europe quand ils donnent leurs

ordres. Enu  
rémonie; et  
il me fit l'hon  
manger à une  
qui n'étoit p  
congé de l'emp  
trésorier de  
manderoit.

Mon départ  
On me donna  
cent cavalier  
fins de l'emp  
langues des p  
ser; car cha  
lière. Plusie  
se joignirent  
ter de cette c  
sûrement. C  
pressât de p  
mençoient d  
put se mettr  
pereur l'attr  
vous à Dura  
route. Je ne  
pereur, qui  
être sensibl  
ne pense ja

ordres. Ensuite il me donna le manteau de cérémonie ; et comme c'étoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir et de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'étoit pas si haute. Après dîner je pris congé de l'empereur, qui ordonna au grand trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon départ fut fixé au 2 mai de l'année 1700. On me donna un officier avec une escorte de cent cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'empire, et un interprète qui savoit les langues des provinces par où nous devions passer : car chaque province a sa langue particulière. Plusieurs marchands qui alloient à *Messua* se joignirent à moi, et furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'ambassadeur Mourat me pressât de partir de peur des pluies, qui commencent déjà à tomber toutes les nuits, il ne put se mettre sitôt en chemin, parce que l'empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à *Duvarne* pour continuer ensemble notre route. Je ne pus sans être attendri quitter l'empereur, qui me marqua mille bontés et me parut être sensible à cette séparation. J'avoue que je ne pense jamais à ce grand prince qu'avec les

sentiments de la plus tendre reconnoissance , et sans mes incommodités , je me serois attaché à sa personne , et j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux seigneurs de sa cour me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues , selon les ordres qu'il leur en avoit donnés.

Nous primes notre route par la ville d'Emfras , dont j'ai déjà parlé. L'officier qui nous conduisoit arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le gouverneur , ou chez le chef du village , et lui montrait les ordres de la cour , qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites courges qu'il porte attachées à son cou avec des cordons de soie. Sitôt qu'il est arrivé , les principaux de la ville ou du lieu s'assemblent devant la porte du gouverneur , où en leur présence il détache sa courge , la rompt et en tire le petit rouleau de parchemin qui s'appelle en langue du pays *Ali Hests* , c'est-à-dire , *Commandement de l'empereur* ; il le remet avec beaucoup de respect au gouverneur , en lui disant que s'il ne l'exécute , il y va de sa tête. Lorsqu'un ordre est sous peine de la vie , il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur , pour marquer

son respect met sur sa pour défray vernement

Nous em à Emfras , haute mont Il y a sur tère avec u lieu est fan pèlerinage. fontaine d' les pèlerin tendent q raculeuses à laquelle votion.

Nous ar logeâmes d au vieux M jours. J'en harpe et d fort des n spectacle ; l'honneur font mille des ballet

son respect et son obéissance, le prend et le met sur sa tête; il donne ensuite ses ordres pour défrayer dans tous les lieux de son gouvernement l'officier et toute sa compagnie.

Nous employâmes un jour à aller de Gondar à Emfras, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très difficiles. Il y a sur cette montagne un grand monastère avec une église dédiée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, et on y vient de fort loin en pèlerinage. On voit dans ce monastère une fontaine d'une eau très claire et très fraîche; les pèlerins en boivent par dévotion; ils prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sainte Anne à laquelle les Éthiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à Emfras le 3 mai, et nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux Mourat. On m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe et d'une espèce de violon qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espèce de spectacle; les acteurs chantent des vers en l'honneur de ceux qu'ils veulent divertir, et font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites timbales, et

comme ils sont lestes et légers, ils font en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nu dans une main, et tenant un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant, et font des sauts si surprenants, qu'on ne le pourroit croire, si on ne les avoit pas vus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague, et me dit de la cacher, ou de la faire cacher par quelqu'un, et qu'il sauroit hientôt me dire où elle seroit. Je la pris, et je la cachai si bien, que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après, je fus fort surpris que cet homme s'approchât de moi en dansant toujours en cadence, et me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, et que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main et un verre plein d'hydromel de l'autre, et sautent prodigieusement haut, sans qu'ils en répandent une goutte.

On me pria de voir une personne de qualité qui étoit malade. Un des assistants me dit à l'oreille, *Mich, c'est-à-dire, l'esprit malin l'a frappé*. Lorsque j'étois à Gondar, on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribue au démon, et l'empereur même m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment. Je

lui répondis  
sions que po  
pour faire tel  
un remède in  
et que le dia  
véritables ch  
de l'Église ce  
pour la guér  
vent dans c  
merveilleux  
dans ces occ

D'Emfras  
toit autrefois  
pie. La ville  
charmante,  
bles. J'allai  
province qui  
bien que tou  
des villages c  
route. On c  
gages aux se  
firent porter  
dont je l'ai  
exactement l  
la grande f  
permettoit p  
hauté.

lui répondis que Dieu ne permettoit ces obac-  
sions que pour nous punir de nos péchés, ou  
pour faire éclater sa puissance; que nous avions  
un remède infailible dans le signe de la croix,  
et que le diable n'avoit aucun pouvoir sur les  
véritables chrétiens. C'est ici où les exorcismes  
de l'Église catholique seroient fort nécessaires  
pour la guérison de ces maladies; on a vu sou-  
vent dans ces pays scismatiques des effets  
merveilleux des prières dont l'Église se sert  
dans ces occasions.

D'Embras nous allâmes coucher à *Coga*. C'é-  
toit autrefois la demeure des empereurs d'Éthio-  
pie. La ville est petite, mais la situation en est  
charmante, et les dehors en sont très agréa-  
bles. J'allai loger chez le gouverneur de la  
province qui me fit beaucoup d'honneurs aussi  
bien que tous les autres gouverneurs et chefs  
des villages chez qui je logeai dans toute la  
route. On commença à *Coga* à confier nos ba-  
gages aux seigneurs des villages qui nous les  
firent porter jusqu'à la frontière de la manière  
dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué  
exactement les lieux par où nous avons passé;  
la grande foiblesse où j'étois alors ne me  
permettoit pas d'écrire comme je l'aurois sou-  
haité.

Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'Ogara, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certains temps de l'année; je n'oserois l'assurer. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc; et on me fit voir un endroit où des jeunes gens s'étant allés cacher pour faire la débauche, y furent tous pétrifiés. Ceux qui me racontèrent cette aventure m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchés dans la posture où ils se trouvèrent quand ils furent changés en pierres. Je crois que ces figures sont des congelations dans lesquels la nature se joue quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons, qu'il semble que ce soit une ville continuelle. Elles sont bâties en rond; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé, est de jonc et appuyé sur des murailles qui s'élèvent à dix ou douze pieds de terre. L'intérieur des maisons est propre et orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous côtés des marchés où l'on vend toutes sortes de denrées et de bétail; l'on voit partout un monde infini.

De la province d'Ogara nous en trâmes dans

celle de S  
langue de  
capitale d  
rivière du  
table; o'est  
sa rapidité  
la Seine ne  
car il n'y a  
le plus bea  
en Éthiopi  
sées de for  
rêts d'oran  
grenadiers.  
Éthiopie,  
soin et san  
pagnes son  
cules, d'cei  
roses blanc  
sortes de f  
et qui em  
forte et pl  
qu'on voit  
conduisoit  
château o  
Je comme  
tumeur qu  
diminuoit

celle de *Siry*, où l'on commence à parler la langue de *Tigra*. Avant que d'arriver à *Siry*, capitale de cette province, nous passâmes la rivière du *Tékesel*, c'est-à-dire, *l'épouvantable*; c'est le nom qu'on lui donne à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine ne l'est à Paris; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau et le plus fertile pays que j'aie vu en Éthiopie. Il y a de très belles plaines arrosées de fontaines, et remplies de grandes forêts d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Éthiopie, qu'ils y viennent en plein sol, sans soin et sans culture; les prairies et les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lis, de rosiers chargés de roses blanches et rouges, et de mille autres sortes de fleurs que nous ne connoissons pas, et qui embaument l'air d'une manière plus forte et plus délicieuse que ces beaux endroits qu'on voit en Provence. L'officier qui nous conduisoit, a dans cette province un fort beau château où il me régala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomac diminuoit, et que l'exercice et l'air de la cam-

pagne me donnoit de l'appétit, et faisoit sur moi un bon effet. Je recus dans ce château la visite dont le gouverneur de la province m'honora par ordre de l'empereur. Il y fit amener un jeune éléphant, que l'ambassadeur devoit conduire en France et présenter au roi. C'étoit là l'effet des ordres renfermés dans les petites courges.

De la province de *Siry* nous passâmes dans celle d'*Adoua*, dont la capitale porte le même nom. Le gouverneur de cette province est un des sept premiers ministres de l'empire. L'empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits gouvernements ou principautés. Lorsque nous fûmes arrivés à sa ville capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son palais pour m'y recevoir; il me logea dans un très bel appartement, et me régala pendant seize jours que je demurai chez lui, avec une magnificence digne de sa qualité et de son rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir abondamment tout ce qui me seroit nécessaire pour mon embarquement sur la mer Rouge, et il le fit de la manière du monde la plus obligeante. Je mangeai par régal du bœuf sauvage, que les Éthiopiens esti-

ment fort  
délicate.  
ne sont p

Il y a  
cette prov  
cerfs. Ap  
nous com  
notre cou  
de singes  
toient sur  
nante, et  
mille saut  
suite dans  
chagrin d  
je m'étois

C'est de  
plus beau  
tire ceux  
aussi dans  
avoit ordi  
voit condu  
pleins de  
chevaux a  
Ils n'ont p  
Éthiopie c  
ni les autr

De Sara

ment fort; la chair en est très bonne et très délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes, et ne sont pas si gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de chevreuils dans cette province; mais je n'y vis ni biches, ni cerfs. Après avoir remercié ce seigneur, qui nous combla d'honnêteté, nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes une forêt pleine de singes de toutes les grandeurs, qui montoient sur les arbres avec une vitesse surprenante, et qui nous divertissoient par mille et mille sauts qu'ils faisoient. Nous entrâmes ensuite dans la province de *Saravi*, où j'eus le chagrin de voir mourir le petit éléphant dont je m'étois chargé.

C'est dans cette province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Éthiopie, et d'où l'on tire ceux des écuries de l'empereur; c'étoit aussi dans cette province que l'ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux, qui sont pleins de feu, et qui sont aussi gros que les chevaux arabes, ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sait en Éthiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux ni les autres bêtes de charge.

De *Saravi* nous arrivâmes enfin à *Duvarna*,

capitale du royaume de Tigra. Il y a deux gouverneurs dans cette province; je n'en sais pas la raison, ni quels sont leurs départements. On les appelle *Barnagas*, c'est-à-dire, *rois de la mer*, apparemment parce qu'ils sont voisins de la mer Rouge. Duvarna est divisé en deux villes, la haute et la basse; les Mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer Rouge passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieux de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées; elles ont des terrasses au lieu de toits. La rivière de Moraba, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekesel; elle est peu large, mais fort rapide, et on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois et demi à nous rendre de Gondar en cette ville, où je devois attendre Mourat.

Peu de temps après mon arrivée, les deux gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du prince Basile, fils aîné de l'empereur et présomptif héritier de l'empire. Ce prince, qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement

en  
bien fait, il a  
droiture et u  
le rendoit le  
vre maligne  
de la campa  
pereur son  
toit signalé :  
si vivement  
de sa main  
peuple, don  
vécu. Il le  
mort; l'emp  
des plus gra  
lui dit qu'il  
der; C'est  
soulager vo  
blé par l'adv  
gouverneurs  
l'empereur,  
qu'il lui pro  
tre ordre. J  
qui apport  
mort, et l'  
prince défu  
tume. Ce qu  
d'une étern  
étant un jo

bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture et un cœur généreux et libéral, ce qui le rendoit les délices de toute la cour. Une fièvre maligne l'emporta en huit jours, au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'empereur son père, contre les *Galla*, où il s'étoit signalé : car il avoit combattu et poursuivi si vivement les ennemis, qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit été le père s'il avoit vécu. Il le fit bien paroître la veille de sa mort; l'empereur l'étant allé voir, accompagné des plus grands seigneurs de la cour, le prince lui dit qu'il n'avoit qu'une grâce à lui demander; *C'est que vous vouliez bien, Seigneur, soulager votre peuple qui est opprimé et accablé par l'avarice insatiable des ministres et des gouverneurs.* Ces paroles touchèrent si vivement l'empereur, qu'il ne put retenir ses larmes, et qu'il lui promit d'y prendre garde et d'y mettre ordre. J'appris cette circonstance de celui qui apporta à *Duvarna* la nouvelle de cette mort, et l'ordre de faire des prières pour le prince défunt, et de le pleurer selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus est digne d'une éternelle mémoire. L'empereur son père étant un jour tombé dans une embuscade des

ennemis, le jeune prince accourut à toute bride à son secours, se jeta au milieu de la mêlée, les chargea de tous côtés, et fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie à son père au péril de la sienne.

L'empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, et s'absente avec deux ou trois confidens, sans qu'on sache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroître, ce qui jeta le prince son fils dans de terribles inquiétudes et dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'empereur mort.

Quelques seigneurs des plus considérables de la cour qui étoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune prince, lui proposèrent de prendre en main le gouvernement, et de se faire déclarer empereur; parce qu'il étoit à craindre que dans les conjonctures présentes quelqu'un de ses frères ne le prévint, et ne fit soulever quelques provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidélité, et qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service. Le prince, qui avoit un amour tendre et un attachement inviolable pour son père, rejeta avec indignation la proposition de ces courtisans intéressés, et leur déclara qu'il ne

ER  
voulait jamais  
il aurait vu  
roit certain  
quelques jours  
tisan affidé  
donnés à s  
sage et rése  
les flatteurs  
jamais vus  
héritier de l  
attachée à s

Je passai  
Duvarna; le  
très beau m  
C'est la pl  
vue en Eih  
lève, et c'es  
la ville a p  
grande plac  
trois aiguil  
granit, tout  
les figures  
chaque fac  
lier, car le  
serrures, et  
Quoiqu'il r  
aiguilles ne

vouloit jamais monter sur le trône que quand il auroit vu le corps de son père et qu'il seroit certain de sa mort. L'empereur retourna quelques jours après, et sut par quelque courtisan affidé les pernicious conseils qu'on avoit donnés à son fils. Comme il est extrêmement sage et réservé, il n'en fit pas de bruit; mais les flatteurs disparurent, sans qu'on les ait jamais vus depuis ce temps-là. Le présomptif héritier de l'empire a une principauté qui est attachée à sa personne.

Je passai par cette principauté en allant à Duvarna; la ville se nomme *Heleni*, il y a un très beau monastère et une magnifique église. C'est la plus belle et la plus grande que j'aie vue en Ethiopie: elle est dédiée à sainte Héléne, et c'est apparemment de cette église que la ville a pris le nom d'*Heleni*. Au milieu de la grande place qui est devant l'Eglise, on voit trois aiguilles pyramidales et triangulaires de granit, toutes remplies de hiéroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier, car les Ethiopiens ne se servent point de serrures, et n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piédestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que

l'obélisque qu'on voit dans la place de Saint-Pierre de Rome, posé sur son piédestal. On croit que ce pays est celui de la reine de Saba : plusieurs villages qui dépendent de cette principauté portent encore aujourd'hui le nom de Sabaim. On trouve dans les montagnes du marbre qui ne le cède en rien à celui d'Europe; mais, ce qui est plus considérable, est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, et on m'en apporta en secret quelques morceaux que je trouvai très fins. Les religieux de cette église sont habillés de peaux jaunes, et portent une calotte de la même couleur et de la même peau.

Après l'arrivée du courrier qui portoit la triste nouvelle de la mort du prince Basile, les *Barnagas* la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête; ce qui se pratique par tout l'empire, tant à l'égard des hommes et des femmes que des enfants. Le lendemain les deux gouverneurs, escortés de toute la milice et d'une multitude infinie de peuple, allèrent à l'église dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le prince, après lequel on retourna au palais dans le même ordre. Les deux *barnagas*

s'assirent da  
rent au milie  
personnes d  
mes, se rang  
mes avec des  
mes sans tar  
la salle, et co  
en l'honneur  
chansons, m  
pus m'empêc  
rer pendant  
Il y en avoit  
se déchiroier  
en sang, ou  
bougies. Il  
personnes d  
cours, où il  
qu'il auroit  
res. Ces céré  
la coutume.

Il faut re  
Éthiopien m  
des cris épo  
semblent dan  
avec les par  
corps du m  
lières, et ap

s'assirent dans une grande salle, et me placèrent au milieu d'eux; ensuite les officiers et les personnes de considération, hommes et femmes, se rangèrent autour de la salle. Des femmes avec des tambours de basque, et des hommes sans tambours, se placèrent au milieu de la salle, et commencèrent à faire mutuellement, en l'honneur du prince, des récits en forme de chansons, mais d'un ton si lugubre, que je ne pus m'empêcher d'en être attendri et de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit qui, pour marquer leur chagrin, se déchiroient le visage, et se le mettoient tout en sang, ou se brûloient les tempes avec des bougies. Il n'y avoit dans cette salle que des personnes de qualité; le peuple étoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables, qu'il auroit attendri les personnes les plus dures. Ces cérémonies durèrent trois jours, selon la coutume.

Il faut remarquer que, lorsque quelque Éthiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parents qui s'y trouvent. On lave le corps du mort avec des cérémonies particulières, et après l'avoir enveloppé d'un linceul

neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une salle avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris et les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt; les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse et touchante, dure jusqu'à ce que les religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques psaumes et fait les encensements, ils se mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer, et un livre de prières à la gauche; ils portent eux-mêmes le corps, et psalmodient pendant tout le chemin. Les parents et amis du défunt suivent, et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, ce qui est la marque du deuil, comme je l'ai déjà dit. Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête; on y fait quelques prières, ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensements; on chante pendant quelque temps les psaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les églises, et

les autres dans  
plante quanti  
manière que  
sistants retou  
l'on fait un  
trois jours m  
ne mange po  
là. Après tro  
huitième jou  
jours on se  
deux heures  
l'année. C'es

Quand le  
d'une qualite  
reur est tro  
faires, à m  
Comme il ve  
France, il fi  
dres, lui fit  
le roi; et ap  
cérémonie e  
fit partir. So  
chevaux qu  
rent en cher  
en avoir d  
voyage, et

les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix, à peu près de la même manière que font les pères chartreux. Les assistants retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin et soir pour pleurer, et on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, et de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le prince héritier, ou quelqu'autre d'une qualité très distinguée, meurt, l'empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées. Comme il vouloit envoyer un ambassadeur en France, il fit venir Mourat, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le roi; et après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit présenter au roi moururent en chemin. Mourat renvoya en cour pour en avoir d'autres: cet accident retarda son voyage, et me fit prendre la résolution d'aller

l'attendre à *Messua*, pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les barnagas, après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à *Duvarna*, donnèrent ordre à cent lanciers à pied, qui avoient un officier à cheval à leur tête, de se tenir prêts à marcher le lendemain pour m'escorter jusqu'à *Messua*. Je renvoyai une partie de mes domestiques, et je n'en gardai que trente. Je partis de *Duvarna* le 8 septembre de l'an 1700, et je passai avec bien de la peine et du danger une rivière très rapide nommée *Moraba*.

Depuis *Duvarna* les seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux; mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *bers*, et qui sont d'une espèce différente de ceux qu'on nomme *frida*, lesquels sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoit les grandes provisions de notre vaisseau, et l'autre nos tentes; parce que depuis que les pluies avoient cessé nous couchions la nuit dans la campagne.

Les habitants de ce pays, qui sont en partie mahométans et en partie chrétiens, apportent

des vivres et passent. J'ai vu la route ordinaire extraordinaire des pères du moi-même; avec moi voir faire plus employames la montagne bois. Quand vâmes une cherchions.

Ce mona une affreus vue fort ét et un vaste religieux q qui sont ha d'Helenie. homme a mangent p tres religi appliqués à saintes; c' un vieillars n'avoit vé

des vivres et des provisions aux caravanes qui passent. J'appris qu'à une journée de notre route on voyoit quelque chose de fort extraordinaire dans un des plus fameux monastères du pays. Je voulus m'en assurer par moi-même; je quittai le grand chemin, et pris avec moi vingt lanciers et le commandant pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'une journée à gravir une montagne fort difficile et toute couverte de bois. Quand nous fûmes au haut, nous trouvâmes une croix et le monastère que nous cherchions.

Ce monastère est au milieu d'une forêt, dans une affreuse solitude. Il est bien bâti, et a une vue fort étendue; on y découvre la mer Rouge et un vaste pays. Il y a dans cette maison cent religieux qui mènent une vie très austère, et qui sont habillés de la même manière que ceux d'Helenie. Leurs cellules sont si étroites qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres religieux d'Éthiopie. Ils sont toujours appliqués à Dieu et à la méditation des choses saintes; c'est là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ soixante-six ans qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles

d'olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remèdes, et je lui prescrivis un régime de vie un peu plus doux. C'étoit un très bel homme et très poli, frère du gouverneur de Tigris. L'abbé du monastère nous reçut avec beaucoup de charité. Sitôt que nous fâmes arrivés, il nous lava les pieds et nous les baisa, pendant que ses religieux récitoient des prières. Après cette cérémonie, on nous conduisit à l'église processionnellement, les religieux chantant toujours, et nous allâmes ensuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le régal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre et en de la bière; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce couvent, et on n'y voit même jamais de vin que pour dire la messe; l'abbé nous tint toujours compagnie, mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'église, je vis le prodige qui faisoit le sujet de mon voyage, et que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré que du côté de l'épître on voyoit en l'air, sans aucun appui ni soutien, une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si mer-

veilleux, et  
m'eussent  
tifice que j  
l'abbé de v  
ner de plu  
appui - qu'o  
d'une mani  
bâton par-  
côtés, et je  
étoit vérita  
un étonner  
voyant auc  
prodigieux.  
l'histoire de  
ter. « Il y a  
» me dirent  
» *Philippos*,  
» ce désert;  
» et ne buy  
» sa sainteté  
» sieurs pré  
» suite. Un j

<sup>1</sup> Les légendes  
extraordinaires  
core d'avant  
longc.

veilleux, que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé, et qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrois pas; ainsi je priai l'abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avoit point quelque appui qu'on ne vit pas. Pour m'en assurer d'une manière à ne pas en douter, je passai un bâton par-dessus, par-dessous, et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette d'or étoit véritablement en l'air<sup>1</sup>; ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les religieux m'en racontèrent l'histoire de la manière dont je vais la rapporter. « Il y a environ trois cent trente-six ans, » me dirent-ils, qu'un solitaire nommé *abona Philippos*, ou père Philippe, se retira dans ce désert; il ne se nourrissoit que d'herbes, » et ne buvoit que de l'eau. La réputation de sa sainteté se répandit de tous côtés; il fit plusieurs prédictions qui se vérifièrent dans la suite. Un jour que ce solitaire étoit en con-

<sup>1</sup> Les légendes éthiopiennes sont souvent fort extraordinaires. Ce témoignage de Poncet l'est encore davantage. Il atteste une imposture ou un mensonge.

» temption, Jésus-Christ se fit voir à lui,  
 » et lui ordonna de bâtir un monastère dans  
 » l'endroit du bois où il trouveroit une ba-  
 » guette d'or suspendue en l'air : l'ayant trou-  
 » vée et vu le miracle dont vous êtes témoin,  
 » me dit celui qui parloit, abona Philippos ne  
 » douta plus de la volonté de Dieu. Il obéit et  
 » bâtit ce monastère, qui se nomme *Bihen Jé-*  
 » *sus* (*Vision de Jésus*), à cause de cette appa-  
 » rition. » Je laisse au lecteur à faire les ré-  
 flexions qu'il lui plaira sur ce prodige que j'ai  
 vu, et sur ce que ces religieux m'ont dit là-  
 dessus.

Le lendemain, ayant pris congé de l'abbé et  
 des religieux, qui me firent l'honneur de m'ac-  
 compagner fort loin, j'allai rejoindre la cara-  
 vane que j'avois quittée, et je continuai mon  
 voyage. Je ne vis rien dans le reste de ma route  
 qui mérite qu'on y fasse attention. Huit jours  
 après être parti de Duvarna, nous arrivâmes  
 à *Arcouva*, petite ville sur le bord de la mer  
 Rouge, que les géographes appellent fort mal  
*Arequies*; nous n'y demeurâmes qu'une nuit.  
 Nous passâmes le lendemain en bateau un bras  
 de mer, et nous allâmes à *Messoua*, qui est  
 une petite île, ou plutôt un rocher stérile sur  
 lequel est bâtie une forteresse qui appartient

au grand-se-  
 bacha.

C'est pe-  
 un vaisseau  
 aisément. P  
 anglois vint  
 pouvante d  
 à se mettre  
 vaisseau env  
 rer le comm  
 des Anglois.  
 gneur. Le b  
 neur à *Suak*  
 ottoman, sur  
 qu'est la pèc  
 on fait un g  
 seigneur tir  
 Messoua me  
 à la recomm  
 qu'on crain  
 raison; car  
 se rendre m  
 partenoit au  
 de l'eau au  
 obligés d'en  
 n'y en a poi  
 Pendant

au grand-seigneur, et qui est la demeure d'un bacha.

C'est peu de chose que cette forteresse, et un vaisseau de guerre bien armé s'en saisiroit aisément. Pendant que j'y étois, un vaisseau anglois vint mouiller à la rade, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'île. On songeoit déjà à se mettre en sûreté, lorsque le capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le commandant qu'il n'avoit rien à craindre des Anglois, qui étoient amis du grand-seigneur. Le bacha de Messoua met un gouverneur à *Suakem*, ville dépendante de l'empire ottoman, sur le bord de la mer Rouge. C'est là qu'est la pêche des perles et des tortues, dont on fait un grand commerce, et dont le grand-seigneur tire un gros revenu. Le bacha de Messoua me reçut avec beaucoup d'honnêteté, à la recommandation de l'empereur d'Éthiopie, qu'on craint beaucoup dans ce pays-là, et avec raison; car les Éthiopiens pourroient aisément se rendre maîtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant, et refusant de l'eau aux habitants de Messoua, qui sont obligés d'en faire venir d'Arcouva, parce qu'il n'y en a point dans l'île.

Pendant que j'étois à la cour d'Éthiopie,

j'appris que les Hollandois avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Éthiopiens; mais, soit que la différence de religion, soit que la grande puissance des Hollandois dans les Indes orientales, leur aient donné de la jalousie, il est certain que les Éthiopiens n'en veulent point avoir avec eux; et je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent point les Saints, et qui ne croient point la réalité de Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Les Anglois ont aussi l'envie de se lier avec les Éthiopiens; et je sais qu'un marchand arménien, nommé *Agapyri*, s'étoit associé aux Anglois pour entrer dans ce commerce, qui leur seroit avantageux. Car outre l'or, la civette, les dents d'éléphant, etc., on tireroit de l'Éthiopie l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin et le café, dont les Éthiopiens ne font pas un grand cas, et qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Éthiopie dans l'Yémen ou l'Arabie heureuse, d'où on le tire à présent; car on ne le cultive aujourd'hui en Éthiopie que par curiosité.

La plante du café est à peu près comme le myrte; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges et plus touffues. Il porte un fruit

comme une  
où sont ren  
appelle le c  
mais en m  
faux qu'on  
lante pour  
ques-uns l'  
où il est re  
préparation

Les retar  
m'inquiéto  
perdre la r  
pris la résol  
me répond  
cherroit de  
Basile et le  
sa route, l  
Ainsi je con  
les récomp  
donné de l  
doient en l  
mais je ne  
je pris con  
barquai le  
avoit été c

Je ne v  
ments du p

comme une pistaché, et au-dessous une gousse où sont renfermées deux fèves, et c'est ce qu'on appelle le café. Cette gousse est d'abord verte, mais en mûrissant elle devient brune. Il est faux qu'on fasse passer le café par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme quelques-uns l'ont assuré; on le tire des gousses où il est renfermé, et on l'envoie sans autre préparation.

Les retardemens de l'ambassadeur Mourat m'inquiétoient, parce que j'appréhendois de perdre la mousson. Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à Gedda. Il me répondit que je pouvois y aller, et qu'il tâcheroit de s'y rendre; que la mort du prince Basile et les embarras qu'il avoit trouvés sur sa route, l'avoient empêché de me joindre. Ainsi je congédiai tous mes domestiques, et je les récompensai d'une manière qui leur aura donné de l'estime pour les François. Ils fondoient en larmes, et vouloient tous me suivre; mais je ne le leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du bacha de Messoua, et je m'embarquai le 28 octobre sur une barque qui avoit été construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissent fort mau-

vais et peu sûrs, les planches, quoique gondonnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi bien que les voiles, qui ne sont que des nattes de feuilles de *domi*. Cependant ces bâtiments si mal équipés, et encore plus mal gouvernés, portent beaucoup, et quoiqu'ils n'aient que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes, deux jours après notre départ de Messoua, à une petite ville nommée *Deheleq*. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire aiguade et d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitants manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair et de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette île, parce que le vent nous devint contraire; mais sitôt qu'il fut bon, nous passâmes à une autre île nommée *Abugafar*, qui signifie, *Père du pardon*. Le capitaine ne manqua pas de descendre, et de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux *Abugafar*. Les Mahométans craindroient de faire naufrage s'ils y manquoient, et ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu saint. Nous cinglâmes ensuite

en haute mer  
 fleur d'eau et  
 navigation fo  
 connoissent  
 tout au trav  
 moments. No  
*Kautumbul*;  
 mer, à une der  
 Nous y jetâmes  
 et nous y pas  
 côtoyâmes l'*A*  
*him Mersa*, e  
 Nous continu  
 huit jours de  
*Consista*. C'es  
 au roi de la M  
 de ses états d  
 lontiers, par  
 et qu'il en fa  
 très beaux m  
 qu'on débarq  
 par terre sur  
 qui en est él  
 demeurâmes  
 pour nous  
 favorable. L  
 ville, parce  
 V.

en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau et très fréquents, ce qui rend cette navigation fort périlleuse; mais les pilotes qui connoissent ces écueils, passent sans crainte tout au travers, quoiqu'on en trouve à tous moments. Nous arrivâmes le sixième jour à *Kautumbul*; c'est un rocher fort élevé dans la mer, à une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie. Nous y jetâmes l'ancre entre l'écueil et la terre, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous côtoyâmes l'Arabie, et nous mouillâmes à *Ibrahim Mersa*, c'est-à-dire, *mouillage d'Abraham*. Nous continuâmes ensuite notre route, et après huit jours de navigation, nous abordâmes à *Consista*. C'est une jolie ville qui appartient au roi de la Mecque, et le premier port de mer de ses états du côté du midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paie qu'une douane, et qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très beaux magasins; on y met les marchandises qu'on débarque; et qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à *Gedda*, qui en est éloigné de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à l'ancre à *Consista*, pour nous reposer et pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de

marchands mahométans, arabes et indiens. On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché et en plus grande abondance qu'à Gedda, où nous arrivâmes le 5 de décembre de l'année 1700. Depuis Kantambal jusqu'à Gedda, nous ne naviguions que le jour, et nous mouillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer à demi-journée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade en est assez sûre, quoiqu'elle ait le nord-ouest pour traversier. Le fond est assez bon en certains endroits, et les petits vaisseaux y sont à flot, mais les gros sont obligés de rester à une lieue. J'allai à terre et je logeai dans un *oquel*. Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins; les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces *oquels* dans Gedda. D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres et des magasins qui lui conviennent, et dont il paie au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse et une

voisins. Ces oruels sont des ailes et des yeux sacrés, où l'on ne craint ni les insultes ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien ; il faut se meubler, acheter et préparer soi-même ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiqués.

Deux jours après que je fus arrivé à Gedda, le roi de la Mecque y vint avec une armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes et campa à la porte de la ville qui conduit à la Mecque. Je le vis : c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux ; il a la lèvre inférieure fendue du côté droit ; ses sujets et ses voisins ne se louent pas de sa douceur ni de sa clémence. Il obligea le bacha qui est à Gedda, de la part du grand-seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, et le menaça de le chasser s'il ne lui obéissoit sur-le-champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du grand-seigneur qui y sont établis pour le négoce, et il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravanes des Indes et de Turquie

en pèlerinage à la Mecque. Il y en a de fort riches, car les marchands se joignent à ces caravanes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, et d'Europe aux Indes. Quand ces caravanes arrivent à la Mecque, il s'y tient une grande foire où se trouvent une multitude infinie de marchands mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde qu'on y échange. Le roi de la Mecque s'avisa de faire piller les caravanes des Indes et de Turquie en 1699 et 1700. Ce prince s'appelle *Chérif* ou *Noble par excellence*, parce qu'il prétend être descendu du prophète Mahomet. Le grand-seigneur étoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce royaume; mais ce chérif, qui est fier et hantain, s'est soustrait à l'autorité du grand-seigneur, qu'il appelle par mépris *Elon mamluq*, c'est-à-dire, *fils d'un esclave*.

Médine est la capitale de son royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la Mecque est célèbre par sa naissance. Le prince ne demeure pas souvent à Médine, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées. Les Turcs en arrivant à Médine, ôtent leurs habits par respect, ne gardant qu'une

écharpe  
Ils vie  
équipag  
mettre  
pour fa  
Mahom  
Gedd  
puissen  
à cause  
métans  
dant un  
qui rev  
grand-se  
ces merc  
port de  
pourroie  
non, n'e  
jusqu'à  
de nation  
de Paris  
qu'on l'a  
raillies d  
qui est d  
mais elle  
quoiqu'il  
sa defen

écharpe qui leur couvre le milieu du corps. Ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage; ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi paient une somme d'argent pour faire un sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'est pas un lieu où les chrétiens puissent s'établir, particulièrement les Francs, à cause du voisinage de la Mecque; les mahométans ne le souffriroient pas; il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaisseaux qui reviennent des Indes y mouillent. Le grand-seigneur entretient ordinairement dans ces mers trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient être percés pour cent pièces de canon, n'en ont point. Tout est cher à Gedda, jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations différentes; une pinte d'eau, mesure de Paris, coûte deux ou trois sous, parce qu'on l'apporte de quatre lieues loin. Les murailles de la ville ne valent rien: la forteresse qui est du côté de la mer est un peu meilleure; mais elle ne pourroit pas soutenir un siège, quoiqu'il y ait quelques pièces de canon pour sa défense. La plupart des maisons sont de

Pierre; elles ont des terrasses au lieu de toit, à la manière des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer, à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent être celui d'Ève, notre première mère. Les environs de Gedda sont tout-à-fait désagréables : on n'y voit que des rochers stériles et des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la Mecque, mais il y a défense aux chrétiens d'y paroître, sous peine de la vie. Il n'y a point de rivière entre Gedda et la Mecque, comme quelques-uns l'ont avancé mal à propos; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qui se boit à Gedda.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'ambassadeur Mourat ne viendrait pas de sitôt, et que, s'il perdoit la mousson, il seroit obligé de demeurer encore un an en Éthiopie; cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se dispoient pour aller à Suez, et de visiter le mont Sinaï, où Mourat m'avoit mandé de me rendre en cas qu'il ne vint pas à Gedda.

Je m'embarquai le 12 janvier de l'année 1701, sur des vaisseaux que le grand-seigneur avoit fait bâtir à Surate. Quoique ces vaisseaux

soient f  
bords e  
plus hau  
dre. Les  
épais et  
sont peu  
particuli  
pratique  
sont si g  
dant cin  
de cent  
si bien v  
serve trè  
que dans  
rope. No  
écueils q  
toute ces  
geoit à r  
que nou  
tous les  
les écuei  
avec un  
fleur d'e  
sent har  
qu'ils or  
ces mer  
nés sur

soient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevés qu'un homme de la plus haute taille étant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont très épais et très durs; leurs mâts et leurs voiles sont peu différents des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres ou citernes, lesquelles sont si grandes qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve très pure et très nette, et beaucoup mieux que dans les tonneaux dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à sortir des écueils qui sont autour de Gedda, et dont toute cette mer est remplie, ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissons sur la droite. Nous jetions tous les soirs l'ancre, pour ne pas donner dans les écueils, que les pilotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse. On les voit à fleur d'eau de tous côtés, et ces pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviguer sur ces mers; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bâtiments, qu'on peut regarder

comme de grands magasins flottants. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'île d'*Hassama*, à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très bonne. De là jusqu'à Suez, on mouille tous les soirs près de terre, et les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraîchissements.

Douze ou treize jours après être partis d'*Hassama*, nous arrivâmes à la rade d'*Yambo*. C'est une ville assez grande, défendue par un château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au roi de la Mecque. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces quartiers volent les passants, et maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade. Deux jours après notre départ d'*Yambo*, nous mouillâmes entre deux écueils, et nous y essayâmes une si furieuse tempête, que nos deux câbles se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre; mais la tempête ne dura pas. Nous abordâmes à *Miula*. C'est une ville à peu près de la même grandeur qu'*Yambo*, qui a aussi un château de peu de défense. De là nous passâmes à *Chiurma*. C'est un très

bon port  
tempête  
lage, m  
bes. No  
cause d  
long-ter  
espérai  
mer, et  
chamea  
jours.  
y a gar  
y comm  
grecs d  
leur ri  
du mon  
chevèq  
étoit p  
mon ar  
à Tour  
me mi  
ce fame  
trois j  
ticable  
Le mo  
de la  
murée  
m'y ti

bon port où les vaisaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivâmes à Chiurma le 12 avril, à cause que les vents contraires nous arrêterent long-temps. La mousson étant avancée, je désespérai de pouvoir tenir plus long-temps la mer, et je débarquai à Chiurma ; j'y pris des chameaux qui me conduisirent à *Tour* en six jours. *Tour* appartient au grand-seigneur : il y a garnison dans le château avec un aga qui y commande, et un grand nombre de chrétiens grecs dans le village. Ils ont un monastère de leur rit, lequel dépend du grand monastère du mont *Sinaï*. J'appris en ce lieu-là que l'archevêque du monastère du mont *Sinaï*, qui étoit paralytique, et qui avoit été informé de mon arrivée à *Gedda*, avoit donné ses ordres à *Tour* pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, et je pris la route de ce fameux monastère, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables et par des montagnes très difficiles. Le monastère du mont *Sinaï* est situé au pied de la montagne ; les portes en sont toujours murées à cause des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, et

on y fit entrer mes hardes de la même manière.

Je salvai d'abord l'archevêque, qui est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-treize ans: Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois depuis quelques années, parce que je l'avois traité au Caire d'une maladie dont je l'avois guéri. Je fus encore assez hureux pour le mettre en état de célébrer pontificalement la messe le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps.

Ce monastère est solidement bâti, ayant de bonnes et fortes murailles. L'église est magnifique; c'est un ouvrage de l'empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la quête. Leur vie est très austère; ils ne boivent point de vin, et ne mangent jamais de viande, même dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente; elle vient d'une source qui est au milieu du manastère. On leur donne, trois fois la semaine, un petit verre d'eau-de-vie qui se fait avec des dattes. Ils jeûnent très austèrement les quatre carêmes qui sont en usage dans l'Église orientale; hors ce temps-là, on leur sert

à table  
lèvent l  
en pass  
me fire  
couvert  
est renf  
ne voit  
de la s  
dont les  
neaux c  
du mon  
pouvoir  
pas abs  
la mont  
deux ta  
eut la  
quelque

Nous  
grés av  
fameuse  
assez p  
d'Élie.  
revinm  
fatigué  
haute;  
que je  
mière

à table des légumes et du poisson salé. Ils se lèvent la nuit pour chanter l'office divin, et ils en passent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une chaise de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la sainte, laquelle est fort desséchée, et dont les doigts sont pleins de bagues et d'anneaux d'or. L'archevêque, qui est aussi abbé du monastère, a sous lui un prieur dont le pouvoir est fort borné quand l'archevêque n'est pas absent. J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne, jusqu'au lieu où Dieu donna les deux tables de la loi à Moïse. L'archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ses religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a bâti une chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la chapelle d'Élie. Nous déjeunâmes à la fontaine, et nous revînmes au monastère après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plus haute; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la première journée. C'est sur cette seconde mon-

tagne que le corps de sainte Catherine fut transporté, dit-on, par les anges, après qu'elle eut été martyrisée.

Je demurai un mois dans ce monastère, en attendant l'ambassadeur Mourat. Je commençois à m'y ennuyer, et je désespérois de le voir, lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin, et qu'il alloit arriver au monastère. Cette nouvelle me causa une joie très sensible. J'allai le recevoir, et je le présentai à l'archevêque, qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgrâces de son voyage; il m'apprit que la mort du prince Basile avoit d'abord retardé son départ; que l'empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience et l'avoit expédié; qu'il s'étoit arrêté à Duvarna pour attendre de nouveaux ordres de l'empereur. Il me dit les mauvais traitements qu'il avoit reçus de la part du roi de la Mecque, qui lui avoit enlevé les enfants éthiopiens qu'il amenoit en France; et que, pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel étoient les présents avoit fait naufrage près de Tour; que neuf gros vaisseaux chargés de café étoient demeurés dans ce port, parce qu'ils étoient partis trop tard et qu'ils avoient perdu le temps de la

monse  
cher av  
Suez,  
en pre  
blé, d  
Caire e  
Apr  
posé ps  
reprîm  
ses gen  
qu'une  
dès le l  
que tou  
nous ar  
ville au  
Caire, e  
de chen  
château  
un gou  
garnison  
n'est pa  
remplis  
point d  
porte d  
marché.

A mo  
consul e

monsoon. Ce retardement a rendu le café fort cher au Caire, ces vaisseaux n'ayant pu gagner Suez, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du blé, du riz, et autres denrées qu'ils tirent du Caire en échange de celles des Indes.

Après que l'ambassadeur Mourat se fut reposé pendant cinq jours au mont Sinaï, nous reprîmes la route de Tour, où nous rejoignîmes ses gens et ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, et nous partîmes dès le lendemain par terre, en côtoyant presque toujours la mer, pour aller à Suez, où nous arrivâmes en cinq jours. C'est une petite ville au fond de la mer Rouge. C'est le port du Caire, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique et mal fortifié. Il y a un gouverneur avec deux cents hommes de garnison, et de très beaux magasins. Le pays n'est pas agréable; on ne voit que déserts remplis de rochers et de sables. Cette ville n'a point d'eau non plus que Gedda; on l'y apporte de dehors, mais elle y est à meilleur marché.

A mon arrivée à Tours, j'écrivis à M. Maillet, consul de France au Caire, pour lui faire sa-

voir l'arrivée de l'ambassadeur. Il me pria de me rendre au Caire le plutôt que je pourrois. J'obéis, et je me servis de la première caravane qui partit. Elle étoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai sur un dromadaire, et après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris le devant et j'arrivai en vingt-quatre heures au Caire. Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux; leur pas est rude, mais fort vite, et ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au Caire, je rendis compte de mon voyage à notre consul, et je fis préparer une belle maison pour loger l'ambassadeur, qui arriva deux jours après. M. Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraichissements, et convint avec lui que je passerois en France pour instruire la cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois écrire beaucoup d'autres particularités qui regardent l'Éthiopie, et parler du gouvernement de ce grand empire, de la religion, des charges, des tribunaux de justice, de la botanique même et de la médecine: mais il faut pour cela que je jouisse du repos qu'on cherche avec empressement après de si longs

et si p  
m'ait r  
ceur qu  
tres me  
ne sav  
nous-n

Le p  
haute A  
été Lud  
lent Mo  
Bochar  
avoit fa  
où il pr  
Méandr  
Lydie a  
Mois  
frique é  
temps d  
Éthiopi  
ture app  
l'Inde,

et si pénibles voyages, et que l'air de France m'ait rendu la santé, dont on ne goûte la douceur que lorsqu'elle est parfaite. Car, nous autres médecins, qui guérissons les autres, nous ne savons souvent pas l'art de nous guérir nous-mêmes.

## MÉMOIRE

### Sur l'Éthiopie.

Le premier nom de cette vaste partie de la haute Afrique, que nous appellons Éthiopie, a été *Lud* (*Lydie*); c'est sous ce nom qu'en parlent Moïse, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel. Le savant *Roehard* prouve que le cours tortueux du Nil avoit fait donner ce nom à la Lydie africaine, où il prend sa source, comme les détours du Méandre ont fait donner le même nom à la Lydie asiatique.

Moïse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une colonie égyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjugués par les Éthiopiens, c'est-à-dire, les nègres que l'Écriture appelle *Chus*, lesquels, partis des bords de l'Inde, fondèrent un puissant empire dans la

Lydie africaine, et lui donnèrent le nom d'Éthiopie. Ils se répandirent ensuite dans l'Afrique, où ils possèdent encore à présent plusieurs royaumes.

J'ai dit que les Éthiopiens étoient venus de l'Inde; apparemment on les connoissoit sous le nom d'Indiens, et c'est la vraie cause du mécompte de tant d'auteurs anciens et modernes qui ont confondu l'Inde avec l'Éthiopie.

Les Abissins qui y dominent aujourd'hui ne s'en emparèrent que plusieurs siècles après l'invasion des Ethiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête: on sait seulement qu'elle a précédé la fin de l'empire de Constantin. Ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du royaume d'Yémen, c'est-à-dire du *midi*, dont Saba est la capitale. Le peuple portoit le nom d'*Homérites*. La reine qui vint voir Salomon régnoit sur eux; et si l'on en croit la tradition ancienne et constante de ce peuple, elle eut de Salomon un fils nommé *Menilehec*. La reine et le peuple embrassèrent la religion juive. Les empereurs d'Ethiopie prétendent descendre de ce fils de Salomon; et le P. Tellez, jésuite, qui nous a donné en portugais une histoire d'Ethiopie généralement estimée, critique judicieux, et juge rigoureux des tra-

ditions  
jeter c  
pie. M.  
doit un  
gue d  
propos  
contre  
écrit la  
Il est  
conver  
fession  
Salome  
n'offre  
même  
d'autre  
la pro  
fondè  
les reg  
reux,  
nouvel  
son éty  
ples à  
prenne  
leur la  
vent a  
d'Ethi  
leur es

ditions éthiopiennes, avoue qu'il n'oseroit rejeter cette origine de la famille royale d'Ethiopie. M. Ludof, docte Allemand, auquel l'Europe doit une connaissance plus distincte de la langue des mœurs et de l'histoire des Abissins, propose quelques conjectures assez foibles contre ce fait, avoué par tous ceux qui ont écrit la même histoire.

Il est constant que les Abissins, quand ils se convertirent au christianisme, faisoient profession du judaïsme. Depuis le règne du fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur histoire n'offre rien de certain; elle n'apprend pas même quand une partie des Homérites joints à d'autres Arabes passèrent la mer, conquièrent la province de Tigré sur les Ethiopiens, et fondèrent le royaume d'*Axuma*. Les Homérites les regardoient comme un amas de malheureux, contraints par la misère à chercher une nouvelle demeure, et le nom d'Abissin, selon son étymologie arabe, est une injure. Les peuples à qui nous le donnons le refusent; ils prennent le nom d'agassiens, c'est-à-dire, dans leur langue, *libres, indépendants*; ils se servent ainsi, en parlant de leurs pays, du nom d'Ethiopie; non qu'il soient nègres: leur couleur est olivâtre; ils sont forts différents des nè-

gres, et ordinairement ils sont bien faits et ont l'air grand.

Le royaume d'Axuma étoit gouverné par deux frères, Abraham et Atzbée, quand Frumence, fils d'un marchand alexandrin et captif, leur annonça l'Évangile. Les deux rois, dont l'histoire et les hymnes qu'on chante encore en louent la concorde, renoncèrent au judaïsme. Saint Athanase ordonna Frumence premier évêque de cette nation, qui depuis n'a jamais eu qu'un seul évêque pour tout le pays, et a regardé l'Église d'Alexandrie comme sa mère spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise, puisqu'elle a reçu d'elle les erreurs de Dioscore, et s'est séparée comme elle de l'Église catholique. Les Abissins lui étoient encore unis sous l'empire de Justinien leur roi. Elethaam, dont l'Église catholique honore la mémoire comme d'un saint, repassa la mer, détrôna Dunaan, roi des Homérites, juif et persécuteur des chrétiens, et mit le fils Arétas sur le trône. Après cette glorieuse expédition, il envoya sa couronne à Jérusalem, et il embrassa l'institut monastique. Les Ethiopiens lui donnent le nom de Caleb. Tous les princes ont deux noms, et souvent plusieurs; car ils en prennent un nouveau lorsqu'ils parviennent

à la co  
les gran

On a  
l'Éthio  
cobites.

pervert  
L'histoi  
certains

alexandr  
thiopie

Enfin o  
nication

triarche  
neuvièm

l'Éthiop  
siècle. E

gement  
vêque j

alexandr  
l'exécut

quelque  
valut et

L'Églis

Abc  
à l'évêqu

à la couronne, et quelquefois un autre dans les grands événements.

On n'a que des conjectures sur le temps où l'Éthiopie fut engagée dans les erreurs des jacobites. La Nubie, voisine de l'Égypte, ne fut pervertie que vers le milieu du huitième siècle. L'histoire des jacobites nous fournit une preuve certaine que les patriarches hérétiques d'Alexandrie ne consacroient point l'évêque d'Éthiopie au commencement de ce huitième siècle. Enfin on ne voit dans cette histoire la communication de l'Église éthiopienne, avec les patriarches jacobites, qu'au commencement du neuvième siècle; on peut donc supposer que l'Éthiopie a conservé la foi jusqu'au neuvième siècle. Elle ne la perdit pas sans que le changement de religion excitât de troubles. L'évêque jacobite envoyé par le patriarche d'Alexandrie Jacob, éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années; mais le parti hérétique prévalut enfin. L'Abouna<sup>1</sup> jacobite fut rappelé. L'Église éthiopienne ne pouvoit alors tirer au-

<sup>1</sup> Abouna signifie père; c'est le nom qu'on donne à l'évêque d'Éthiopie.

cun secours de l'Eglise grecque, infectée et persécutée par les iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut, vers l'an 960, détruire la famille de Salomon; elle réussit en partie; elle usurpa la couronne, et elle la laissa à un fils né de son mariage avec un seigneur éthiopien. Cette nouvelle race royale a donné de grands rois à l'Ethiopie; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac, descendant du seul prince de la maison de Salomon échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le royaume de ses pères. Un de ses successeurs nommé Constantin, envoya ses députés au concile de Florence. David, son arrière-petit-fils, âgé de douze ans, et sous la tutelle de sa grand'mère Hélène, demanda à Emmanuel, roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, et des prédicateurs qui l'instruisissent de la foi catholique.

Après la mort de cette sage régente, David se plongea dans l'oisiveté et dans le libertinage. Hamet Ganhé, visir du roi d'Adel, mahométan, le chassa de presque tous ses états. Dans cette triste situation il eut recours à Jean III, roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude, son

fil et s  
de Port  
furent t  
ces trou  
mission  
dateur  
Jules II  
lique, c  
pour su  
André  
triarche

Cepen  
son pèr  
roi de P  
patriarch  
avoit on  
retour d  
l'empere  
jésuite,  
vèrent le  
fort cont

<sup>1</sup> Sagh  
guste, vé  
nous com  
Les histo  
que, ont  
d'Ethiopic

filz et son successeur, fut plus heureux. Le roi de Portugal lui envoya des troupes qui lui furent très utiles. Ce religieux prince joignit à ces troupes un patriarche, des évêques et des missionnaires orthodoxes. Saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que le pape Jules III chargea de cette entreprise apostolique, choisit Jean Nugnez pour patriarche, et pour suffragants et coadjuteurs du patriarche, André Oviedo et Melchior Carnero. Le patriarche partit de Lisbonne l'an 1550.

Cependant Claude avoit succédé à David son père, sous le nom d'Atznaf Saghed<sup>1</sup>. Le roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le patriarche à l'inconstance du prince abissin; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa le retour de Jacques Dias, son ambassadeur, vers l'empereur d'Éthiopie. Gonzalve Rodriguez, jésuite, accompagnoit l'ambassadeur. Ils trouvèrent le nouvel empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait pa-

<sup>1</sup> Saghed ou Seghed signifie en éthiopien *auguste, vénérable*. Tous les empereurs d'Éthiopie que nous connoissons depuis David ont pris ce surnom. Les historiens, pour n'avoir pas fait cette remarque, ont jeté une grande confusion dans l'histoire d'Éthiopie.

roître. Claude avoit de grandes qualités, de l'esprit, et plus d'étude qu'un prince n'en a d'ordinaire; il faisoit le théologien, et il pouvoit le faire : car les missionnaires avouèrent qu'il en savoit plus que ses docteurs, et que dans les disputes qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil et fort imposant. Il publia une confession de foi pour justifier son Eglise, suspecte de judaïsme. Il avoit l'âme grande. Avec le secours de quatre cents Portugais, il reconquit ses états; mais après dix-huit ans et quelques mois de guerre contre les mahométans d'Adel, abandonné de ses troupes dans une bataille, il tint ferme avec dix-huit Portugais, et mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Ethiopie dès l'an 1567; et quoique l'empereur lui eût défendu de parler de religion à ses sujets, il en avoit converti un petit nombre.

Adamas Seghed, frère et successeur de Claude, prince féroce, exila Oviedo et ses compagnons sur une haute montagne froide et stérile. Ils y passèrent huit mois, exposés aux injures de l'air, aux bêtes féroces, et à un peuple plus farouche que les bêtes, privés de la consolation de pouvoir dire la messe : on leur

avoit encore plusieurs. Une prière ou plutôt une prière que et qu'elle culcuse mission sions : sans que des lion nouvellement de ce pa ses disc frenx qu et de so d'Oviedo qui s'en leur pré sante pe fesseurs et que serment bruit de les exile

avoit ôté jusqu'à leur calice. On persécuta encore plus cruellement les nouveaux fidèles; plusieurs obtinrent la couronne du martyr. Une princesse du sang royal que la curiosité, ou plutôt la Providence avoit conduite à la caverne qui servoit de retraite aux jésuites exilés, et qu'elle vit environné d'une lumière miraculeuse, obtint d'Adamas le rappel des saints missionnaires. Ils font de nouvelles conversions : le barbare Adamas s'irrite. Cinq Abissins qui avoient quitté l'erreur sont exposés à des lions affamés. Le miracle de Daniel se renouvelle, la férocité des lions se change en douceur; mais le cœur du tyran ne se changea pas. Il condamna Oviedo, ses compagnons et ses disciples à un exil plus éloigné et plus affreux que le premier. Ils alloient périr de faim et de soif, quand Dieu, touché de la prière d'Oviedo, fit paroître à leurs yeux une rivière qui s'entr'ouvrant après avoir apaisé leur soif, leur présenta une multitude de poissons suffisante pour les nourrir. Un de ces saints confesseurs et un des soldats qui le conduisoient, et que le miracle convertit, l'ont attesté avec serment dans des informations juridiques. Le bruit de ce miracle fit rappeler encore une fois les exilés. L'heureux succès du zèle d'Oviedo

ranima bientôt la rage du persécuteur. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint évêque; il le bannit une troisième fois avec tous les Portugais, dont il retint les femmes et les enfants dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux catholiques : ses sujets maltraités élevèrent sur le trône Tazcar, fils naturel de Jacob son frère. Adamas, pressé par les rebelles, fit revenir dans son camp les Portugais et les jésuites. D'abord il fut vaincu : dans une seconde bataille il vainquit l'usurpateur et lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand capitaine éthiopien, Isaac Barnagas, lequel mécontent d'Adamas, introduisit dans l'Ethiopie les Turcs, et réduisit Adamas à de grandes extrémités. Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires, l'an 1563.

Les grands d'Éthiopie se partagèrent entre plusieurs prétendants à l'empire, et ce ne fut qu'après dix-sept ans que Malac Seghed, fils d'Adamas, posséda tranquillement la couronne. Quoique attaché aux erreurs de sa secte, il laissa les catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence de mœurs et de la vie sainte des Jésumes, quelque éloigné

qu'il fût  
légitime  
que son  
trône J  
tice l'ex  
il déclara  
time sur  
fiter d'  
la dern  
férèrent  
Zadengi  
sorti de  
deux p  
sur le tr  
gratitud  
tirèrent  
et le co  
Seghed  
seuls n'  
fut arre  
écouter  
politiqu  
se cont  
Tous  
rent la  
il ne se  
sa cond

qu'il fût de leur doctrine. Il n'eut point de fils légitime; mais il en eut deux naturels. Quoique son inclination le portât à mettre sur le trône Jacob, le plus jeune de ses fils, la justice l'emporta, et se voyant près de mourir, il déclara Zadenghel, son neveu, son légitime successeur. Les grands qui vouloient profiter d'une minorité n'eurent aucun égard à la dernière volonté de l'empereur, et ils préférèrent Jacob, qui n'avoit que sept ans, à Zadenghel. Leur ambition fut trompée: Jacob, sorti de l'enfance, voulut être le maître. Les deux principaux seigneurs qui l'avoient mis sur le trône, ramenés à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié, tirèrent de prison Zadenghel, leur roi légitime, et le couronnèrent. Il prit le nom d'Atznaf-Seghed II. Jacob fuyant avec huit gardes, qui seuls n'avoient point changé comme sa fortune, fut arrêté et livré à l'empereur, qui, sans écouter des défiances assez bien fondées et une politique cruelle, pardonna à l'usurpateur, et se contenta de le bannir.

Tous les partisans de l'empereur éprouvèrent la clémence de leur monarque légitime; il ne se vengea d'eux qu'en leur mentrant par sa conduite combien il étoit digne de l'em-

pire, et combien ils avoient été injustes à son égard. L'Éthiopie n'a point eu de souverain plus accompli. S'il ménageoit la vie de ses sujets même rebelles, il ne ménageoit point la sienne, quand le salut de l'état le demandoit. Les Galles, peuple barbare et belliqueux, perpétuels ennemis des Éthiopiens, avoient fait marcher trois armées pour profiter des troubles de la cour abissine. Le général envoyé contre eux avoit été défait. Le roi marche, les Galles viennent au devant de lui, attaquent ses troupes fatiguées : déjà les Abissins, poussés avec vigueur, cédoient, rompoient leurs rangs, et fuyoient. Les chefs pressèrent le roi de se retirer : *Que ceux qui craignent la mort plus que l'insamie abandonnent leur prince*, dit-il; *pour moi je saurai vaincre ou mourir en roi.* Il met pied à terre, et s'élançe sur l'ennemi. La toute ranime le courage des Abissins; ils se rallient autour de leur prince, et chargent les Galles avec tant d'ardeur qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux armées de Galles à combattre; Atznaf, sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses troupes dans les chemins rudes et coupés par des montagnes, surprit la seconde armée des

Galles  
née  
Ov  
Nagn  
mois  
jointe  
patien  
mirac  
le fais  
ques  
honon  
malade  
tombe  
miraou  
aposto  
Les  
rent de  
Franço  
Leur  
schisma  
un tém  
dans le  
véque  
son gra  
Le P  
supérie  
dès l'an

Galles, et la taille en pibets. La troisième armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo, devenu patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena l'an 1577, au mois de septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffroit avec une patience invincible; sa charité, les fréquents miracles que Dieu opéroit par son serviteur, le faisoient rechercher également par les catholiques et des schismatiques. Après sa mort, tous honorèrent son sépulcre. Les guérisons des malades et les conversions qui se firent à son tombeau le faisoient regarder comme un homme miraculeux qui exerçoit encore après sa vie son apostolat.

Les cinq compagnons de Oviedo continuèrent de travailler à la conversion de l'Éthiopie. François Lopez mourut le dernier, l'an 1597. Leur mémoire fut long-temps vénérable aux schismatiques, dont quelques-uns rendirent un témoignage bien persuasif de leur sainteté dans les informations juridiques que l'archevêque de Goa en fit faire par Michel de Silva, son grand-vicaire.

Le P. Pierre Paéz, castillan, choisi par ses supérieurs pour la mission d'Éthiopie, avoit, dès l'année 1580, tenté ce voyage. Dieu, qui

voulut lui faire acheter par de cruelles souffrances les succès qui lui étoient réservés, l'éprouva par les plus tristes aventures; par de dures prisons, par l'affreux travail des galères auxquelles les Turcs le condamnèrent. Enfin, l'an 1603, il pénétra jusque dans l'Éthiopie, et fut favorablement reçu par l'usurpateur Jacob. Après la révolution qui rétablit le prince légitime, Paéz, trouva encore plus de faveur auprès de ce prince. Atznaf-Seghed avoit autant d'esprit que de courage; droit et sincère, il aima et embrassa la vérité sitôt qu'il l'aperçut. *Je ne puis, disoit-il, ne pas reconnoître pour chef de l'Église le successeur de Pierre, auquel Jésus-Christ a donné le soin de paître les brebis et les agneaux, et sur lequel il a fondé son Église. Je crois que lui refuser l'obéissance, c'est la refuser à Jésus-Christ*<sup>1</sup>. Il abjura ses erreurs, et après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement catholique, et il écrivit l'an 1604 au roi d'Espagne Philippe III pour demander un patriarche, des évêques et des missionnaires.

La faveur extraordinaire de Læça-Nariam

<sup>1</sup> Ceci est tiré de Ludolf, historien hérétique. (Note de l'ancienne édition.)

avoit i  
texte p  
faveur  
un qu'  
d'une  
militai  
donna  
à son  
auque  
L'emp  
battre;  
de Ras  
couron  
l'Éthio  
princip  
P. Paè  
au roi  
traïver  
l'ambie  
L'emp  
ou l'év  
révolte  
il osa  
à l'em  
par ses  
tant;

avoit irrité les grands ; ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les édits du prince en faveur de la religion romaine leur en offrirent un qu'ils ne négligèrent pas. Zaslacé, homme d'une naissance obscure, mais que son mérite militaire égaloit aux premiers de la cour, donna le signal de la révolte, ingrat et perfide à son souverain qui l'avoit rappelé de l'exil auquel l'usurpateur Jacob l'avoit condamné. L'empereur suivit le rebelle pour le combattre ; mais dans la marche il fut abandonné de Ras-Athanase. Ce premier officier de la couronne, fier d'avoir donné deux maîtres à l'Éthiopie, ne savoit point obéir. Plusieurs des principaux officiers suivirent son exemple. Le P. Paéz et le général portugais conseilloyent au roi de modérer son zèle et sa valeur, de traîner en longueur la guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurés. L'empereur n'écouta pas leur conseil. L'abouna ou l'évêque hérétique Pierre étoit parmi les révoltés. Par un attentat inoui en Éthiopie, il osa absoudre les Abissins du serment prêté à l'empereur. On combattit, et l'empereur trahi par ses propres troupes, mourut en combattant ; Læça-Mariam justifia l'amitié que son

prince avait pour lui, et fut tué en le couvrant de son corps.

Susneios, arrière-petit-fils de l'empereur David, et héritier légitime de l'empire après Athan-Seghed, s'étoit retiré parmi les Galles pour éviter la cruauté de l'usurpateur Jacob. Il eut l'occasion de monter sur le trône, et il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux Bas-Athanase, qui avoit déjà disposé deux fois de la couronne. Mais pour assurer l'effet de la négociation, il suivit lui-même avec ses troupes le député qu'il envoyoit. Athanase délibéroit, quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu souverain par toute l'armée d'Athanase. Zaslacé étoit encore à la tête d'une armée rebelle. Le nouvel empereur lui manda fièrement qu'il ne différât pas de se soumettre. Zaslacé demanda du temps, sous prétexte de la parole qu'il avoit donnée à Jacob en le mettant sur le trône, mais il ajouta que si Jacob, dans un mois pour tout délai, ne venoit le joindre, il dégageroit sa parole, et se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaslacé fut mal reçue; l'empereur marcha promptement contre lui. Zaslacé, sans s'effrayer, s'avança de son côté. Susneios s'aperçut assez tôt

de l'iné-  
traite p-  
La lente  
propre  
de l'arm  
paraissoi  
général  
moge à  
par un  
Zaslacé  
pelle ses  
Athanase  
que vaill  
sûreté de  
circonsta  
surer l'e  
vinces, a  
neios ref  
toute esp  
guerre; i  
traite. L  
mière im  
contre-m  
Zaslacé  
méprise  
geoit de  
sur cette

de l'inégalité de ses forces pour faire une retraite prudente dans les montagnes d'Amhara. La lenteur de Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eût servi; les chefs de l'armée de Zaslacé, voyant que Jacob ne paroissoit pas, s'impacientèrent et forcèrent le général d'envoyer dix députés rendre hommage à Susneios. Les députés partent; mais par un contre-temps bizarre Jacob arrive: Zaslacé change encore une fois de parti, rappelle ses députés et couronne Jacob. Ras-Athanase abandonne Susneios, qui, aussi sage que vaillant, cède au malheur, et attend en sûreté dans les montagnes impraticables des circonstances plus favorables. Jacob, pour s'assurer l'empire, envoie lui offrir trois provinces, avec le titre et l'autorité de roi. Susneios refuse tout partage. Jacob ayant perdu toute espérance de paix, crut pouvoir finir la guerre; il alla chercher son rival dans sa retraite. L'empereur, après avoir éludé la première impétuosité des troupes rebelles par des contre-marches adroites, et étant instruit que Zaslacé campoit séparément, et que, par une méprise de l'ennemi toujours funeste, il négligeoit de faire bonne garde, tomba subitement sur cette partie des rebelles et la défit entière-

rement. Zaslacé n'eut point d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéissance de Susneios : il crut effacer par cette démarche la honte de sa défaite. Jacob, qui craignoit que l'exemple de Zaslacé ne fût contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une bataille décisive ; il se confioit à la multitude de ses troupes. Susneios, en grand capitaine, évita de combattre jusqu'à ce qu'il eût attiré les rebelles dans un terrain serré où il ne pouvoit être enveloppé, et où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la bataille et la vie. L'abouna, c'est-à-dire, l'évêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'usurpateur, périt dans le carnage, et l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'empereur et ses sujets fidèles retomba sur lui. Zaslacé, toujours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déjà qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois empereurs d'Éthiopie, que Zadenghel et Jacob attendoient le troisième. Susneios le relégua dans un désert du royaume de Goyam ; il s'échappa et tenta d'exciter de nouveaux troubles : mais méprisé et réduit à commander des voleurs, il fut tué par des paysans. Ras-Athanase n'eut guère un meilleur sort : privé de ses emplois, chassé de

la cour,  
bientôt  
justes ch  
fidies. U  
éclair ;  
déroba  
tenta va  
pie, et  
Zagaech  
Susne  
Seghed,  
à rétabli  
que les  
ligion e  
la cour l  
converti  
P. Paèz  
prompte  
znaf. Ce  
gnage de  
vertu hé  
dence ra  
la vraie  
aux lum  
frayé pa  
seinent  
moines

la cour, abandonné par sa femme, il mourut bientôt dans l'obscurité et dans l'indigence, justes châtimens de son ambition et de ses perfidies. Un faux Jacob ne parut que comme un éclair; il prit bientôt la fuite, et la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Éthiopie, et vint mourir en France sous le nom de Zagaechit, fils de Jacob.

Susneios, qui avoit pris le nom de Seltan-Seghed, étant tranquille sur son trône, s'attacha à rétablir la justice, et à remédier aux maux que les guerres civiles avoient causés. La religion eut sa première attention. Il fit venir à la cour le P. Pierre Paéz, jésuite, qui avoit converti son prédécesseur, Atznaf-Seghed. Le P. Paéz gagna la confiance de Susneios aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur d'Atznaf. Ce digne missionnaire, selon le témoignage des hérétiques mêmes, joignoit à une vertu héroïque, et un esprit universel, une prudence rare, et une politesse perfectionnée par la vraie charité. Il ouvrit les yeux du prince aux lumières de la foi. Susneios, sans être effrayé par les disgrâces d'Atznaf, pensa sérieusement à rendre l'Éthiopie catholique. Les moines abissins et l'abouna ou métropolitain

hérétique furent confondus dans plusieurs conférences. Ras-Zela-Christ, frère utérin de l'empereur, beaucoup de grands et plusieurs officiers distingués renoncèrent au schisme. L'empereur crut ne devoir plus différer à ordonner que tous ses sujets reçussent le concile de Calcédoine. L'abouna Siméon, à la tête des moines, employa d'abord les sollicitations les plus fortes; enfin il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne religion: on fit peu d'attention à des excommunications, si temporaires. La révolte d'Emana-Christo, frère utérin de l'empereur, et d'Eluis, gendre de ce monarque, donna plus d'inquiétude; elle fut bientôt apaisée par la mort d'Eluis et de l'abouna Siméon. D'autres rebelles qui s'élevèrent l'un après l'autre eurent le même sort. L'empereur profita de tant d'heureux succès. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espèce de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des patriarches d'Alexandrie et des métropolitains d'Éthiopie. Les moines schismatiques que les Jésuites avoient tant de fois réduits au silence eurent recours aux calomnies; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les pères odieux: ils disoient qu'ils étoient les des-

endants  
comme e

La mis

de mai, t

appelé p

fession g

tractée pa

rigoureux

Son corp

put résist

en fut in

Jésuites e

l'arrosa d

modérer

l'ami le p

soleil qui

étoit couv

plus dev

de devotio

affliction

Quatre

pereur av

pour den

naires. A

fut nom

l'an 1624

fin de l'an

endants de Pilate, parce qu'ils étoient Romains comme ce mauvais juge.

La mission d'Éthiopie fit, l'an 1622, au mois de mai, une grande perte. Le P. Pierre Paëz, appelé par l'empereur pour entendre sa confession générale, mourut d'une maladie contractée par la fatigue du voyage et d'un jeûne rigoureux qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps usé par les travaux apostoliques n'y put résister. La cour le regretta, mais l'empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'Église des Jésuites se jeter sur le tombeau du père, et l'arroisa de ses larmes : *Ne me parlez point de modérer ma douleur, s'écrioit-il, j'ai perdu l'ami le plus fidèle, j'ai perdu mon père; le soleil qui a dissipé les ténèbres dont l'Éthiopie étoit couverte, s'est donc éclipsé; nous n'avons plus devant les yeux ce modèle de pénitence, de dévotion et d'humilité. C'est ainsi que son affliction s'exprimoit.*

Quatre ans après la mort du P. Paëz l'empereur avoit écrit au Pape et au roi d'Espagne pour demander un patriarche et des missionnaires. Alphonse Mendez, jésuite portugais, fut nommé patriarche, et sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la cour d'Éthiopie vers la fin de l'année suivante. Il profita des favorables

ordinations dans lesquelles il la trouva. L'empereur, le prince son fils, les grands, plusieurs évêques, plusieurs clercs firent leur profession de foi avec une sincère soumission au successeur de saint Pierre, comme au chef de l'Église; on douta de la validité des ordinations faites par les métropolitains hérétiques<sup>1</sup>. On ordonna de nouveaux diacres et de nouveaux prêtres; le nombre des catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencements! mais ils furent troubles par de nouvelles révoltes. Tecla Georges, grandeur du roi, se mit à la tête des rebelles; vaincu et pris, il fut pendu à un arbre. La princesse sa sœur, complice de son crime, fut condamnée au même supplice, dont l'infamie irrita au dernier point les princesses de la cour. Le zèle du roi fut trop vif; il voulut trop tôt abolir tous les anciens rites de l'Église éthiopienne, et réduire tout aux lois et aux usages de l'Église

<sup>1</sup> Ce n'étoit pas sans raison, puisque toute la cérémonie de l'ordination consiste en ce que le patriarche assis récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres; pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction, sans réciter l'évangile. (*Note de l'ancienne édition.*)

romain  
les gra  
deman  
l'ancien  
céder;  
furent  
plusieu  
avoient  
du sang  
de défer  
reur ac  
dans les  
forcer,  
507 arm  
néraux  
Christ,  
Christ,  
provinc  
rit dans  
une fois  
putèren  
rent de  
dépouil  
c'est ai  
jours v  
n'avoir

romaine. Ces nouveautés aigriront les esprits : les grands, le peuple animé par les moines, demandèrent fièrement le rétablissement de l'ancienne liturgie. Le patriarche fut obligé de céder ; il y fit quelques corrections ; mais elles furent mal observées ; on prit les armes dans plusieurs provinces. Les Agaves, nation féroce, avoient pour chef Melca-Christ, jeune prince du sang royal, qui prit les titres d'empereur et de défenseur de l'ancienne religion. L'empereur accoutumé à vaincre, poussa les rebelles dans les rochers de Lasta ; mais il ne put les y forcer, et il s'en fallut peu que l'aile gauche de son armée ne fût taillée en pièces. De trois généraux auxquels il laissa ses troupes, Zela-Christ, qui avoit pris la place de Ras-Zela-Christ, envoyé par le roi pour soumettre la province d'Amhara révoltée, fut vaincu et périt dans le combat. Melca-Christ battit encore une fois l'armée impériale ; les hérétiques imputèrent ce malheur à Zela-Christ ; ils obtinrent de l'empereur que le prince son frère fût dépouillé d'une partie de ses biens et exilé : c'est ainsi qu'on récompensoit sa valeur toujours victorieuse ; on lui faisoit un crime de n'avoir point vaincu, là où il n'étoit pas ; on

le rendoit responsable des fautes ou de l'infortune de son successeur.

Après avoir ôté aux catholiques leur protecteur, on ne cessa de leur susciter des affaires; et de fatiguer l'empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'État, s'il ne rétablissoit promptement l'ancienne religion. Le vice-roi de Goyam se déclara pour les rebelles, et tenta d'engager dans la conspiration le prince héritier de l'empire, Faciladas. Le traître fut bientôt puni; la troisième expédition de Susneios contre les rebelles fut malheureuse, mais la quatrième réussit; huit mille périrent dans une bataille dont l'empereur eut tout l'avantage. Les partisans de l'hérésie saisirent cette occasion; ils montrèrent au prince ces cadavres : *Ce ne sont point, lui dirent-ils, des ennemis de la nation dont nous avons versé le sang, ce sont nos frères, ce sont des chrétiens; leur attachement à l'ancienne religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers et prévenus.*

L'empereur fut touché. L'impératrice, le prince héritier, et presque toute la cour profitèrent de cette compassion; les deux religions, disoient-ils, n'étoient pas si opposées; on reconnoissoit des deux côtés Jésus-Christ pour

vrai Dieu ébranlé

accordoit

Le patriar

à ceux q

religion

laps : il

l'âge, et

sa cour,

continuan

rétracta p

solennelle

à la grâce

qui arriva

puis la pu

Facilada

nom que

Il fit d'abo

gion roma

églises; le

condamnés

de ces der

voit toute

Zel.-Chris

devant lui

rit de le

mettre à la

*vrai Dieu et pour vrai homme.* L'empereur fut ébranlé, et fit publier un édit par lequel il accordoit aux hérétiques liberté de conscience. Le patriarche tâcha de restreindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la religion romaine, et d'en faire exclure les relaps : il ne put l'obtenir; le roi affoibli par l'âge, étonné par tant de révoltes, obsédé par sa cour, par sa famille, crut faire assez en continuant de protéger les catholiques. Il ne rétracta point la profession qu'il avoit faite si solennellement de la foi romaine; il fut fidèle à la grâce de sa conversion jusqu'à sa mort, qui arriva avant la fin du troisième mois depuis la publication de l'édit de tolérance.

Faciladas son fils lui succéda, et prit le même nom que son père avoit porté, Seltan-Seghed. Il fit d'abord éclater son aversion pour la religion romaine; on ôta aux missionnaires les églises; les principaux des catholiques furent condamnés à la mort ou à l'exil; du nombre de ces derniers étoit le secrétaire d'état, qui avoit toute la confiance du dernier empereur. Zel-Christ, oncle de l'empereur, fut amené devant lui chargé de chaînes. Faciladas lui offrit de le rétablir dans ses dignités, et de le mettre à la tête de ses armées, s'il vouloit ro-

noncer à la religion romaine. Le généreux confesseur de Jésus-Christ, plus grand dans ce moment que dans les jours de ses triomphes, refusa des offres si éblouissantes. Il entendit avec joie prononcer l'arrêt de sa mort. Faciladas ne voulut pas qu'il fût exécuté ; il se contenta de reléguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le patriarche et les Jésuites. Apollinaire d'Alméida, évêque de Nicée, et sept Jésuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle plutôt que d'abandonner les fidèles, demeurèrent dans l'Éthiopie, et se dispersèrent. La violence de la persécution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux ; ils donnèrent à l'Église de nouveaux catholiques dont les persécuteurs firent des martyrs. Les missionnaires reçurent eux-mêmes, en mourant pour la foi, la récompense de leur zèle. Gaspard Paèz et Jean Pereira furent martyrisés l'an 1635; l'évêque de Nicée, et les PP. Hyacinthe Franceschi et François Rodriguez eurent le même bonheur l'an 1638. Bruno Bruni et Louis Cardeira finirent par un glorieux supplice leur course apostolique l'an 1640. Le P. Bernard de Noguera resta long-temps seul prêtre catholique, et suivit en fin au martyre le prince Zela-Christ, l'an 1653.

Facil  
empêch  
dans se  
grande t  
pucins.  
P. Cassi  
dôme, p  
reur, et  
furent m  
trois qu'  
l'ordre c  
ciladas  
d'Éthiop  
tion, se  
des cath  
tourna  
avoient  
fit périr  
Facila  
trône l'a  
Seltan-S  
Juste, so  
régnoit  
Jésus, f  
1680, s  
Charles  
prit ver

Faciladas avoit pris d'exactes mesures pour empêcher qu'aucun prêtre catholique n'entrât dans ses états. La congrégation de la Propagande tenta deux fois d'y faire passer des Capucins. De sept qu'elle envoya d'abord, le P. Cassien de Nantes, et Agathange de Vendôme, pénétrèrent jusqu'à la cour de l'empereur, et furent incontinent mis à mort; deux furent massacrés sur la route par des voleurs; trois qu'on envoya ensuite furent décapités par l'ordre du bacha turc de Suakem, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les moines d'Éthiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des catholiques, ils irritèrent l'empereur, qui tourna contre eux-mêmes la fureur qu'ils avoient allumée contre les catholiques: il en fit périr sept mille.

Faciladas, né l'an 1607, étoit monté sur le trône l'an 1632; et il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son père. Juste, son fils aîné, lui succéda; Jean, son frère, régnoit en 1683, sous le nom d'Aclaf-Seghed; Jésus, fils de Jean, commença de régner l'an 1680, sous le nom d'Adiam-Seghed. Le P. Charles de Brévedent, jésuite françois, entreprit vers l'an 1700 de porter la foi dans l'É-

thiopie; il mourut avant d'y être arrivé. M. Poncet, médecin françois qui l'accompagnoit, et qui a écrit la relation de son voyage<sup>1</sup>; fait un portrait charmant de l'empereur d'Éthiopie: c'est, dit-il, l'homme de son royaume le mieux fait; il a l'air d'un héros, l'esprit vif, pénétrant, l'humeur douce, affable; il aime les sciences et les beaux-arts: mais sa passion est pour la guerre; il est intrépide, toujours à la tête de ses troupes, et toujours victorieux. Il a conquis le royaume d'Agave et repoussé les Gallas dans leurs montagnes. Il est inviolablement attaché à la justice, et son exactitude tient tous les juges dans le devoir. Cette exactitude ne va pas jusqu'à la rigueur; sa clémence modère sa justice; *il faut (c'est sa maxime) qu'un prince chrétien soit avare du sang des chrétiens.* Les crimes étoient rares sous son règne, et il ne les punissoit qu'après bien des recherches et de soigneuses informations. Ses sujets le craignoient et l'aimoient jusqu'à l'adoration. Ce grand prince fit paroître à M. Poncet du penchant pour la religion romaine, et un grand désir de s'instruire; il regretta surtout le P. de

<sup>1</sup> Elle est imprimée dans cette nouvelle édition avant ce Mémoire.

Brévedé  
en 1699  
as quar  
Veis, Pi  
gieux ab  
envoyés  
trouvère  
sur le tr  
sieurs an  
sionnaire  
dépens  
comme o  
pauvreté  
leur offre  
cher publi  
le peuple  
prenons e  
ménagem  
ordé le m  
Les m  
sions; ma  
dessein de  
roi pour  
péens pou  
Dieu. On  
noires ca  
eroient à

Brévedent. Ce prince avoit quarante et un ans en 1699, et sa santé étoit affoiblie. On ne sait pas quand il a cessé de régner. Les PP. Libérat, Veis, Pié de Zerbe, et Samuel de Bienno, religieux allemands de l'ordre de saint François, envoyés par le pape Clément XI en Éthiopie, trouvèrent en 1714 Just, successeur de Jésus, sur le trône. Peut-être régnoit-il depuis plusieurs années. Il reçut favorablement les missionnaires; il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie, et il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté et du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement, dans la crainte d'émouvoir le peuple : *L'ouvrage, disoit-il, que nous entreprenons est difficile; il demande du temps, du ménagement et de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours.*

Les missionnaires firent quelques conversions; mais les moines s'aperçurent bientôt du dessein de ces étrangers, et de l'inclination du roi pour eux; on fit passer les religieux européens pour les ennemis déclarés de la Mère de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies : que le pain qu'ils consacroient à la messe étoit fait avec de la moelle

de chiens et de porcs, et que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Éthiopie. Les calomnies ont leur effet, la sédition devient presque générale. On parle de déposer l'empereur; on l'empoisonne; le poison lui cause une paralysie universelle; on le chasse du palais. Fidèle à sa parole, il avoit fait conduire les missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de sûreté. La fureur du peuple à qui l'on avoit enlevé ces victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison royale, nommé David. Le nouvel empereur fit ramener les missionnaires à Gondar, capitale d'Éthiopie; ils y arrivèrent le 17 février 1718. Le 2 mars David les condamna à être lapidés. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la religion romaine; ils rejetèrent avec horreur cette proposition. L'empereur fut touché de leur fermeté, et se contenta de les exiler; mais les saints religieux s'offrirent sans peine à mourir; ils furent lapidés le 3 mars 1718. Un prêtre éthiopien jeta la première pierre, en criant : *Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis.*

On a donné d'abord en Europe le nom de prêtre Jean à l'empereur d'Éthiopie. On ne

fut pas  
erreur  
tre-Jea  
Chine.  
cherche  
mologie  
n'est pa  
reusem  
le pers  
conject  
M. Duc  
teurs c  
Albéric  
appris  
prêtre  
combat  
de sa s  
de la r  
de Cho  
rir, so  
Haute-  
Indes  
des am  
rient,  
David  
détrôn  
conqu

fut pas long-temps à reconnoître combien cette erreur étoit grossière, et que l'empire du Prêtre-Jean avoit été dans l'Asie, voisin de la Chine. Scaliger et d'autres savants allèrent chercher dans le persan, dans l'arabe, l'étymologie de ce nom. Le simple et le naturel n'est pas du goût de certains savants; malheureusement leurs idées ne s'accordoient ni avec le persan ni avec l'arabe. Sans s'épuiser en conjectures, ils auroient dû faire ce qu'a fait M. Ducange, chercher la vérité dans les auteurs contemporains. Guillaume de Tripoli, Albéric et Vincent de Beauvais, leur auroient appris que vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle un prêtre nestorien nommé Jean, plus propre à combattre qu'à prêcher, rassembla des troupes de sa secte, et leur faisant croire qu'il étoit de la race des rois mages, s'empara des états de Choriem-Kan son roi, qui venoit de mourir, soumit soixante et douze rois dans la Haute-Asie, et étendit sa domination dans les Indes et dans la Tartarie. Il envoya, l'an 1165, des ambassadeurs à Manuel, empereur d'Orient, et à Frédéric, empereur d'Occident. David Ungean, son frère, lui succéda, et fut détrôné par le fameux Gengis-Kan. Le prêtre conquérant n'avoit pas appris de Jésus-Christ,

mais de Mahomet, cette étrange manière de convertir les infidèles. L'Église s'est établie, et elle s'étend par d'autres moyens. Un esclave convertit les Éthiopiens; une captive soumit à la foi les Ibériens; une autre captive procura le même bonheur à l'Arménie. Ces personnes que Dieu choisit dans un état bas et vil en apparence font respecter leur vertu et aimer l'Évangile qui la leur a inspirée. Ne voyons-nous pas des hommes apostoliques marcher, après les apôtres, à travers les croix, aussi pauvres qu'eux, triompher comme eux de l'orgueil, de la volupté et des préventions de leurs ennemis? Ils manquent de tout, et ils exécutent ce que toute la puissance du monde n'exécuteroit pas: ils gagnent les cœurs, et les soumettent à la pratique de l'Évangile de Jésus-Christ. Les champs qu'ils ont arrosés de leurs sueurs ne sont souvent fertiles qu'après avoir été arrosés de leur sang. C'est ainsi que l'Église catholique a fait adorer dans tous les temps la croix du Sauveur à tant de nations différentes.

Pour les sectes hérétiques, soit qu'elles imitent la violence du Prêtre-Jean, soit qu'elles usent des artifices qui leur sont ordinaires, elles n'établiront jamais nulle part le royaume

de Dieu,  
de bons  
un des p  
Église; D  
blées schi  
mœurs d  
foi; mais  
vorablem  
tiques: le  
de la grâ  
travaux d

de Dieu, et le mauvais arbre ne sauroit porter de bons fruits. La conversion des gentils est un des plus brillants caractères de la vraie Église; Dieu ne le donnera point aux assemblées schismatiques. Ils pourront corrompre les mœurs des fidèles, et corrompre ensuite leur foi; mais les infidèles n'écouteront jamais favorablement des hérétiques et des schismatiques: leur sincère conversion est l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ, des prières et des travaux de ses véritables enfants.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

---

---

# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                                                                                   |      |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|-----|
| CHAPITRE VIII et dernier : manière de traiter<br>avec les Arméniens. . . . .                                                                                      | Pag. | 1   |
| LETTRE du P <sup>***</sup> , missionnaire de la compa-<br>gnie de Jésus, au P. Le Camus, de la<br>même compagnie. . . . .                                         |      | 6   |
| LETTRE à Mgr. le marquis de Torcy, ministre<br>et secrétaire-d'état, sur le nouvel établis-<br>sement de la mission des pères Jésuites<br>dans la Crimée. . . . . |      | 15  |
| RÉPONSE à quelques questions faites au sujet<br>des Tartares circassiens. . . . .                                                                                 |      | 69  |
| VOYAGE de Crimée en Circassie par le pays<br>des Tartares noguais, fait l'an 1702 par le<br>sieur Ferrand, médecin françois. . . . .                              |      | 75  |
| LETTRE du P. Stéphan, missionnaire de la<br>compagnie de Jésus en Crimée de Tartar-<br>ie, au P. Fleuriau, de la même compa-<br>gnie. . . . .                     |      | 95  |
| RELATION abrégée du voyage que M. Charles<br>Poncet, médecin françois, fit en Ethio-<br>pie, en 1698, 1699 et 1700. . . . .                                       |      | 110 |
| MÉMOIRE sur l'Ethiopie. . . . .                                                                                                                                   |      | 251 |

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

1

6

15

69

75

95

110

251

